

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

B-139

E. Lepron

Vol. 7, No 39

MARS 1897.

PRIX 10 CENTIMS

PER
B-139

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE
 PARAISSANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

LE ROMAN D'UN ENFANT TROUVÉ

(AU COMPLET)

Par **PAUL SAUNIÈRE.**

SOMMAIRE :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE, PAR *G. D.* — L'ORDRE ET L'EXACTITUDE, PAR *Anonyme.* — HISTOIRE D'UNE CORBEILLE D'ŒUFS ROUGES, PAR *Chas. Buet.* — LES HÉROS INCONNUS, (Les sauveteurs), PAR *Chas. Darcy.* — NOTRE AVENIR, PAR *Pierre Bédard.* — AUX CANADIENS FRANÇAIS, (sonnet), PAR *Christian de Gragnagues.* — RÉPONSE AU "TOAST" AUX CANADIENS-FRANÇAIS, PAR *J. A. Poisson.* — GAUSERIE, PAR *Françoise.* — INSTRUISONS-NOUS, PAR *Anonyme* — TRISTESSE, (poésie) PAR *Geo. Rodenbach.* — SOUS LES PINS, (poésie) PAR *Mme de Montgomery.* — LE ROMAN D'UN ENFANT TROUVÉ, (roman) PAR *Paul Saunière.* — CHRONIQUE DE LA MODE, (illustrée) PAR *Emma.* PENSÉES, ETC.. ETC.

Abonnement, avec Prime, - - \$1.00 par An.

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.

LE BAUME RHUMAL



**Y GOUTER UNE FOIS C'EST
L'ADOPTER POUR TOUJOURS**

LE BAUME RHUMAL est le meilleur remède connu pour la guérison de la **Toux**, les Rhumes obstinés, la Bronchite, la Consommation et toutes les affections de la Gorge et des Poumons.

En vente dans toutes les Pharmacies et Épiceries.— 25^e la bouteille de 16 doses.

L. R. BARIDON, PHARMACIEN, 1703 Rue Ste-Catherine, MONTREAL

Propriétaire pour la France, les Etats-Unis et le Canada.

AGENTS.....
POUR LES ETATS-UNIS **MM. MORTIMER & CIE**

24, Central Wharf, BOSTON, Mass.

PILULES JAPONAISES CELEBRE PURIFICATEUR ... DU SANG...

Rend la Force aux Faibles et aux Convalescents : tonifie les nerfs ; rend au Teint sa fraîcheur, à la Peau sa souplesse et aux Formes leurs gracieux contours.

Le plus grand des Producteurs du Sang et aussi le Tonificateur par excellence des Nerfs.

— GUERIT INFALLIBLEMENT —

Toutes les maladies provenant de la pauvreté ou de manque de globules rouges du sang, telles que : Anémie, Chlorose ou Pâles Couleurs, Battement de cœur, Courte Haleine au moindre exercice. Douleurs dans le dos, Mal de Tête, Etourdissement, Perte d'Appétit, Prostration des Facultés Mentales, Faiblesse des Muscles, Perte de Mémoire, Caducité Prématurationnée, Faiblesse chez les Femmes sous toutes ses formes, Leucorrhée, Paralysie, Sciatique, Mal de Reins, Névralgie, Rhumatisme et, enfin, toutes les maladies dues au sang impur.

Aussi pour les Humeurs du Sang produisant les Scrofules, Enflure des Glandes, Plaies, Maladie des Jointures, des Hanches et des Os.

Voici comment ce tonique Japonais agit : C est en fournissant au sang les éléments qui lui manquent (Globules rouges, en l'aidant à absorber l'oxygène qui est l'essence de toute vie organique. Le sang étant ainsi reconstitué, c'est à-dire possédant les éléments qui lui manquent, devient riche et vermeil, il peut ainsi nourrir les divers organes et leur rendre la force pour l'accomplissement de leurs diverses fonctions et lorsque tous les organes sont en harmonie, il ne peut exister de maladie dans le système.

DIRECTIONS GENERALES :

Prendre une pilule après chaque repas et augmenter un peu après quelques jours, en prendre deux et même trois pilules à la fois suivant le besoin.

Pendant ce temps, il faut prendre une nourriture soutenante ; éviter les marinades, le pain chaud ou frais, le thé ou le café ; prendre beaucoup d'exercice en plein air ; lavez et frictionnez souvent le corps. N'oubliez pas de tenir les intestins libres.

PRIX - - - - 50c. LA BOITE

DEPOSITAIRE GENERAL : **J. E. W. Lecours,** PHARMACIEN

370, rue Craig, MONTREAL.

Pl. 15
C. Proulx

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

REVUE LITTÉRAIRE,
MONDAINE,
MUSICALE, Etc.

RECUEIL D'ARTICLES SUR TOUS LES SUJETS
FOURNIS PAR LES
Meilleurs Auteurs CANADIENS et FRANÇAIS
CONTEMPORAINS

Abonnement, avec Prime, - - \$1.00 par An.

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.



La Bonne Littérature Française

MARS 1897

Sommaire :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.....	G. D.
L'ORDRE ET L'EXACTITUDE.....	ANONYME
HISTOIRE D'UNE CORBEILLE D'ŒUFS ROUGES.....	CHAS. BUET
LES HÉROS INCONNUS (Les sauveteurs).....	CHAS. DARCY
NOTRE AVENIR.....	PIERRE BÉDARD
AUX CANADIENS FRANÇAIS (sonnet).....	CHRISTIAN DE GRAGNAQUES
RÉPONSE AU "TOAST" AUX CANADIENS-FRANÇAIS.....	J. A. POISSON
CAUSERIE.....	FRANÇOISE
INSTRUISONS-NOUS.....	ANONYME
TRISTESSE (poésie).....	GEO. RODENBACH
SOUS LES PINS (poésie)	MME DE MONTGOMERY
LE ROMAN D'UN ENFANT TROUVÉ (roman)	PAUL SAUNIÈRE
CHRONIQUE DE LA MODE (illustré).....	EMMA
PENSÉES, ETC., ETC.	



Prenez le "SIROP MENTHOL" pour la toux, une fois essayé sera toujours employé.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

—:0:—

Ce n'est pas sans un soupir de soulagement que M. Cleveland a vu approcher la fin de sa Présidence, et, l'autre soir, en conduisant l'ambassadrice de France, Mme Patenôtre, dans la brillante salle à manger de la Maison-Blanche, où, pour la dernière fois, il offrait un dîner au corps diplomatique, il s'acquittait de ses devoirs de maître de maison avec toute la bonne humeur d'une conscience satisfaite. Courageux et honnête, il n'a pas un moment, durant les huit années qu'il s'est trouvé à la tête de l'Etat, de 1885 à 1889, de 1893 à 1897, cessé de travailler à corriger les abus introduits dans le gouvernement politique et économique du pays par les républicains, trente ans en possession du pouvoir. Ceux qui devaient le soutenir ont faibli, et, les circonstances s'en mêlant, il est arrivé que les quatre années qui viennent de s'écouler, ont été des plus tristes dans l'histoire commerciale des Etats-Unis. Néanmoins, nul ne songera à le rendre responsable de défections produites par des causes trop connues ; nul ne lui demandera compte de crises produites par la suspension de la frappe de l'argent aux Indes, qui n'aurait eu ici pas plus d'effet qu'en Angleterre, si la circulation monétaire du pays n'avait été viciée par des errements des administrations précédentes ; nul ne voudra lui faire un reproche du déficit budgétaire lorsqu'on remarquera que le tarif McKinley avait tari, par ses exagérations, la source principale des revenus publics et que des Chambres républicaines avaient surchargé le budget de dépenses extraordinaires de pensions et de travaux publics dans le seul but de retenir plus d'électeurs ralliés à leur cause.

La cause démocratique se relèvera sans doute de cet échec passager, car elle n'est pas fondée sur les sables mouvants des nécessités politiques du jour, mais sur le terrain solide des principes les plus libéraux : libertés les plus entières assurées à l'individu, mêmes celle d'acheter à l'étranger les marchandises qu'il y trouve à son goût et à ses prix ; ingérence de l'Etat réduite à son minimum et là seulement où elle est autorisée par des textes consentis. La doctrine républicaine tend, au contraire, à centraliser tous les pouvoirs aux mains des dirigeants et cette théorie, empruntée aux monarchies d'Europe, doit fatalement heurter les sentiments américains, si la déclaration de l'indépendance a quelque sens et si la forme de gouvernement adoptée, dès l'origine par les Etats-Unis, est une forme appelée à durer.

Parmi les travaux accomplis avant sa retraite se trouve le traité d'arbitrage conclu avec l'Angleterre. A la veille de son départ, M. Harrison, le dernier Président républicain, avait aussi un traité à cœur : c'était celui qui s'emparait du petit Etat hawaïen. M. Harrison descendu du pouvoir, son successeur se refusa de sanctionner cet acte d'envahissement déguisé. Aujourd'hui, ce même successeur propose d'éliminer, dans une certaine mesure, le grave danger de la guerre brutale en soumettant les litiges internationaux à l'examen de juges offrant des garanties d'impartialité.

Somme toute, M. Cleveland laisse à son successeur une situation plus nette que celle qu'il avait reçue de son prédécesseur. Les recettes, il est vrai, ne sont pas plus brillantes qu'elles ne l'étaient en mars 1893 ; mais, au moins, la réserve d'or du Trésor est plus que satisfaisante, puisqu'elle s'élève à 700 millions de francs, alors qu'elle était, pour ainsi dire, au-dessous du chiffre statutaire de 500 millions, il y a quatre ans. Tout le talent du nouveau Président va s'exercer à conserver ce métal jaune ; car rien ne serait plus nuisible à sa cause que les retraits d'or du Trésor et de nouveaux recours aux emprunts. Ces mois derniers, l'Union s'est mise à exporter dans des proportions inconnues jusqu'ici : rien qu'en décembre, il s'est expédié au dehors pour 560 millions de francs de marchandises américaines, contre 290 millions d'importation, soit une différence de 270 millions, une des plus élevées qu'on ait jamais constatées en un mois. Pour l'année calendaire close le 31 décembre dernier, les ventes à l'étranger dépassent 5 milliards, le chiffre le plus considérable, après celui de 1892 ; les achats ne dépassent pas, vu la difficulté des affaires, 3,400 millions. La balance due par l'Europe doit donc être énorme, si ces expéditions de marchandises ne représentent pas le prix des titres que l'Europe a rejetés ici avant les élections dernières et, depuis, dans la crainte de l'altération des monnaies.

Si l'Europe doit une soule métallique, comme c'est probable, elle n'aura pas de nouvelle chance très prochaine de vider les caisses du Trésor américain, comme elle l'a fait ces trois dernières années. M. McKinley pourrait s'occuper alors de rétablir l'équilibre budgétaire, soit en diminuant les dépenses excessives, soit en taxant café, thé, sucre et bière. Mais ce n'est pas à cette solution sage qu'il s'arrêtera. Apôtre du protectionnisme à outrance, il s'imagine qu'il va relever les recettes en relevant les droits, alors qu'en 1890, à sa première tentative de ce genre, le relèvement a justement réduit les revenus. Mais les meneurs de la dernière campagne électorale sont lancés, et il est difficile de les retenir. Les partis, faute d'avoir d'autre guide que l'intérêt de quelques hommes, sont condamnés à répéter les mêmes erreurs.

La commission du budget de la Chambre travaille à la confection du nouveau projet de tarif. Sur 13 chapitres qu'elle doit étudier, elle n'est pas sortie, après deux semaines, du chapitre Ier qui traite les produits chimiques. A ce compte, elle mettrait vingt-six semaines à reviser toutes les tarifications ; mais il n'y a plus que six semaines de session. Le 4 mars, tous les pouvoirs disparaissent et le 55e Congrès entre en fonctions. Les nouvelles Chambres seront sans doute appelées en session extraordinaire pour le 15 mars. Le président de la Chambre, sans doute M. Thomas Reed, pour la troisième fois, aura à former la nouvelle commission. La Chambre vote vite, une fois la commission d'accord. Ce n'est donc pas avant la fin d'avril que le nouveau tarif pourra paraître devant le Sénat. La commission des finances de la haute Assemblée prendra son temps, les sénateurs démocrates feront durer les débats pour gêner leurs adversaires, de sorte qu'on peut mettre en doute la possibilité de faire voter le tarif avant le 1er juillet, le 1er octobre étant une date beaucoup plus probable. Certains manufacturiers réclament, dès à présent, une loi cadennassière ; mais elle exigerait autant de temps que le vote du tarif. La meunerie américaine se plaint du régime douanier français qui arrête ses produits : elle demande des représailles sur les vins et sur les soieries. L'abatage de l'Ouest se plaint du régime français des salaisons et demande qu'un traité, offrant des concessions à la France, soit conclu. C'est beaucoup plus politique. En 1891, la France a déjà accordé des avantages à quelques produits américains : rien ne serait plus facile que d'étendre ces avantages si les États-Unis voulaient réduire leurs droits qui s'élevaient à 50, 60 et à 120 0/0 même sur quelques-uns de nos produits. Mais les manufacturiers américains sont puissants et aucune concession ne trouve grâce devant eux.

G. D.

L'ORDRE ET L'EXACTITUDE

—:O:—

L'inexactitude prend mille formes, toutes plus désagréables, plus désavantageuses, plus désastreuses les unes que les autres.

La mère de famille qui ne maintient pas l'ordre établi dans sa maison pour l'heure des repas et des occupations, qui ne tient pas prêts, pour les besoins réglés, le linge et les vêtements de tous, qui ne procède pas à temps aux nettoyages et aux réparations de toutes choses, cette mère de famille pêche par défaut d'exactitude. Le père et les enfants ne reviennent pas avec plaisir en cet intérieur d'où le confort est banni par le désordre...

Les personnes exactes seules sont ordonnées et semblent posséder des ressources qui ont l'air de manquer à certaines familles riches.

L'exactitude épargne le temps, le nôtre et celui des autres. Le bon emploi du temps épargne l'argent.

Le père de famille qui rentre tard, faisant dépasser l'heure des repas à la mère et aux enfants, est bien aussi coupable d'inexactitude que la maîtresse de maison qui fait attendre les repas au-delà de l'heure fixée. Il est dépourvu encore de la qualité qui nous

Si vous toussiez demandez le "MENTHOL COUGH SYRUP"

occupe (on peut dire de la vertu) le père qui, ayant annoncé qu'on prendrait un plaisir en commun, ne tient pas sa promesse et cause une déception profonde aux enfants, à la mère aussi : ces êtres, dont la joie devrait lui être douce, avaient compté sur sa parole et s'étaient réjouis à l'avance. Mais lui s'était avancé trop légèrement ou il n'a pas su vaincre sa nonchalance, sa négligence pour réaliser les projets qu'il aurait dû au moins concevoir seul, sans en faire part aux siens.

Le caractère changeant s'oppose tout à fait à l'exactitude, puisque rien n'est jamais vraiment décidé par les personnes qui en sont affligées. On fera ceci aujourd'hui, demain. Ah ! bien oui ! une saute d'humeur, et tout est bouleversé, remis en question ou aux calendes grecques.

Ces brusques revirements peuvent avoir des côtés déplaisants, pénibles, déplorables pour les autres,—et même pour celui qui s'y laisse aller—selon l'importance des choses en cause.

Il y a des gens qui se moquent de ceux de leur semblables qui se font remarquer par la méthode et l'exactitude. Il est certain qu'il ne faut rien outrer, pas même la vertu. Mais sans exactitude et sans méthodes, l'harmonie pourrait-elle exister ? Les manifestations sublimes de Dieu, les astres n'accomplissent-ils pas leur voyage céleste avec une exactitude qui seule préserve l'univers des bouleversements et des cataclysmes horribles ?

Il faut enseigner aux enfants à être esclaves de leurs petits devoirs. Il est facile de les habituer à ne jamais faire bon marché de leurs petites promesses, de les plier à remplir toutes leurs petites obligations. On en fera ainsi des êtres exacts, fidèles à tous leurs engagements. L'idéal serait de les façonner, en même temps, à un peu d'indulgence pour ceux qui ne sont pas absolument doués de la vertu qu'on veut leur inculquer.

HISTOIRE D'UNE CORBEILLE D'ŒUFS ROUGES

Peu de temps après la mort d'un célèbre androgyne qui a mis à la mode la revendication de la suprématie du sexe prétendu faible sur le sexe prétendu fort, on causait dans le salon de la princesse Louise, des droits sociaux de la femme.

Un bas-bleu qui se trouvait là, émit les diverses théories que ressassent depuis trente ans les bas bleus, ses confrères... je me trompe : ses consœurs. Il fut parlé de la condition de la femme aux siècles antiques, de son infériorité dans les pays d'Orient, des changements apportés par le christianisme, et je vous fais grâce de toutes les sottises qui furent débitées à ce propos.

Le mari de la femme qui écrit des romans, lequel mari ne passe aucunement pour un tyran domestique, énonça l'aphorisme suivant :

“ La femme est destinée à remplir des devoirs inférieurs : l'antiquité l'avait faite esclave, la civilisation l'a faite servante : fille, elle doit obéir à son père ; sœur, à son frère ; épouse, à son mari ; mère, à ses enfants.”

On se récria, particulièrement les maris, et, parmi eux ceux qui ne commandaient point à la maison. Cependant, chacun déclara qu'il était le maître chez lui, et qu'on serait mal reçu à le vouloir soumettre à une autre volonté que la sienne.

Ce chœur pourrait être ainsi interprété : “ Le courage, l'énergie, la force et la toute-puissance appartiennent à l'homme. Partout il domine, partout il règne, et la faiblesse morale de l'être féminin plie devant lui, comme le flexible seuseau près du chêne robuste.”

La princesse Louise se mit à rire :

—Je veux dit-elle, vous conter une histoire. M'écoutez-vous sans pâlir ?

On lui promit de faire bonne contenance, dut-elle entasser paradoxes sur extravagances, et la spirituelle ambassadrice du grand-duché de Gérolstein, narra l'histoire suivante :

Si vous toussiez demandez le “ MENTHOL COUGH SYRUP ”

Il y avait une fois un père de famille qui possédait une fille belle à miracle, spirituelle et savante, affable, gracieuse, bonne, soumise, douée des neuf dons que les neuf fées déposent dans le berceau des reines futures,—et pour surcroît, cette fille, une vraie perle ! était bien dotée.

Quand elle eut vingt ans, son père la voulut marier. Il jeta son dévolu sur un gentilhomme de fière mine, de haut parage, intelligent, bien en cour, jeune, le gendre enfin le plus enviable, à ceci près qu'il n'avait pas le sou.

Le père de la demoiselle n'y regarda pas de si près. Il fiança les deux jeunes gens, mais il eut un moment de regret, lorsqu'un jour il entendit le jeune homme s'exprimer en ces termes :

—Je serai bientôt le plus heureux des mortels, car on me livre un trésor, et je le gouvernerai à mon gré. Chez moi, je ferai la loi, et nul n'y osera contredire !...

—Pauvre garçon ! pensa le bonhomme.

Le mariage se fit. On y vit toute la noblesse de la contrée : les noces furent splendides, et tous les invités qui médiaient de l'un et de l'autre fiancé, s'accordaient à dire après la cérémonie, qu'il n'existait pas couple plus ravissant et plus fortuné sous la voûte des cieux.

Tout alla fort bien durant la première année. Au bout de ce temps, le père vit un jour son gendre arriver chez lui et lui tenir ce propos :

—Seigneur, je commence à me lasser des fantaisies et des caprices de madame votre fille, qui prétend me conduire à sa guise. Comme je ne suis pas fait pour obéir, et qu'au contraire, votre fille m'a promis obéissance, et que je ne veux pas abdiquer ma souveraineté, je préfère céder une fois pour toutes et me séparer de ma femme que je vais vous renvoyer.

Vous pensez bien que le bonhomme n'entendit pas de cette oreille. Il tenait sa fille pour bien mariée ; il savait que les deux époux s'accordaient assez, que c'était une habitude à faire prendre au mari, et que dans tous les ménages, bon gré mal gré, l'influence féminine triomphe.

Il discuta, mais en vain.

—Je ne veux pas jouer un rôle ridicule, lui dit son gendre. Mes amis s'étonnent de me voir si déferent aux avis de ma femme, et chacun jure ses grands dieux qu'il est maître absolu, sans contrôle et sans conteste. A subir le joug, je ne veux pas être seul et j'ai décidé qu'une séparation était le seul remède à un état de choses vraiment extraordinaire.

—Extraordinaire ? dit le vieillard. Oh ! Il ne se passe chez vous rien qui ne se passe ailleurs. Vous n'êtes ni plus ni moins le maître que tous vos amis, et le plus impérieux parmi eux subit sans se plaindre le joug que vous supportez si impatiemment.

—Si cela m'était prouvé, je réfléchirais, car je n'ai rien à reprocher à ma femme que le trop grand ascendant qu'elle a pris sur moi, repartit le gentilhomme. Elle veut tout gouverner, jusqu'à mes chiens, et je ne puis rire ou chanter sans sa permission.

—Il en est ainsi partout, monsieur mon gendre.

—Je n'en crois rien, monsieur mon beau-père.

—Il vous est facile de vous en assurer. Je vous fais présent de quatre chevaux : deux magnifiques trotteurs russes, d'un noir de jais, vifs et fringants, et deux beaux coursiers arabes, à la robe immaculée. Prenez ces quatre chevaux, ils sont à vous, aux conditions que voici : Vous irez chez douze de vos amis, et vous chercherez à savoir qui gouverne dans leur ménage, le mari ou la femme. Si c'est la femme, vous lui donnerez deux des œufs rouges que voici dans cette corbeille capitonnée de satin. Si c'est le mari, vous lui donnerez l'une des deux paires de chevaux, à son choix. Cette expérience faite, venez me trouver. S'il vous reste un seul œuf, je reprendrai ma fille ; si, au contraire, vous n'avez pu vous défaire d'une couple de chevaux, vous garderez votre femme et vous accepterez une situation qui a été la même pour tous les hommes, depuis le seigneur Adam, notre commun ancêtre.

Bien que le marché parût singulier au gentilhomme, il topa. Sur l'heure il se mit en route, accompagné d'un valet qui portait la corbeille aux œufs, et de quatre palefreniers conduisant chacun un cheval par la bride.

Il se rendit tout d'abord chez le vicomte Ernest, qui passait pour le despote le plus inexorable. On l'introduisit dans un salon où l'attendait la vicomtesse :

—Madame, dit-il à celle-ci, j'aurais grand besoin de voir votre mari.

—Pourquoi ?

—Pour une grave affaire que nous devons débattre ensemble.

—Parlez donc, car il ne fait rien sans mon conseil, et comme il est aujourd'hui à la chasse, je puis traiter aujourd'hui en son nom.

—Je craindrais qu'il ne s'offensât...

—Croyez-vous donc qu'il agisse en quoi que ce soit sans m'avoir consultée ?

—Je n'en veux pas savoir davantage, pensa le gentilhomme.

Et prenant deux œufs rouges dans sa corbeille, il les tendit à la vicomtesse stupéfaite, en lui disant :

—Madame, veuillez accepter ce petit présent.

Il alla ensuite frapper à la porte d'un avocat illustre. La femme de celui-ci, en le voyant, s'écria sans préambule :

—*Nous* plaïdons ce matin dans le procès Vaurien contre Pas-Grand'Chose, et *nous* travaillons dans le silence du cabinet. *Nous* ne pouvons recevoir aucune visite, car *nous* sommes accablés de besogne, et *nous* préparons des effets superbes pour foudroyer le tribunal.

—Il s'agit d'un procès, dit le gentilhomme.

—Eh bien ! revenez, répondit la femme de l'avocat, si vous ne préférez m'exposer votre fait : à cette heure, je ne veux pas que mon mari...

L'autre s'empressa de lui offrir deux œufs rouges, qu'elle accepta d'un air dédaigneux.

Chez son ami le capitaine, le gentilhomme trouva les deux époux jouissant paisiblement d'un calme repos au coin du feu. Il pria son ami de l'accompagner à la chasse, et de lui prêter, au préalable, quelques écus pour payer une dette qu'il avait. Le capitaine ouvrit la bouche pour répondre, mais ce fut madame la capitaine qui répondit :

—Quoi ! monsieur, de l'argent ? Mon mari ne saurait engager la fortune de ses enfants : un prêt de cent écus mène parfois à la ruine : il n'en fera point, tant que je serai là. Et pour la chasse, je vous défie bien de l'y emmener, car je veux qu'il me conduise tantôt chez ma couturière.

—Voici deux œufs rouges ! dit le gentilhomme suffisamment édifié.

Il alla de porte en porte, chez huit autres de ses amis, et reçut partout le même accueil. Madame ordonnait, monsieur s'inclinait ; madame avait ses nerfs, monsieur était de mauvaise humeur ; madame souriait, monsieur soupirait.

Le poète n'écrivait aucune ode, que madame n'en eût fait ressortir les défauts et contesté les qualités ; le marchand ne faisait crédit qu'avec la permission de son épouse ; le médecin ne guérissait un malade que sur l'ordre de sa moitié ; le peintre ne vendait sa dernière toile qu'au prix fixé par sa compagne ; le châtelain ne dessinait son parterre que selon les goûts de la châtelaine ; le ministre prenait, en politique, l'avis de Son Excellence en jupons ; le banquier n'ouvrait sa caisse que sur le conseil de sa "dame" ; le baron ne dansait que sous l'œil jaloux de la baronne ; le professeur donnait la fêrule à ses élèves et la recevait à la maison ; le général battait la générale, mais il eût mis son uniforme à l'envers si elle l'eût exigé.

Notre gentilhomme fit donc une abondante distribution d'œufs rouges. Mais il s'aperçut bientôt qu'il avait dépassé le nombre de visites qu'il avait promis de faire. Il acheta deux œufs blancs que la générale brisa sur la mosaïque de son parquet, puis, deux œufs mignons, frais pondus, pour une nouvelle et dernière expérience. Il espérait bien ne revenir au palais de son beau-père qu'avec deux chevaux.

A cet effet, il se rendit chez un célèbre homme d'état, connu pour son rigorisme, la fermeté de son caractère, et l'inflexible rigueur de ses principes, lequel avait nom le duc Jacques. Il fut introduit auprès de la duchesse et lui dit :

—Votre Seigneurie saura que je désirais parler au duc, mais on m'assure qu'il est occupé, et comme je sais bien que ce que femme veut, mari le veut, je vais vous présenter ma requête.

—N'en faites rien, répartit la noble dame. J'ai bien assez de m'occuper de mes chiffons, de mes frivolités ; je ne me mêle d'aucune affaire ; je ne donne pas de conseils, je n'ai pas de volonté et Dieu merci ! mon mari est le maître à la maison. Adressez-vous à lui.

Sur ces entrefaites, le duc entra.

—Oui, dit-il, ma femme est le parfait modèle de l'obéissance.

Le gentilhomme, transporté de joie, s'écria :

— Cher duc, faites-moi donc la grâce d'accepter un petit cadeau que je veux vous faire de deux très beaux chevaux.

— Pourquoi des chevaux ? demande le duc.

— Je vous prie : venez dans la cour, et vous choisirez entre deux paires que j'ai là.

— Mais...

— Daignez me faire cette faveur !

— Cependant...

— Vous me rendrez un service à nul autre pareil.

— En vérité, vous me pressez...

— Vous aurez, sans tarder, l'explication du mystère.

Le duc, la duchesse et leur visiteur descendirent dans la cour où piaffaient les quatre chevaux : deux magnifiques trotteurs de l'Ukraine, noirs comme l'Érèbe et fougueux comme les cauales indomptées du désert, et deux ardents coursiers arabes, aux formes élégantes, blancs comme la neige, à la crinière flottante.

— Choisissez, dit le gentilhomme.

— Les noirs sont d'une beauté sans égale, dit le duc.

— Mais les blancs soufflent du feu par les naseaux ! s'écria la duchesse ravie.

— Les noirs iront bien à mon équipage, vert bronze, rechampi de blanc...

— Avec les blancs attelés à ma calèche anglaise, j'exciterai bien des jalousies !...

— Choisissez ! répéta le gentilhomme.

— Oh ! les noirs ! dit le duc.

— Les blancs ! supplia la duchesse.

— Les noirs me plaisent !

— Je raffole des blancs !

— Au fait, s'écria le duc impatienté, prenez ceux que vous voudrez, ma chère, en ceci comme en toute chose, je dois baisser pavillon.

Alors, le gentilhomme, prenant dans sa poche les deux œufs qu'il y tenait en réserve, les offrit à la grande dame, en lui disant :

— Voici deux œufs !... Je vois bien que j'ai perdu la partie.

Il révéla ensuite à ses hôtes le secret de cette comédie, et revint en toute hâte chez son beau-père qu'il remercia de cette ingénieuse leçon.

Dès lors, il subit sans se plaindre des caprices de sa femme et peu à peu, faisant effort pour mettre d'accord sa volonté et la sienne, il arriva à faire régner dans sa maison la plus parfaite harmonie.

Quand la princesse Louise eût achevé ce récit, elle dit au bas-bleu :

— Est il urgent de réclamer l'émancipation du sexe faible, madame ?

On ne répondit pas à cette question, mais le problème était résolu.

CHARLES BUET.

LES HEROS INCONNUS

—:—

LES SAUVETEURS

Les éléments sont bouleversés. De même que nous n'avons pas eu d'été l'an dernier, nous n'avons pas d'hiver, maintenant, à proprement parler, mais une série de soubresauts météorologiques produisant à brefs intervalles de rudes gelées ou des pluies diluviennes. La tempête semble en permanence. On la signale partout à la fois. Elle part de la côte américaine, d'où les observatoires la décrivent par avance aux astronomes d'Europe ; elle traverse l'Atlantique, elle fond sur la côte anglaise et s'engouffre par le sud dans ce redoutable Pas de Calais qui est comme un couloir toujours éventé entre le Continent et la Grande-Bretagne. Ou bien encore elle contourne l'Écosse et, puisant

une force nouvelle dans la résistance même des rudes côtes qu'elle a froissées de son souffle, elle va bouleverser la mer du Nord et fouetter de sa dernière écume les fjords glacés de la Norvège.

Sur tout son parcours, hélas ! elle rencontre et combat cette admirable et vaillante population des marins de toutes les races. Qu'ils soient Anglais, Français, Russes ou Allemands, les matelots, accoutumés à lutter contre le plus redoutable des éléments, sont toujours une élite. La foi chez eux est plus grande que parmi leurs concitoyens de la terre ferme ; leur bravoure plus désintéressée est sans limites ; leur générosité, leur dévouement sont incomparables.

Sur le pont de leur navire, où leur vie tient à un fil, cependant, ils trouvent tout simple d'aggraver encore le danger qu'ils courent, si c'est à ce prix qu'ils peuvent atteindre quelque barque désemparée, prendre à leur bord l'équipage et le porter à la terre prochaine. On cite ceux d'entre eux qui ont passé impitoyables auprès d'un sinistre et qui n'ont point interrompu leur route pour venir au secours d'un navire en détresse. Je ne crois pas que, dans cette liste honteuse et si courtes des capitaines qui ont forfait à l'honneur navali, il se trouve un seul nom français. Mais chez les autres peuples, même chez les plus positifs, les plus pratiques et les moins sentimentaux, il est de règle aussi que sur le pont, quand la tempête passe, il n'y a plus d'ennemis, plus de rivaux, plus d'indifférents.

Et quand le marin est à terre !... Là encore, il trouve le moyen de se dévouer. C'est lui qui fournit aux phares cet admirable personnel de veilleurs, dont l'attention toujours prête et l'infaillible ponctualité règlent la marche des vaisseaux au large et jalonne pour ainsi dire le champ des navigateurs, de ces étoiles factices où les yeux cherchent la route à suivre.

C'est lui qui stationne sur le quai des ports, sur la falaise des rades, sur le haut des dunes, sur le varech des roches toujours prêt à interrompre sa besogne du moment pour voler au secours d'un bateau qui chavire, pour arracher à la mort un homme ou un enfant qui se noie. Comme il connaît la grande trafresse, il la surveille sans cesse, et comme il sait la combattre, il lui résiste toujours.

C'est lui, enfin, qui arme les bateaux de sauvetage, que vous voyez, montés sur des chariots, à l'abri d'une légère toiture, en tous les points menacés par la tempête. Huit, dix ou douze hommes, choisis parmi les plus solides, les plus hardis, les plus sûrs, forment l'équipage de cette chaloupe de fer, peinte en blanc, avec une légère bordure bleue. A la rigueur, on peut hisser une voile de fortune sur ce frêle esquif, pour gagner plus vite, quand le vent le permet, le point où il y a des vies humaines à sauver ; mais la vraie arme des sauveteurs, c'est l'aviron.

Quand un navire en détresse est signalé, au large, le premier appel du pilote-chef est entendu. Vêtus de leurs larges blouses goudronnées, serrées au col et aux poignets afin que l'eau ne pénètre point, chaussés de lourdes bottes, coiffés du *surroit*, les hommes atellent au chariot deux paires de chevaux. Galopant malgré leur costume auprès des bêtes affolées par leurs cris, ils se précipitent à travers la pluie et la neige, et l'écume, et le vent, vers la grève inclemente. Une clavette détachée, et voilà que glisse sur des rouleaux la barque, pesante à la fois et fragile, dont la mer se jouerait comme d'une coquille de noix si, sur ses bancs, ne se rangeaient un à un ces rudes "nageurs", armés de leurs grandes rames de dix-huit pieds de long.

Le moment est solennel ! Avant de se lancer dans la tempête, quand les chevaux sont dételés, quand déjà les vagues soulèvent et secouent avec une colère commençante ce bateau qui va leur arracher leur proie, le pilote se lève de son banc, ôte son bonnet de cuir et se signe. Les hommes le regardent et l'imitent, pendant que sur la plage, sur les rochers, sur les quais, partout, les assistants, le cœur serré d'une angoisse où il y a de l'orgueil et du désespoir, prient, des larmes plein les yeux, pour ces dévoués.

Un bref commandement, un geste unanime, qui plonge à la fois dans l'eau l'extrémité des grands avirons sonores, et la barque, pointant droit au vaisseau lointain dont les signaux appellent du secours, emporte avec une rapidité foudroyante son équipage de héros.

Ah ! les longues minutes qui s'écoulent alors ! On voit d'abord les vagues soulevées autour du léger bateau se briser sur son avant en couvrant d'embruns ceux qui le montent. Bientôt, ce sont des montagnes qu'ils doivent franchir, puis des vallées profondes où ils s'abîment, et parfois ils sont si longtemps à reparaitre, qu'on les cherche partout

des yeux et qu'on s'attend à voir retourné, la quille en l'air, environné de débris, le canot blanc, tout à l'heure si léger et si prompt.

Et puis le moment vient où de loin en loin seulement on les aperçoit. Ils ont disparu presque tout à fait dans la poussière glauque, dans la buée sinistre des flots. Encore un peu de temps, et de ce peloton de braves, forçats volontaires qui ramient sur la galère du dévouement, on ne verra plus rien, rien, rien !...

Et mystérieusement, alors, invisible pour la foule haletante, l'œuvre de salut s'accomplit. De l'épave secouée par le vent et par les lames, de la coque brisée que la tempête agite comme un hochet d'enfant sur la pointe cachée d'un rocher traître, les naufragés sont arrachés un à un. Comme pour les empêcher de partir et les garder, la mer redouble de violence contre la barque, maintenant surchargée, qui a mis le cap sur la côte et qui revient, s'enfonçant tour à tour et s'élevant, avec lenteur.

Les rameurs épuisés défendent désormais leur propre vie et celle d'autrui à chaque mouvement qu'ils font, à chaque coup qu'ils donnent.

On les revoit, enfin !

Ils approchent ; on les compte ; on les reconnaît ; on les applaudit ; on les appelle ; on les embrasse !

Les braves gens !

CH. DARCY.

NOTRE AVENIR

Depuis quelque temps une certaine agitation existe parmi nous, et la cause en est dans l'augmentation étonnante des affaires et de la population du pays.

On pressent qu'un jour adviendra et ce jour n'est peut-être pas bien loin où les Canadiens, laissés à eux-mêmes, décideront de leurs destinés, soit en s'annexant à la grande république des Etats Unis, soit en adoptant une forme de gouvernement libre de toute attraction étrangère.

Nul ne peut prévoir, nul ne peut assurer ce que nous, Canadiens-français, deviendrons ; cependant l'avenir de notre race ne dépend à vrai dire que de la fermeté de principes, du patriotisme de chacun de nous.

Nous avons eu une brillante enfance, notre jeunesse est pleine de sève et d'ambitions, et notre âge mûr serait témoin de la déchéance de notre nationalité.

Malgré deux siècles de gestes héroïques et de sacrifices sublimes, malgré les prodiges de valeur de nos pères, malgré cette religion admirable qui a présidé à notre naissance, malgré tout cela, nous devrions mourir misérablement demain ?

A quoi servirait donc le dévouement ?

Le christianisme n'a-t-il pas puisé dans le sang des martyrs une force toute nouvelle, un caractère, je dirais, plus saint et plus auguste ? Rome ne devait elle pas sa puissance et sa grandeur au patriotisme et au courage de ses premiers citoyens.

Une nation, et cela est facile à comprendre, ne peut exister si, dès son origine, il n'y a pas eu chez elle de l'héroïsme et du désintéressement, qualités essentielles à la formation de tout peuple.

La patrie a des droits sacrés sur les vertus, les talents et les actions de chacun de ses enfants ; elle semble leur dire : Je vous ai donné un titre noble et précieux, à présent veillez sur moi, et défendez-moi, à la moindre attaque !

Mais pour accomplir ce grand devoir de patriote il faut plus que de la bonne volonté et de la constance, il faut cette force, ce courage étonnant qui produit les martyrs et les triomphateurs, il faut cette fermeté de conviction, cette haute moralité dont la religion est la source, le principe.

Ainsi, notre passé, par le fait même qu'il nous présente des faits nombreux d'héroïsme, nous assure un avenir des plus brillants.

Nous avons été grands dans cette lutte mémorable que nous avons soutenue contre les prétendus conquérants de 1760 pour la conservation de notre langue, de nos institu-

tions et de notre foi, mais ce n'est pas une raison, parce que nous avons vaincu que nous nous reposons avec insouciance sur nos lauriers ; prenons garde, l'ennemi est à nos portes.

Et cet ennemi, malheureusement, nous le craignons d'autant moins qu'il ne s'est pas encore montré au grand jour, d'une manière évidente.

L'Anglicisation nous ronge, et son travail maudit se cache sous des apparences tentantes qui nous séduisent.

Voilà le mal terrible qui peut, malgré notre passé glorieux, nous ravir la force et la volonté nécessaires pour former dans la suite une nation indépendante !

Son premier effet, c'est de produire en matière de patriotisme et de religion une indifférence coupable, et de l'indifférence à la négation, il n'y a qu'un pas ! Hélas ! plusieurs d'entre nous, je l'avoue avec honte, l'ont déjà fait sans une hésitation, sans un regret !

Réveillons-nous ! Songeons à l'avenir qui nous attend, ou plutôt qui accourt vers nous, comme un fleuve roulant sans cesse ses ondes vers un but inconnu, le temps poursuit sans s'arrêter sa marche *monotone*. Les générations passent et disparaissent ; le présent qui s'enfuit devient passé au moment où nous le disons, et l'avenir arrive, sans que l'on s'en doute !

Ne nous fions point aux avantages que présente aujourd'hui : demandons-nous surtout ce que nous serons demain !

Notre avenir, c'est un mystère que nous ne pouvons comprendre et saisir, mais il n'en tient qu'à vous pour qu'il réponde à la grandeur du passé et aux espérances du présent.

Les bonnes mœurs, le respect des lois civiles et religieuses, l'amour de la patrie, tels sont les vertus qui nous conduiront à un avenir brillant et glorieux.

PIERRE BÉDARD.

PENSÉES

L'animal a l'instinct, l'homme a l'égoïsme.

A. TOURNIER.

* *

La majeure partie des maux que souffre l'humanité tient à la lutte impie et stupide des égoïsmes.

Edmond THIAUDIÈRE.

* *

J'en arrive à ne plus rien trouver de difficile à croire, soit dans le monde physique, soit dans le monde divin.

Roger BACON.

* *

La paresse marche si lentement que la pauvreté ne tarde pas à l'atteindre.

FRANKLIN.

* *

On ne discute qu'avec les gens de son avis et seulement sur des nuances.

A. PRÉAULT.

* *

On compatit d'autant plus sincèrement à un malheur qu'on est plus impuissant à le soulager.

Adolphe D'HOUDOTOT.

Aux Canadiens-français

SONNET ⁽¹⁾

TOAST PORTE A UN BANQUET LITTÉRAIRE A TOULOUSE

Oui, nous sommes toujours les fils des mêmes pères,
Et nos cœurs ont saigné sous les mêmes douleurs,
Dans les instants fatals de nos luttes amères,
Vos yeux, comme nos yeux, sont mouillés de pleurs...

Oui, nous ne formons qu'un seul peuple de frères,
Ayant mêmes amours, nous aurons mêmes cœurs,
Et pour nos ennemis mêmes accents sévères,
Et pour le même Dieu nous sèmerons des fleurs !

Nous avons même langue et cherchons même gloire,
Nous haïssons l'infâme et nous aimons le beau,
Nous sommes orgueilleux de notre vieille histoire,

Tous, et nous tirerons nos vieux noms du tombeau...
Amis, c'est pour cela qu'aujourd'hui je veux boire...
Moi, Français du vieux monde aux Français du nouveau !

CHRISTIAN DE GRAGNAQUES.

REPONSE AU TOAST PORTE PAR M. CHRISTIAN DE GRAGNAQUES A UN BANQUET LITTÉRAIRE A TOULOUSE

Oui, nous sommes toujours les enfants de la France,
De l'arbre séculaire un rameau vigoureux,
Depuis nos jours de deuil, fermes, sans défaillance,
Nous l'avons gardé pur, votre sang généreux.

Lorsque pour secourir quelque noble souffrance,
Vous promeniez partout vos pas aventureux,
Nous grandissions dans l'ombre, et la sainte espérance
Veillait obstinément dans nos cœurs malheureux.

Plus d'oubli désormais ! Au chant de nos poètes
Célébrant vos succès et pleurant vos défaites,
Vous avez retrouvé l'écho de votre voix.

Ce n'est pas un pays nouveau qui se révèle,
Car sur les bords heureux de la France nouvelle
Se continue encore la France d'autrefois !

4 février 1880.

J. A. POISSON.

(1) Ce magnifique sonnet a été publié dans la *Revue de Montréal* en 1880. Quoique d'une date un peu éloignée, il nous fait plaisir de le présenter à nos lecteurs qui, nous en sommes sûrs, sont toujours heureux de constater l'amitié que nos frères de la mère-patrie nous ont conservée — LA REDACTION.

Causerie Familiale

Voulez-vous me dire pourquoi il est si difficile d'avouer son âge ?

Difficile aux femmes surtout, dit-on, bien qu'à ce sujet, "bon nombre d'hommes sont femmes" comme le mettait en vers le vieux Lafontaine.

Que peut-on gagner à dissimuler ainsi quelques années ? Je n'en sais trop rien.

Encore si l'on pouvait tromper la vieillesse ou retarder le moment de la mort, le motif de cette légère supercherie pourrait être excusable, mais, mon Dieu ! non-seulement cela ne sert à rien, mais on ne peut pas même réussir à jeter assez de poudre aux yeux des gens pour les empêcher de constater que nous déguisons quelque peu la vérité.

Remarquez cependant que cette manie est générale.

Ayons de l'indulgence pour les vieilles filles qui ont doublé le cap de la quarantaine et qui cherchent à illusionner leur entourage, mais que penser des jeunes filles de vingt ans qui se racrochent de toutes leurs forces à leurs dix-huit printemps.

Comprenez-vous cela ? C'est tellement absurde qu'on ne peut imaginer de raisons pour excuser pareille conduite.

Pourtant, quand on y réfléchit sérieusement, il n'y a pas de mal à vieillir un peu. On a tant besoin d'expérience, de sagesse, et que sais-je en plus !

Le jugement a besoin de mûrir au soleil des ans ; devrait-on regretter de devenir plus sage.

Voilà que j'émetts bien des belles théories, mais à la pratique quelque fois on n'est plus si fort. Que celles qui n'ont pas péché seules jettent aux autres la première pierre.

J'entendais ces jours derniers, un avocat raconter devant moi une drôle d'expérience, qu'il avait eue en cour de justice alors qu'il s'agissait d'interroger une dame.

C'est toujours ce que les femmes craignent le plus d'avoir à déclarer leur âge sous serment, car alors il n'y

a pas à badiner, n'est-ce pas ? il faut dire la vérité ou se parjurer.

Il y en a qui s'irgénéient à tourner des réponses érudant cette partie de l'interrogatoire. C'est ce qu'esseyà la dame dont je viens de vous parler tout à l'heure.

—Quel est votre âge, madame, demanda l'avocat.

—Vous êtes bien curieux, répondit-elle promptement.

—Il se peut, mais enfin, il vous faut déclarer votre âge devant le tribunal.

—J'ai l'âge de raison.

—Cela se voit, dit-il ironiquement, mais de combien êtes-vous âgée.

—Je ne suis pas âgée, monsieur, fille avec indignation.

—Mille pardons, madame, mais la cour ne pourrait-elle prendre connaissance de votre âge.

—Je n'aime pas les nouvelles connaissances, persista le témoin.

L'avocat suait à grosses gouttes.

—Je ne vois pas pourquoi vous mettez tant de mauvais vouloir à répondre à cette question, dit enfin le pauvre avocat, moi je donnerais volontiers mon âge si on me le demandait.

—Mais personne ne voudrait vous le demander, répliqua-t-elle malicieusement, chacun peut voir que vous êtes assez âgé pour savoir que l'on ne demande pas l'âge d'une femme.

Le juge vit l'inutilité des efforts de l'avocat et ordonna de procéder à la question suivante.

.

Il y a quelques mois, en Angleterre, la question de savoir si l'on devait porter ou non des boucles d'oreilles a passionné l'opinion publique ; d'aucuns prétendaient que cette coutume barbare déformait l'oreille ; d'autres soutenaient, au contraire, que c'était une parure très-seyante, permettant de placer en évidence les belles pierrieres.

La princesse de Galles, la duchesse d'York, sa belle-fille, sont partisans du premier système ; d'autres grandes dames ont soutenu que rien n'est si joli qu'un lobe d'oreille bien fait, finement ourlé, et que c'est un crime que de fixer au bout une pierre précieuse quelconque.

Cependant, il ne faut porter des boucles d'oreilles que si l'on a une oreille petite, car dans ce cas, la boucle encadre bien le visage.

Autrefois, les boucles d'oreilles étaient longues, lourdes et massives : ce n'était pas joli, car la boucle agrandissait le lobe et lui donnait l'air d'une lèvres pendante ; aujourd'hui, on les fait petites, de manière à ce que les perles ou les brillants dissimulent la monture.

On recommande de porter des boucles moins voyantes le jour que le soir.

Et pardessus tout, mesdames, évitez si vous voulez bien m'en croire, les pierres fausses ou les bijoux qui ne seraient pas en or ou argent du plus pur alliage.

Connaissez-vous le jeu du "suivez-moi" ? Il a été inventé tout dernièrement par un jour de vent et de neige, alors que quelques jeunes gens et quelques jeunes filles ne savaient qu'imaginer pour tuer agréablement le temps.

Il faut avouer que ce jeu demande autant d'imagination que d'intrépidité.

Une personne chargée de la direction de ce jeu nouveau, devra imaginer mille farces, discours, gestes, chansons, que chacun est tenu d'imiter. Charades, poses, danses bizarres, costumes, le champ est ouvert à l'imagination la plus féconde.

Il arriva même qu'un jeune homme avait conçu un tour presque diabolique.

Il commença par verser une douce quiétude dans l'esprit de tous en ne faisant que les choses les plus faciles, comme circuler autour du salon en faisant un grand salut devant chaque portrait. Toutes les jeunes filles le suivaient et se félicitaient d'avoir un maître des cérémonies aussi bénin.

Voilà qu'il monte l'escalier du passage, puis rendu en haut avec toute sa suite, n'eut-il pas l'idée de redescendre la tête la première. Oh ! ce fut une explosion de cris et de protestations comme bien vous pensez.

Sans aller jusqu'à accomplir de pa-

reils exploits, et en se bornant à ce qu'il peut y avoir de plaisant dans un tel jeu, on y trouvera matière à amusement pour la jeunesse, surtout les jours de mauvais temps à la campagne.

Les membres du Club des Excentriques à Paris ont eu, il y a quelques jours, leur cinquième dîner annuel qui aurait réuni environ quatre cents convives.

Cette fois l'excentricité a consisté à dîner en silence, sans qu'un seul des convives ouvrit la bouche, sinon pour manger ou bâiller.

Les toasts ont été échangés par gestes. Pendant le repas, un chef d'orchestre conduisait au fond de la salle 25 musiciens dont les instruments restaient muets.

C'était lugubre ; mais les 400 convives se sont séparés enchantés de cette petite fête.

Les pauvres hommes disent tant de sottises à ces banquets, que du moins ceux-ci n'auront rien sur la conscience.

— Ce ne sont pas les femmes qui en feraient autant, s'écriaient-ils le lendemain.

Comme nous ne disons que de jolies choses, je ne vois pas pourquoi nous nous tairions, ou que nous priverions notre entourage du plaisir de les entendre.

Il vient de se passer un fait assez plaisant dans une ville des Etats-Unis dont le nom m'échappe présentement.

A noter en passant que lorsqu'il arrive quelque chose d'extraordinaire, on a toujours grand soin de placer l'événement dans un endroit quelconque de la grande République, de cette façon il est presque impossible de vérifier l'authenticité du fait.

Une jeune fille se présentait donc à un spécialiste, il n'y a pas longtemps, et se plaignait d'être devenue subitement sourde.

Après que le docteur l'eut interrogée longuement, elle finit par avouer en soupirant que son amoureux, de retour d'un voyage, l'avait fortement embrassée à l'oreille et que depuis lors, elle n'entendait plus rien.

Le docteur, l'ayant examinée, constata la rupture du tympan et une forte inflammation des organes.

Décidément, l'amour ne rend plus seulement aveugle : il peut aussi rendre sourd.

FRANÇOISE.



INSTRUISONS-NOUS

—:O:—

Voici les mauvais jours, les longues nuits et partant les longues veillées. Il nous semble qu'un sentiment de tristesse s'empare de nous à l'approche de la mauvaise saison ; l'âme est prise d'une mélancolie subite que nous essayons de chasser par des moyens plus ou moins efficaces. L'on invente mille amusements pour tuer le temps durant ces ennuyeuses soirées de l'automne et de l'hiver. Voulez vous, amis lecteurs, que je vous propose un bon moyen pour passer le temps ? Faites une lecture utile. Oh ? là, me dites-vous c'est bien trop sérieux, donnez-nous mieux, nous ne voulons pas de ce moyen. Hélas ! nous ne le savons que trop que c'est trop sérieux pour une foule de personne la lecture, cependant, croyez-moi, du moment qu'on s'y est mis sérieusement, l'on y prend vite goût et c'est alors que les heures passent vite et délicieuses.

Cultivateurs, n'avez-vous pas besoin de vous instruire ? Personne d'entre vous à qui je poserais directement cette question, pourrait me répondre : " Je connais tout en agriculture, je n'ai pas besoin d'instruction." Dans ce cas, lisez donc dans ces longues veillées, votre journal d'agriculture ou un autre journal qui traite de ce sujet. Si vous ne savez pas lire, faites lire vos enfants ; vous ferez par là d'une pierre deux coups ; vous vous instruirez d'abord et vous ferez apprendre et goûter la lecture à vos enfants.

Ce que nous disons au cultivateur, nous le disons aux personnes de tous les états de la société, il n'y a d'exception pour personne ; car personne ne peut dire qu'il est assez savant ; celui qui tient ce langage est le plus ignorant la plupart du temps. Je le demande à tous, aimez-vous mieux employer un médecin qui n'étudie pas qu'un médecin qui cherche à s'instruire ? A qui donnerez-vous la préférence ? à celui qui est instruit, n'est-ce pas ? Pourquoi ? Je vous laisse la réponse.

Elle sera la même pour ce qui concerne le notaire, l'avocat ou tout autre homme de profession. Pensez-vous qu'un marchand qui reçoit deux ou trois journaux de commerce ne connaît pas plus les affaires que celui qui n'en reçoit pas du tout. Je vous le demande franchement. La même chose s'applique aux cultivateurs, aux hommes de métier, etc. Il n'y a pas à sortir de là, il faut s'instruire absolument de nos jours, autrement il n'y a pas de succès.

Alors pourquoi ne pas employer quelques instants des longues soirées à la lecture, à s'instruire. Cela ne vaut-il pas mieux que de s'amuser à des riens, à des amusements plus ou moins frivoles. Ces plaisirs passent vite et ne laissent rien dans l'âme, tandis qu'une bonne lecture procure à celui qui la fait de vrais plaisirs et des trésors véritables.

Prenez le "MENTHOL COUGH SYRUP" pour la toux.

Il guérit tout autre, il vous guérira.

TRISTESSE

Moi qui rêve toujours, moi qui n'ai jamais ri,
Je ne puis résister à l'amour qui m'obsède.
Il faut que j'ouvre enfin mon cœur et que je cède,
Et que j'offre aux baisers mon profil amaigri.

L'étude dont mon rêve idéal s'est nourri,
Dans le drame des jours, n'est qu'un triste intermède ;
C'est l'amour, l'amour seul qui sera le remède,
Car la vie est la tombe où l'amour a fleuri !...

Je vais donc me livrer à l'instinct qui l'emporte,
Et—dût mon cœur saigner !—je vais ouvrir la porte ;
Mais toi, femme inconnue et vague que j'attends,

En entrant, souviens-toi que tout ce cœur est vierge,
Que c'est un temple rempli de rêves éclatants,
Et ne t'y conduis pas comme dans une auberge.

GEORGES RODENBACH.

SOUS LES PINS

Le silence des pins m'attriste et me rend sombre
C'est un arbre de deuil, un arbre de tombeau.
Et lorsque je le vois, je pense au front si beau
De mon père endormi dans le séjour de l'ombre.

Exilé de ces champs aux jeunes arbrisseaux,
Hélas ! vous reposez bien loin de ce village !
Et n'ayant même pas une croix de feuillage,
Vous ne pouvez, mon père, entendre les oiseaux.

Cependant sous les bois et dans la grande plaine,
Vous aimiez bien souvent à venir vous asseoir ;
Alors le doux zéphire et la brise du soir
Soulevaient vos cheveux comme une chaude haleine.

Votre tombe est bien loin, au milieu d'inconnus,
Dans la fière cité dont la voix tonne et gronde.
Ah ! les rêves d'amour de votre tête blonde,
Vos désirs du soleil !... que sont-ils devenus f...

Vous qui disiez toujours en regardant le lierre,
" Oui, je veux reposer à jamais doucement,
" Je veux que mon cercueil, enlacé tendrement,
" Ne sente pas le froid du sépulcre de pierre ! "

Vous, qui disiez cela, souffrez-vous maintenant ?
De n'avoir ni soleil, ni beaux lierres, ni roses !...
" Non, me dit une voix, dans l'Infini des choses,
" Au milieu des élus, il passe rayonnant ! "

MME DE MONTGOMERY.

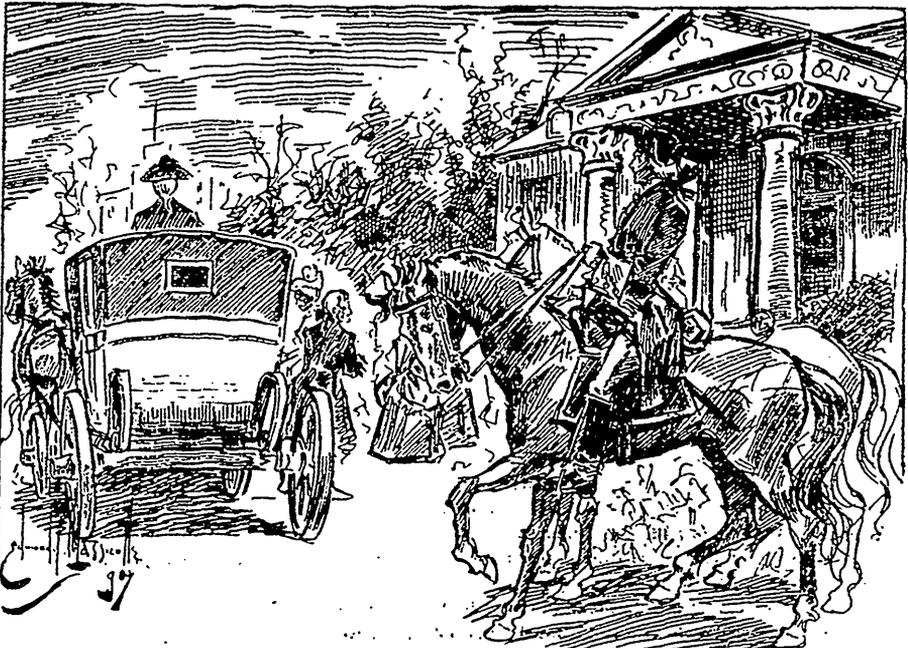
LE ROMAN
D'Un Enfant Trouvé

— PAR —

PAUL SAUNIERE

I.—LES CONFIDENCES.

Chaussé de bas de soie gris perle et de souliers cirés à l'œuf ornés de boucles d'or uni, culotté de velours bleu, enveloppé d'une robe de chambre en satin nacarat, doublée de soie blanche, qui laissait apercevoir le jabot de riches dentelles dont la chemise de fine batiste était garnie, nonchalamment allongé dans un fauteuil moelleux, les jambes croisées, les yeux en l'air, la tête renversée, un jeune homme de vingt-cinq ans environ songeait.



Il paraissait profondément triste, même lorsque s'arrachant avec effort à sa rêverie, il promenait son regard ennuyé sur les superfluités coûteuses qui encombraient le petit boudoir au milieu duquel il était étendu.

Evidemment il avait commencé sa toilette, il se préparait à sortir, quand les idées sombres auxquelles il avait cédé l'avaient envahi et cloué là, dans ce fauteuil sur les coussins duquel il s'oubliait.

Quelles pensées mélancoliques pouvaient assaillir ce jeune homme ? Tout ne semblait-il pas lui sourire ? Il avait vingt-cinq ans, il était beau, bien fait de sa personne, doué d'une souveraine élégance, riche assurément, à en juger par le luxe qui l'environnait. Il vivait, en outre, à une époque où les plaisirs faciles le sollicitaient de toutes parts.

Avec sa fortune et sa beauté, il ne devait certainement pas avoir beaucoup de soucis. Pourtant le pli farouche qui creusait le front de ce jeune rêveur accusait des préoccupations profondes et dénotait une lassitude voisine du découragement. Et, quoi qu'il tentât pour se soustraire à l'obsession qui le hantait, il demeurait immobile, le regard perdu dans le vide, tandis que sa main crispée tourmentait convulsivement les glands inoffensifs de la cordelière qui dessinait la cambrure de sa taille élancée.

Il n'était d'ailleurs guère plus de dix heures du matin et rien sans doute ne le pressait d'achever sa toilette, bien qu'un gai soleil du juin pénétrât dans le boudoir, à travers les rideaux de damas, dont les plis lourds et soyeux encadraient les larges fenêtres.

Tout à coup, il se redressa. On venait de frapper vivement et, avant même qu'il eût le temps de répondre, la porte s'ouvrait pour livrer passage à un jeune homme, plus âgé que lui d'un ou deux ans peut-être, vêtu d'un brillant uniforme de cornette aux chevau-legers du roi, lequel, le visage souriant, sans attendre qu'il y eût été invité, demanda gaiement :

— Peut-on entrer ?

— Julien ! s'écria le beau rêveur, en bondissant au-devant de lui, les mains tendues. Ah ! je le crois bien que tu peux entrer ! Je commençais à désespérer de toi.

— Ça, mon ami Jean, c'est fort mal. Je ne t'ai pas encore donné le droit d'accuser mon amitié.

— C'est vrai, mais alors pourquoi ne t'ai-je pas vu depuis quinze grands jours ?

— D'abord parce que j'ai été de service toute la semaine dernière à Versailles, tu le sais fort bien, répondit le jeune officier ; ensuite, parce que ma mère a été indisposée et qu'il m'a fallu lui tenir compagnie, enfin...

Il s'arrêta subitement et son visage se rembrunit.

— Enfin ? demanda Jean qui se rapprocha avec intérêt.

— Enfin, parce qu'il se passe, chez certaine personne de mes amis, des choses qui ne laissent pas que de me causer d'assez vives inquiétudes, acheva Julien d'une voix assombrie.

— Et cette personne est une femme, je gage ?

— Naturellement.

— Que tu aimes ?

— Que j'adore, mon cher !

— Et qui t'adore aussi ! fit Jean d'un ton ironique.

— Je le crois, dit gravement le jeune officier.

— Diable ! c'est donc d'un amour sérieux qu'il est question ?

— D'un amour qui ne finira qu'avec ma vie, répondit Julien avec feu.

— Morbleu ! c'est encore plus dangereux que je ne pensais alors. Mais si tu es aimé, comme tu le prétends, quelles inquiétudes peux-tu concevoir ? As-tu donc un rival...

— J'en ai peur, dit le jeune officier d'une voix étouffée.

— Peur ! Toi ? Mais je ne te reconnais plus, ventrebleu ! Ne peux-tu fournir à cet intrus un de ces jolis coups d'épée que nous avons appris ensemble ?

— Non, je n'ai même pas cette ressource-là.

— Comment ? Est-il donc si haut placé que ta vengeance ne puisse pas l'atteindre ?

— Précisément, mon pauvre Jean

— Et le nom de ce personnage, n'est-il permis de te le demander ?

— Je n'y vois aucun inconvénient. C'est le favori du régent, répondit Julien, en hochant soucieusement la tête.

— Qui ? Dubois ? Ce faux abbé, mitré et crossé par surprise, qui a acheté sa robe de cardinal au prix des plus monstrueuses complaisances ! Et c'est de ce drôle que tu as peur ?

— Eh ! mon cher, il est tout puissant !

— Mais il a soixante ans, fit observer Jean.

— Oui, mais il peut d'un trait de plume me jeter à la Bastille.

—C'est vrai, fit Jean, en se grattant l'oreille.

—Mais voyons, reprit-il ne t'exagères-tu pas le danger ? Ne peux-tu pas me conter cette histoire ? Si tu as cet homme contre toi, mon père n'a-t-il pas aussi une personne puissante dans sa manche et mon père ne fera-t-il pas tout ce que je lui demanderai ?

—Sans doute, mais cette personne n'est pas le favori du régent, lui, objecta Julien.

—Pas encore ; pourtant tu m'accorderas bien qu'il peut nous être de quelque utilité.

—Assurément.

—Et alors ?...

—Au fait, dit résolument le jeune cornette, tu as raison, tu sauras tout. Tu es d'ailleurs un homme d'esprit et d'action. On ne t'a pas surnommé pour rien Vif-Argent, et tu es fort capable de me donner un bon conseil. Ecoute donc.

A ces mots, Julien prit une chaise, qu'il enfourcha comme un cheval, et se plaça bien en face de Jean, comme pour mieux lire sur son visage les impressions qui s'y refléteraient.

—Tu connais la baronne de Coissy ? demanda-t-il.

—De nom seulement, répondit Jean, car je ne l'ai même pas vue à la cour, au temps où j'étais tout, comme toi, page de Sa Majesté. Je sais qu'elle est de tes meilleures amies, voilà tout.

—Amie très intime de ma famille, de ma mère et de moi-même, tu l'as dit. Je suis presque chez elle l'enfant de la maison, de sorte que je n'ignore rien de ce qui s'y passe.

—Eh bien ! que s'y passe-t-il ?

—Tu le saurais également sans doute, mon cher Jean, si tu avais voulu que je te présentasse à la baronne ainsi que je te l'ai proposé tant de fois.

—Est-ce pour que je t'en remercie une fois de plus que tu me dis cela ?

—Non, c'est parce que je ne comprends pas l'obstination avec laquelle tu refuses de te faire valoir dans le monde, répondit l'officier.

—Alors, c'est que tu y mets de la mauvais volonté, mon cher Julien. Je t'ai donné cent fois le motif de mes refus...

—Oh ! je m'en souviens, sois tranquille. Mais je t'ai répété cent fois que ce motif était absurde et que je ne l'admettais pas de la part d'un homme tel que toi.

—Et moi, répliqua Jean, je trouve que c'est la raison même qui me dicte cette prudente réserve. Qu'irait faire chez la baronne de Coissy, et chez tant d'autres grands seigneurs, le petit Jean Michaud, surnommé Vif-Argent par les pages de Sa Majesté, qui rougissaient de l'appeler par son nom véritable.

—Eh ! qu'importe ? As-tu oui ou non reçu une éducation de gentilhomme ? N'en as-tu pas la distinction, les élégances raffinées ? N'es-tu pas à l'épée et au pistolet un des meilleurs—pour ne pas dire le meilleur tireur de notre génération ? N'es-tu pas riche à ne savoir que faire de ton argent ?

—Je t'accorde tout cela, mon cher Julien, mais je n'en suis pas moins le fils de Jacques Michaud, ci-devant tailleur de la cour, et c'est cela que l'on n'oubliera jamais. Maintenant, puisque tu me pousses à bout, je ne soutiendrai pas que cette réserve soit de mon goût. Au contraire, je me sens des désirs et des appétits qui jurent avec ma condition, je me surprends parfois à rougir de mon origine, à regretter cette éducation que j'ai reçue, ce milieu dans lequel on m'a fait vivre jusqu'à ce jour. C'est dans ces stupides dispositions d'esprit que tu m'as surpris quand tu es entré

Pourquoi m'assaillent-elles nuit et jour ? Pourquoi cette sourde révolte contre un état de choses auquel je ne pourrai jamais rien changer ? N'est-ce pas témoigner d'une odieuse ingratitude envers mon pauvre père, dont l'affection a veillé à voulu faire de moi quelque chose comme un phénix ? Hélas ! en travaillant à cette œuvre maudite, le brave homme pouvait-il supposer que tant de généreux efforts n'aboutiraient qu'à faire naître en moi des ambitions stériles, des aspirations irréalisables ? Non, il ne songeait qu'à m'élever au-dessus de l'humble condition dans laquelle la naissance m'avait placé. Aussi je me reprochais comme une infamie ces rébellions involontaires et je tente l'impossible pour leur imposer silence. C'est afin de ne pas leur donner libre carrière que je vis à l'écart seul, ou presque seul, n'ayant pour toute consolation, mon cher Julien, que ta vaillante amitié, la seule qui ait eu le courage de braver mon obscurité et de survivre à celles dont les anciens camarades me faisaient l'aumône autrefois.

En disant ces mots avec une émotion sincère, Jean tendit la main à Julien, qui la serra dans les siennes avec effusion.

—Diable de bonhomme ! s'écria le jeune cornette. Même quand je trouve que tu as tort, je serai donc obligé de te donner raison ! Allons, soit ! Je ne te présenterai pas chez la baronne. Pourtant, je te l'ai dit, j'ai besoin de tes conseils, peut-être même aurai-je besoin de toi.

—Oh ! quant à cela, ne te gêne pas. Corps et âme, tu sais bien que je suis à ta disposition.

—C'est pour cela que je suis venu.

—A la bonne heure ! Donc, je t'écoute.

—T'ai-je dit que la baronne avait deux filles ? demanda brusquement Julien.

—Il me le semble bien.

—Dans tous les cas, tu le sais à présent, fit Julien. Or, je suis éperdûment amoureux de Valentine, l'aînée de ces jeunes filles, une brune adorable, âgée de dix-neuf à vingt ans.

—Bravo ! Et tu lui as fait l'aveu de ton amour ? demanda Jean.

—Non, pas ouvertement, mais nous avons échangé des regards... des serrements de main furtifs...

—De mieux en mieux ! Alors, pourquoi ne t'es-tu pas déclaré ?

—A cause de Renée.

—Qu'est-ce que c'est, Renée ?

—La sœur cadette de Valentine, une petite fine mouche, espiègle et futée, qui ne la quitte pas plus que son ombre, qui est toujours là, prête à tout voir, à tout entendre.

—Ainsi, tu ne t'es jamais trouvé seul avec ta bien-aimée ?

—Pas une fois. Sans cela j'aurais pris mon courage à deux mains et j'aurais risqué ma déclaration avant d'adresser ma demande à la baronne.

—Ah ! c'est juste, dit Jean. Nous avons encore la mère. Ne s'est-elle aperçue de rien ?

—Je n'en jurerais pas, répondit le jeune officier ; mais il est certain, si elle se doute de quelque chose, qu'elle ne voit pas mes assiduités d'un mauvais œil.

—Alors de quoi te plains-tu ? Il me semble que cela va tout seul.

—Aussi n'étais-je pas loin de me considérer comme le plus heureux des hommes, lorsque, il y a quinze jours, madame de Coissy, dans la louable intention d'intercéder en faveur d'un de ses protégés, est allée trouver le régent, accompagnée de Valentine.

—Ah ! ah ! toussa Vif Argent, dont le front se rembrunit.

—Philippe d'Orléans, continua Julien, fit très bon accueil à la baronne et lui demanda qui était cette jolie personne qui l'accompagnait.

—L'aînée de mes filles, répondit-elle.

—Comment ! vous avez d'aussi jolies filles que cela et nous ne les avons jamais vues à la cour ! s'écria le régent. Il est fort mal à vous, madame, de nous cacher de pareils trésors.

La baronne s'excusa de son mieux. Depuis la mort de son mari, elle avait vécu dans une retraite presque absolue, consacrant tout son temps à l'éducation de ces deux enfants.

—C'est fort beau, madame, lui dit Philippe, mais il faut nous promettre d'être désormais moins avare de votre temps et de nous présenter ces aimables personnes.

Madame de Coissy s'inclina cérémonieusement et exposa sa requête au régent, qui la renvoya au favori, en l'assurant qu'il serait fait droit à sa demande.

Sur-le-champ, elle se rendit chez lui.

Celui-ci, en apercevant Valentine, adressa à la baronne les mêmes questions que son maître, et renchérit encore sur les éloges que Philippe d'Orléans avait prodigués à la jeune fille.

Non seulement il s'engagea envers madame de Coissy à lui accorder la faveur qu'elle sollicitait, mais il promit d'aller l'informer lui-même du résultat de sa démarche.

Trois jours après, en effet, il vint rendre visite à la baronne et lui annonça que son protégé avait reçu l'avancement qu'il ambitionnait.

Puis, voyant qu'elle était seule, il la pria de vouloir bien lui présenter ses deux filles.

Mme de Coissy ne pouvait décemment pas s'y refuser. Un peu à contre-cœur, elle fit venir Valentine et Renée. A peine le favori daigna-t-il jeter les yeux sur la cadette ; mais, en revanche, il combla Valentine de compliments, fit de sa beauté un panegyrique pompeux, si bien que la pauvre enfant ne savait plus quelle contenance garder devant les démonstrations par trop vives dont elle était l'objet.

Il revint le lendemain, les jours suivants, exagérant sans cesse ses louanges, se familiarisant avec Valentine au point que la baronne, connaissant la détestable réputation de ce personnage, en conçut d'assez vives alarmes pour me les communiquer et m'annoncer que, si cela continuait, elle serait obligée de quitter Paris.

En effet, confessa Jean, ce serait le plus sage s'il y avait un danger réel ; mais ce danger, je ne le vois pas. Que craint-elle et que crains-tu ? Cet homme ne peut pas demander Valentine en mariage.

— Sans doute, mais il peut la compromettre... Pis que cela peut être... l'enlever, la perdre...

— Allons donc ! Il n'oserait pas...

— Ah ! dit le jeune cornette avec un gros soupir, comme on voit bien qu'il ne s'agit pas de celle que tu aimes et que tu es heureux, toi, de ne pas aimer !

— Qu'en sais-tu ? répliqua Jean. Qui t'a dit que je n'aimais pas ?

— Toi ! tu ne m'en as jamais parlé.

— Est-ce une raison ?

— Non, mais alors c'est donc vrai ? Tu aimes quelqu'un ?

— Quelqu'un... c'est beaucoup dire. Tout au plus suis-je amoureux d'un souvenir...

Julien eut à la fois un geste de doute et d'étonnement.

— Ah ça ! fit-il en se croisant les bras, parles-tu sérieusement, ou ne veux-tu que détourner mon attention des inquiétudes que je viens de te manifester ?

Jean releva sa tête énergique, qu'une teinte de mélancolie avait envahie.

— Je parle sérieusement, répondit-il. Ne t'est-il jamais arrivé de faire un rêve qui ait profondément frappé ton imagination ?

— Si, mais est-ce donc un rêve qui a laissé chez toi le souvenir dont tu prétends amoureux ?

— Du tout, c'est une bien douce, bien charmante et bien vivante réalité, mais elle m'est apparue si peu de temps, et il y a déjà de si longs jours, que c'est pour ainsi dire à l'état de songe qu'elle se représente à mon esprit.

— C'est singulier, fit le jeune cornette. Pourquoi donc ne m'en as-tu jamais dit un mot ?

— Toujours pour la même raison, mon cher Julien : c'est que, comme tous les songes, celui-ci est irréalisable pour moi et que j'ai fait tous mes efforts pour l'oublier.

— Sans y parvenir ?

— Oui... j'ai beau faire... cette blonde apparition me poursuit toujours.

— Ah ! c'est une blonde qui te tient au cœur ? Eh bien, voyons, déboutonne-toi franchement. Où et quand l'as-tu rencontrée ? Qui est-elle ? A quel point en sont vos amours ?

— Oh ! pas si vite ! interrompit Jean avec un sourire. Je ne sais pas le premier mot de tout ce que tu me demandes.

— Allons donc ! Toi, Vif-Argent ! c'est impossible, fit le jeune cornette avec incrédulité.

— C'est pourtant la vérité, dit Jean. Du reste, tu vas tout savoir. Mais ne t'imagines pas d'avance que j'aie été le héros d'une aventure intéressante et romanesque. Non, c'est de l'incident le plus prosaïque, le plus vulgaire que cette rencontre est le résultat et, dès que je te l'aurai racontée, tu seras assurément étonné qu'elle ait produit sur moi une si vive impression.

— Va toujours, nous verrons ensuite...

— C'était l'année dernière, au commencement de septembre, il y a huit mois environ.

« J'habitais à Versailles, avec mon père, la maison d'été qu'il y possède et j'étais distraitemment dans le parc, fort désœuvré, promenant mon ennui autour du bassin de Neptune.

« La matinée avait été splendide. Un soleil ruisselant l'avait éclairée et nous promettait une de ces brûlantes journées, telles que l'arrière-saison nous en réserve quelquefois. Aussi étais-je vêtu légèrement d'un habit de soie mauve, brodé d'argent, d'un gilet de satin blanc et chaussé de bas de soie de la même couleur.

« A quelques pas derrière moi, m'attendaient ma chaise et mes porteurs.

« Tout alla d'abord à merveille, quoique le soleil devint de plus en plus chaud ; puis, tout à coup, le ciel s'obscurcit, des blancheurs floconneuses en ternirent l'azur,

suivies aussitôt de nuages menaçants ; le vent se mit à souffler en tempête, soulevant des flots de poussière, brisant comme verre les branches des arbres centenaires et faisant voltiger au loin le tourbillon de feuilles qu'il emportait dans son irrésistible fureur.

« C'était un orage qui se déchirait au moment où le parc était bondé de promeneurs. Tout le monde le comprit et chercha son salut dans la fuite. Mais à peine avions-nous fait quelque pas, et avant que j'aie pu moi-même remonter dans ma chaise, les nuées se fondirent en un déluge d'eau, la pluie s'abattit furieusement en gouttes larges comme des écus de six livres.

« Ce fut un sauve-qui-peut général, d'autant plus désastreux que le tonnerre se mit à gronder avec un fracas épouvantable, par coups si drus, si fréquents et si rapprochés qu'on aurait cru vraiment assister au feu roulant de vingt batteries à la fois.

« Pour ma part, je riais méchamment de cette débandade homérique, car je venais de regagner ma chaise et me préparais à y monter, quand j'aperçus à dix pas de moi, blotties sous un énorme marronnier, deux femmes, pâles de terreur, tremblant de tous leur membres, étroitement serrées l'une contre l'autre.

« Évidemment la peur les avait clouées à leur place. Elles n'avaient pas eu la force de fuir.

« Je les regardais attentivement. L'une avait dépassé la quarantaine, l'autre avait dix-huit ans à peine, — la mère et la fille probablement. Cependant la mère avait des cheveux d'un noir de jais, à peine rayés de quelques fils d'argent, et portait une toilette sombre, tandis que la fille, blonde comme ces champs de blés que dore le soleil de juillet, avait un teint de lait, une fraîcheur exquise, et était vêtue d'une robe de soie rose. Dans son corsage rebondi était emprisonnée une taille souple et fine comme un roseau, dont son attitude abandonnée me permettait d'admirer l'élégance.

Monter dans ma chaise et laisser là ces deux malheureuses me parut d'un monstrueux égoïsme. Je m'approchai d'elles et, me découvrant avec le plus profond respect, je leur priai de vouloir bien accepter ma chaise, afin d'échapper au déluge qui les menaçait.

En effet les torrents de pluie que le ciel nous faisait tomber sur la tête avaient traversé déjà le marronnier sous lequel elles avaient cherché un abri.

La mère refusa d'abord les offres de service. Je lui fis observer avec une insistance persuasive qu'il était doublement imprudent de rester là ; que vêtues comme elles l'étaient, non seulement elles s'exposeraient à une fluxion de poitrine, mais encore que la foudre pouvait les tuer sur place.

Néanmoins, elle refusait encore, quand un coup de tonnerre, plus effrayant encore que le premier, éclata sur nos têtes avec un crépitement formidable. La mère tressaillit de la tête aux pieds et saisit dans ses bras, comme pour la protéger, ma pauvre petite blonde qui n'avait pu cette fois réprimer un cri de terreur.

Je profitai de cet instant critique : je fis signe à mes porteurs d'avancer, et, bon gré, mal gré, je poussai les deux infortunées dans ma chaise, dont je fermai la portière.

— Mais vous, monsieur ? me fit observer la mère.

Je la rassurai du geste et donnai l'ordre à mes porteurs de se mettre en marche.

— Soit, mais seulement jusqu'au château, me cria la mère en s'éloignant.

Je répondis par un signe d'assentiment. Les porteurs se dirigèrent vers le château, pendant que, sous la pluie battante, je suivais à la portière, tenant de mon mieux tête à l'orage, mais faisant très probablement assez triste figure dans la situation pitoyable où je me trouvais.

Tu comprends, en effet, dit Jean, sur les lèvres de qui ce souvenir appela un sourire, qu'au bout de trois minutes cette averse diluvienne m'avait traversé de part en part. Tu vois alors d'ici la mine que je devais avoir avec mon habit de soie mauve ruisselant, mes bas de soie blancs et mes souliers couverts de boue, mes dentelles pantelantes et mon visage de noyé.

Ce fut ainsi pourtant que nous arrivâmes au château, sur les marches duquel je déposai ces dames, si honteux moi-même de l'état où cette averse m'avait mis, que j'avais eu la pensée de les planter là en route et de me dérober à leurs remerciements.

Mais je voulais revoir une dernière fois ma jolie blonde. Je n'eus pas le courage de m'esquiver.

En mettant pied à terre, la mère me remercia en des termes qui, réellement, m'alèrent droit au cœur. Évidemment, elle avait pitié de moi et se reprochait d'avoir accepté ma chaise à la vue des loques sans nom qui me pendaient le long du corps.

Quant à la jeune fille, elle me considérait avec une sorte de consternation, les mains croisées, positivement navrée, comme si elle ne pouvait pas croire qu'en si peu de temps l'élégant cavalier qu'elle avait vu fût devenu l'objet informe et ridicule ment crotté, en présence de qui elle se retrouvait.

Je balbutiai gauchement quelques mots pour répondre à ces témoignages de reconnaissance, puis je m'inclinai cérémonieusement, je me réfugiai dans ma chaise et je rentrai chez moi, transi jusqu'aux os. Je fis flamber un bon feu, j'avalai un grand verre de vin chaud, je changeai de vêtements. Un quart d'heure après, il n'y paraissait plus.

— Et ces dames, qu'étaient-elles devenues ? demanda le jeune cornette

— Je n'en sais rien, répondit Jean. Sans doute elles n'habitaient pas Versailles et n'y étaient venues que par hasard, car je ne les y ai plus rencontrées.

Du moins, tu connais leur nom...

— Je ne connais rien du tout. A leur langage, à leur tenue, à leur costume, je suis certain qu'elles appartiennent à l'aristocratie et voilà précisément ce qui m'a cassé bras et jambes, ce qui fait que je ne t'ai jamais parlé de cette aventure.

— Pourquoi ? fit Julien surpris.

— Ah ! te voilà encore avec tes éternels pourquoi, répliqua Jean. Comment ! tu ne le devines pas ? Oui, pendant les premiers jours qui ont suivi cette rencontre, je me suis mis à la recherche de cette angélique vision. Les regards attendris qu'elle jetait sur moi au moment où je l'avais quittée m'étaient entrés dans le cœur comme la lame d'un poignard. A tout prix, je voulais savoir qui elle était, contempler au moins une dernière fois ce ravissant visage... Fort heureusement pour moi, je ne l'ai pas pu. Alors, je suis rentré en moi-même, je recouvrai ma raison et j'ai renoncé à cette poursuite inutile. Je me suis dit que les filles de gentilhomme ne sont pas faites pour Jean Michaud, que Jean Michaud devait oublier...

— Et Jean Michaud n'en a pas eu le courage, interrompit Julien.

— Non, répondit Jean avec une sorte de colère. Quelque volonté que j'aie déployée pour bannir de ma pensée cette gracieuse apparition, le démon du désir et de la tentation ne m'a laissé aucun repos. Le jour, la nuit, les yeux ouverts ou fermés, je la revois sans cesse avec sa figure candide, son teint blanc comme le lait, ses joues roses, ses beaux yeux noirs tout grands ouverts sur moi, luisant comme des diamants sous la broussaille de cheveux blonds qui couronnent son front d'une auréole d'or. Et, toujours, tombe sur mon cœur et s'y enfonce davantage ce regard chargé de tendre pitié qui me remerciait avec une si naïve éloquence du peu que j'avais fait pour elle.

— Mais alors quoi ? demanda le jeune officier avec intérêt. Vas-tu te désespérer éternellement ? N'essayeras-tu pas de retrouver la belle inconnue ?

— Peut-être aurais-je cette faiblesse, répondit Jean, mais où veux-tu que je la retrouve ? Ne t'ai je pas dit qu'il s'est écoulé près de sept mois depuis le jour où elle m'est apparue ? Ne suis-je pas à peu près certain qu'elle n'habite pas Versailles ? Dès lors, de quel côté diriger mes recherches ?

— Assurément ce n'est pas facile. Cependant pour aller se promener ainsi dans le parc de Versailles, fit observer Julien, il est fort probable que ces dames n'en demeurent pas à une très grande distance.

— Pourquoi ? Ne peuvent-elles pas être venues de la province à Paris, pour un motif ou pour un autre, et avoir eu la curiosité bien naturelle de visiter Versailles ?

— Certainement, mais avec le flair qui te caractérise et ta grande habitude de la vie parisienne comment n'aurais-tu pas deviné deux provinciales rien qu'à leur costume et à leurs allures ? objecta le jeune cornette.

— C'est vrai, confessa Vif-Argent.

— Donc, poursuivit Julien, j'en conclus que si ces dames n'habitent pas Versailles, elles n'en sont pas très éloignées, qu'elles sont peut-être à Paris, à deux pas de toi, et que, dans tous les cas, elles vivent dans un rayon qui ne dépasse pas de dix lieues les environs de la capitale.

— Oui, tu dois avoir raison, dit Jean pensif ; cependant, puisque le hasard ne m'a pas permis de les revoir, je ne commettrai sûrement pas l'inutile folie de battre Paris et ses environs dans le but énigmatique de poursuivre cette chimère. — Et même, reprit-il avec découragement, ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi pour mon repos ?

— Mais non, mille fois non, répliqua le jeune officier. Tu as beau l'appeler Jean Michaud, tu es le fils d'un homme qui a plus de cinq cent mille livres de revenus et,

de notre temps, on ne laisse pas coucher à la porte un homme qui a une pareille fortune en perspective.

—Allons donc ! dit Vif-Argent avec un haussement des épaules, j'espère bien qu'on trouverait encore des orgueils qu'une semblable considération ne saurait fléchir.

—C'est passible, mais ce n'est pas à toi de le souhaiter, mon cher ami. D'ailleurs, s'il n'y avait que ton nom pour faire obstacle à tes désirs, rien ne me paraîtrait plus facile que de le briser. Tu as un protecteur puissant. Il est avec la chancellerie des accommodements auxquels il ne serait pas déshonorant pour toi de recourir.

—Mais dont tout le monde ferait gorge chaude, sans que j'aie le droit de m'en fâcher, fit observer Jean.

—Par exemple ! Serais-tu donc le premier à qui le roi conférerait un titre de noblesse, ou qu'il autoriserait, en le mariant, à porter le nom de celle qu'il épouse ?

—Non, je le sais fort bien, mais que veux-tu ?... C'est plus fort que moi... il me répugnerait d'employer de pareils expédients.

—Alors, mon pauvre Jean, dit le jeune cornette à bout d'arguments, tu fermes donc dès à présent tout carrière à tes ambitions ? Tu vas donc rester perpétuellement l'homme inutile et ennuyé que tu sembles vouloir personnifier ? Permetts-moi de te le dire : ce n'est pas pour vivre dans un égoïsme aussi étroit que tu es venu au monde. Tu le dois à ton pays, à tes semblables, et tu le dois d'autant plus que ta fortune est entre tes mains un levier dont Archimède se serait peut-être contenté.

—Eh bien ! répondit Jean avec indolence, ne suis-je pas destiné à m'en servir de ce levier tout-puissant ? N'est-ce pas vers la finance que me poussent à la fois mon père et le carlin Fleury ? Soit, je me laisse conduire et, puisqu'on m'a fait entendre que d'un Michaud on ne pouvait guère faire autre chose qu'un financier, je serai financier.

—Eh ! pourquoi pas ? autant ce métier là qu'un autre, mais alors prends le taureau par les cornes, attelle toi franchement à la besogne.

—Et qui te dit que je ne m'y attelle pas ?

—Moi, qui te connais, qui t'aime, et qui suis désolé de te voir plongé dans cet anéantissement. Crois-tu donc que j'ignore que tu ne mets pas les pieds au ministère, que ton stage de financier est encore dans les nimbés de l'avenir ? Ne vois-je pas que tu n'as pas pour les chiffres plus de goût que je n'en ai pour la robe de capucin ?

—Oui, c'est la vérité, avoua Jean, dont les yeux se ranimèrent, et je te remercie de faire preuve envers moi d'une si chaude amitié. Eh bien ! toi qui lis si clairement au fond de mon cœur, parle. Que veux-tu que je fasse ?

—Je veux que tu réagisses contre la somnolence déshonorante qui t'envahit. Je veux que tu te casses la tête à aligner des chiffres, ou que tu te la fasses casser au service de la patrie, si le métier de financier ne te plaît décidément pas, mais je veux que tu fasses quelque chose.

—Soit, dit Jean qui lui serra la main. Pour mériter ton amitié, je suis capable de tout.

—Tu me le promets ?

—Je te le jure !

—Ainsi c'est bien vrai, tu seras quelqu'un ?

—Ah ! vienne l'occasion de te le prouver, s'écria Jean avec force, et tu verras...

Pendant quelques instants, ils restèrent ainsi, la main dans la main, se regardant jusqu'au fond des yeux, comme pour ce prouver qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre.

—A la bonne heure ! je te retrouve, dit enfin le jeune officier. Te revoilà le Vif-Argent que j'ai connu jadis. M'entendement réfléchi à ce que tu veux faire, mais ne tarde pas trop, crois-moi. Pour le mal dont tu es atteint, les résolutions les plus promptes sont les meilleures.

—Sois tranquille, promet Jean. Dès aujourd'hui, je vais m'en expliquer avec mon père, car s'il faut, comme tu le dis que j'aie la tête cassée par quelque chose, j'aime mieux que ce soit par une balle que par des chiffres.

—Ma foi ! je l'aimerais mieux aussi, fit gaiement Julien. Moi, je vais surveiller de près les agissements du favori et si, comme je le crains fort, il médite quelque mauvais coup, je tâcherai de le parer par une riposte énergique.

—Et je t'y aiderai, s'il est nécessaire, ajouta Vif-Argent.

—J'y compte bien, dit le jeune cornette.

Il lui serra la main et s'éloigna.

Jean resta seul.

Il se promenait avec agitation dans le boudoir et songeait sans doute à la conversation qu'il venait d'avoir avec le comte de Montbazin, car il s'arrêta brusquement.

—Au fait, il a raison, murmura-t-il. Je ne puis vivre dans cette inaction qui me pèse, toujours aux prises avec ce souvenir qui me poursuit.

A ces mots, il frappa sur un timbre.

—Veuillez vous informer si mon père est sorti, demanda-t-il au laquais qui venait d'entrer.

—M. Michaud n'a pas quitté l'hôtel, j'en suis certain, répondit le valet. Il se promenait encore dans le jardin, il y a dix minutes.

—Alors, priez-le de vouloir bien m'attendre. Je serai chez lui dans un instant.

Le laquais s'inclina respectueusement et disparut.

II

COMMENT JEAN RETROUVA SA BELLE INCONNUE

Jacques Michaud était un magnifique vieillard de soixant-dix ans, à qui l'on n'en aurait pas donné plus de soixante, tant il portait allègrement son âge. Grand, fort, bien proportionné, sans que l'embonpoint eut jamais envahi sa charpente osseuse, il ne savait pas ce que c'était que la fatigue et ne connaissait que de nom la maladie. Il était né à Lodève, en 1653, d'une robuste famille de paysans, dont il avait gardé dans toute sa pureté le type et la vigueur. Quoique déjà fort âgé, ses cheveux grisonnaient à peine. Si son visage était sillonné de quelques rides, ses yeux noirs et d'une extraordinaire vivacité semblaient avoir conservé tout l'éclat de la jeunesse.

Il habitait, au coin de la rue St Paul, et du quai, un magnifique hôtel, tout récemment bâti par la famille de Gesvres, qu'entourait un vaste jardin, et qu'il avait acheté, sept ans auparavant, dans des circonstances que nous raconterons plus tard. Il avait acquis, tout meublée, cette somptueuse demeure pour un prix exceptionnellement avantageux, avec la seule pensée d'abord de faire un bon placement ; puis, en 1721 (il y avait donc dix ans à peine,) il était venu s'y établir avec son fils, après avoir décidément renoncé aux affaires. Il était assis dans un grand cabinet du rez-de-chaussée, tendu d'étoffe sombre, mais bien éclairé par les hautes fenêtres qui s'ouvraient sur le jardin. Quand il vit entrer son fils, il se leva et courut avec empressement à sa rencontre. Ses traits, tout à l'heure péniblement contractés, s'épanouirent aussitôt et ses lèvres se détendirent en un large sourire.

On voyait qu'il aimait cet enfant à l'adoration, qu'il était fier de sa beauté, de son élégance, qu'il ne vivait en un mot que par lui et pour lui. Or, le pauvre homme n'avait pas été sans s'apercevoir, lui aussi, que Jean était triste, qu'il délaissait le ministère, qu'un chagrin secret le rongeaient, tant il ne connaissait pas la cause. Il s'inquiétait de cette mélancolie persistante, de cette vie trop calme, de cette lassitude précoce chez un jeune homme de vingt cinq ans. Il aurait souhaité lui voir mener grand train, commettre des folies même. N'était-il pas assez riche pour les payer ? Que venait faire Jean chez lui ? Allait-il lui conter ses peines, lui apprendre enfin de quel mal il était atteint ? Eh ! mon Dieu ! il n'avait qu'à parler, le cher enfant. Tout ce que l'argent pouvait procurer, Michaud ne demandait qu'à le lui donner. Aussi toute la bonté paternelle dont son cœur débordait, toute la tendresse dont il était pénétré, se reflétaient sur son visage quand il prit la main de Jean, et le força doucement à s'asseoir auprès de lui.

—Eh ! bien, mon cher enfant, lui demanda-t-il de sa voix la plus caressante, serais-je assez heureux pour t'être utile à quelque chose ?

—Peut être, répondit Jean. Vous allez en juger, mon père, car en vérité, je ne sais plus trop ce que je fais moi-même.

—Que veux-tu dire ? fit le brave homme avec intérêt.

—Je veux dire, mon père, que je suis un ingrat, qu'au lieu de reconnaître les bontés dont vous m'avez comblé depuis ma plus tendre enfance, et depuis surtout que la fortune vous a si largement souri, je me bats vainement les flancs pour me frayer un chemin dans la carrière que vous m'avez ouverte. Oui, j'ai beau me raisonner, m'atteler à la besogne avec toute la volonté dont je suis capable, les chiffres devant lesquels je

pâlis s'effacent, ne sont plus qu'un chaos confus et finissent par danser sous mes yeux une ronde fantastique, au milieu de laquelle il m'est impossible de les suivre.

—Eh ! que ne le disais-tu plus tôt, mon cher enfant ! s'écria Michaud. Je t'aurais délivré de ce supplice.

—Bien des fois j'ai eu cet aveu sur les lèvres, confessa Jean ; mais, précisément à cause de votre excessive indulgence, je n'ai jamais osé vous le dire. Vous m'aimez tant et j'ai pour vous, moi aussi, tant d'attachement et de reconnaissance que je craignais de vous causer un grand chagrin, ou tout au moins un désappointement cruel. Or, comme c'est ce que je voudrais éviter par-dessus tout...

—Et moi donc, interrompit Michaud, crois-tu qu'en te poussant dans les finances, je veuille te condamner à un baigne éternel ? Non, cher enfant. Je veux ton bonheur avant tout. Les finances ne te plaisent pas ? Laissons les finances. Comment ! c'était cela qui te rendait si triste et tu ne m'en disais rien ? Tu t'imaginais donc que je n'avais pas deviné tes souffrances ? Mais si, mon pauvre Jean ! Mon cœur est le reflet du tien. Il ne vit que de tes joies et de tes douleurs. Qui donc ai-je à aimer sur cette terre si ce n'est toi ? Et à quels sacrifices n'est-on pas disposé pour qui l'on aime ? Allons, parle, que veux-tu ? Tu sais que ce n'est pas l'argent qui nous manque...

—Certes, vous me l'avez dit assez souvent.

—Et tu n'en as malheureusement pas abusé, répliqua Michaud. Pourquoi ? Cet argent n'a-t-il pas été loyalement gagné ? Ne t'ai-je pas suffisamment édifié sur l'origine de notre invraisemblable fortune ?

—Ne croyez pas cela, père. Je n'ai à cet égard aucune arrière-pensée. Personne d'ailleurs, ne vous accuse, même parmi ceux qui vous jalouent.

—Alors fais donc sauter les écus de ton père, mon garçon ! Je n'ai plus de dents pour les croquer. Montre-moi donc la largeur des tiennes une bonne fois.

—Eh bien ! je vais vous la montrer, dit Jean gagné par cette affectueuse bonhomie ; mais cela n'ira pas tout seul, je vous en avertis.

—S'agit-il donc d'une chose qu'on ne puisse pas acheter ? demanda Michaud dont le front se rembrunit.

—Au contraire, il s'agit de réaliser le désir insurmontable dont je suis possédé et, pour cela, il faut de l'argent, beaucoup d'argent.

—Alors c'est fait, promit Michaud.

—Oh ! n'allez pas si vite, mon père, l'arrêta Jean, car ce désir dont je suis dévoré est en opposition flagrante, je le crains fort, avec les vues du cardinal Fleury et avec les vôtres.

—Diable ! dit Michaud, qu'est-ce donc ?

—Je voudrais ne pas mener indéfiniment la vie de mollusque à laquelle je semble condamné, répondit Jean. Je voudrais être utile à mon pays, me relever à mes propres yeux. Enfin, puisque la carrière des finances m'est à jamais fermée, en raison de la répugnance qu'elle m'inspire, je voudrais entrer dans celle des armes, pour laquelle je me sens depuis longtemps une irrésistible vocation.

—Ah !... tu veux être soldat, balbutia le taillur consterné.

—Absolument, oui, mon père. Or, il y a deux façons de l'être : l'une, qui consiste à acheter une compagnie et, plus tard, un régiment ; l'autre beaucoup plus simple et moins coûteuse, qui consiste à s'engager tout bonnement dans les troupes de Sa Majesté.

—Simple soldat, toi ! se récria Michaud. Allons donc ! Tu n'y penses pas ?

—J'y pense, mais je n'y tiens pas, dit Jean. Discutons ensemble, si vous le voulez bien, les deux moyens que je vous indique, car je tiens à vous prouver qu'avant de faire cette démarche auprès de vous j'ai longuement prévu les difficultés qu'elle soulèvera.

—Voyons, fit le vieillard avec une nuance d'inquiétude.

—D'abord, commença Jean, je ne vois pas la nécessité de communiquer d'avance nos projets au cardinal, qui les désapprouverait probablement et nous empêcherait de les mettre à exécution.

—Comment donc faut-il s'y prendre, à ton avis ?

—Ce n'est pas vous faire injure, mon cher père, poursuivit Jean, que d'avancer que notre nom est le plus grand obstacle à la réalisation de mes désirs. Déjà j'ai eu beaucoup de mal, vous le savez, à me maintenir parmi les pages de notre jeune roi. Que sera-ce si je veux porter l'épaulette d'officier ? Telles sont bien, n'est-ce pas, les raisons qui vous ont déterminé à me lancer dans les finances ?

—Oui. Ce sont du moins celles que le cardinal m'a données, avoua Michaud.

—Eh bien ! c'est ce point d'interrogation qu'il faut élucider, continua Jean. Adressez-vous au colonel du plus obscur régiment de cavalerie que vous rencontrerez ; demandez-lui s'il consentirait à me vendre une compagnie et, avant de prendre aucun engagement envers lui, priez-le de consulter son corps d'officiers pour savoir s'ils m'admettraient sans difficulté dans leurs rangs. Il est probable que leur réponse ne me sera pas favorable. Cependant, c'est une épreuve qu'il est sage de tenter avant de recourir au second moyen...

—T'engager comme simple cavalier ! Jamais ! protesta Michaud.

Puis, se ravissant aussitôt :

—Attends donc... reprit-il. Mais j'en connais un colonel de cavalerie... Il est couvert de dettes... Avant-hier encore, il est venu ici pour me prier de lui prêter deux cent mille livres...

—Et vous les lui avez données ?

—Pas encore, mais puisque, malgré notre obscurité, il paraît que nous sommes bons à quelque chose, peut-être y aurait-il le moyen...

—Agissez comme bon vous semblera, mon père, interrompit Jean ; mais qu'il soit bien entendu, avant tout, si vous achetez une compagnie, que ce sera du consentement de tout le corps d'officiers.

—Sois tranquille, je n'ai pas envie de te faire tuer par ces sacripants, se défendit Michaud. Promets-moi seulement que, si j'échoue, tu ne t'engageras pas.

—Au contraire, mon père, c'est à quoi je suis irrévocablement décidé, répondit Jean ; mais ne vous effrayez pas. Maintenant que j'ai pris cette résolution, je sens en moi une force qui me dit que je ne m'arrêterai pas en si bon chemin.

—Ailons, fit le bonhomme d'un ton résigné, puisque tu le veux absolument, je vais m'occuper de cette affaire...

—C'est cela. Et, quoi qu'il en résulte, merci d'avance, cher père, car je suis bien certain que vous ferez l'impossible pour me satisfaire.

Jean, à ces mots, lui serra tendrement la main et regagna son appartement. Il se sentait tout autre depuis qu'il avait adopté ce parti viril et répudié sa fatigante oisiveté. Après son dîner, il sortit et se fit conduire au Cours la Reine. Le temps était si admirablement beau qu'il mit pied à terre et se confondit bientôt dans la foule des gentils-hommes qui encombraient les avenues verdoyantes.

Tout à coup, il tressaillit. Devant lui, marchant à sa rencontre, s'avançaient trois dames, élégamment mises, mais portant des toilettes simples et du meilleur goût. L'une plus âgée et vêtue de couleur sombre ; les deux autres, brune et blonde, jeunes, fraîches, habillées de couleurs plus tendres, également jolies toutes deux,—la mère et ses filles très probablement. Or, la mère et la blonde, Jean les avait parfaitement reconnues : c'étaient les deux dames qu'il avait rencontrées à Versailles au mois de septembre dernier, celles qu'il avait préservées de l'averse diluvienne à laquelle elles étaient exposées, qu'il avait accompagnées jusqu'au château, à la portière de sa chaise.

En les voyant, son cœur avait bondi. Il s'était arrêté net, à la fois saisi d'admiration et de surprise. En le croisant, elles le reconnuèrent certainement aussi, car leur regard se fixa longuement sur lui. La jeune blonde murmura à l'oreille de la brune quelques mots qui attirèrent son attention, car celle-ci, à son tour, leva les yeux sur Jean. Il hésita à les saluer, mais n'étant pas connu d'elles, il n'osa pas. D'ailleurs, tandis qu'il se consultait, elles étaient déjà passées.

Brusquement, il fit volte face et les suivit pour les revoir encore ; mais au moment où il venait de les rejoindre, il les vit monter dans un carrosse qui les attendait et disparaître aussitôt, pendant qu'il demeurait cloué au sol, immobile et désappointé. Il lui sembla pourtant que la jolie blonde l'avait aperçu et remercié timidement du regard. Était-ce une illusion ? Cette adorable jeune fille avait-elle, au contraire, gardé le souvenir du léger service qu'il lui avait rendu ?

Dans les dispositions d'esprit où il se trouvait aujourd'hui, il n'en fallait pas tant à Jean pour exalter son imagination. Cette douce image qui se représentait sans cesse à sa pensée, il venait de la revoir, plus belle, plus vivante que jamais. Cet amour, qui sommeillait au fond de son cœur et qu'il s'efforçait d'étouffer, se réveillait plus ardent, plus irrésistible. A quoi le conduirait-il ? A une profonde déception, sans doute, mais que lui importait pourvu qu'il aimât, qu'il vécût enfin des passions dont tout le monde vivait autour de lui.

Elle habitait donc Paris, cette charmante vision ? Eh bien ! il la reverrait, il la suivrait, il saurait qui elle était et, peut-être, se ferait-il aimer d'elle... Il rentra, complètement métamorphosé, débordant d'amour, de jeunesse, d'espérance. La nuit s'avavançait. Jean, paresseusement étendu, se perdait dans la plus délicieuse rêverie, quand la porte s'ouvrit brusquement et le jeune comte de Montbazin pénétra comme l'ouragan dans le boudoir.

— Mon cher ami, lui dit-il d'une voix entrecoupée, il n'y a pas à s'y tromper, cette fois. Un grand danger nous menace. Il faut que tu m'aides à le conjurer.

Jean se dressa subitement.

— Que le diable te patafole ! s'écria-t-il. Je faisais un si joli rêve !

— Un joli rêve ! toi ! Parbleu ! voilà du nouveau.

— Ah ! c'est vrai. Tu ne sais pas... Je l'ai rencontrée aujourd'hui...

— Qui ? demanda Julien ahuri.

— Ma jolie blonde.

— Quelle blonde ? Celle de Versailles ?

— Justement.

— Ah ! je savais bien que tu finirais par la rencontrer. Eh bien ! tu lui as parlé ?

Qui est-elle ? où demeure-t-elle ?

— Je serais fort embarrassé de te le dire, car non seulement je ne lui ai pas parlé, mais je ne l'ai même pas saluée.

— Comment ! tu en es encore là et tu m'empêches de t'expliquer ce qui m'amène, s'écria le jeune comte.

— Eh ! ce n'est pas ma faute... je n'ai pas eu le temps... elle est partie si vite, balbutia Jean.

— Alors va-t'en au diable, à ton tour, avec tes songes creux et parlons d'affaires sérieuses, répliqua Julien avec impatience.

— Tu as raison, excuse-moi, mais je ne suis pas encore bien remis de cette secousse.

— Une secousse ! Cette rencontre ! Que dirai-je donc, moi ? Crois-tu que je n'aie pas des choses bien autrement graves à te raconter ? dit le comte avec un dédaigneux mouvement d'épaules.

— Eh bien ! parle, fit Jean. Je suis tout oreilles.

— Connais-tu de vue ou de nom un coquin que l'on a surnommé Barberousse ? demanda Julien.

— Oui, j'ai rencontré parfois cette vilaine figure, répondit Jean.

— Et sais-tu au service de qui il est attaché ?

— Oui, m'a dit qu'il était au service du favori et qu'il s'acquittait pour lui de toutes les besognes dont un honnête homme ne voudrait pas se charger.

— Alors, je n'ai rien à t'apprendre sur son compte, reprit le jeune officier ; mais que penserai-tu si tu voyais rôder ce drôle autour d'une maison habitée par trois femmes seules, qui n'ont ni père, ni mari, ni frère pour les défendre ?

— Je penserais que ce misérable médite quelque mauvais coup et je me tiendrais sur mes gardes.

— En ce cas, mon cher, ne t'étonne pas de me voir si ému. Aujourd'hui, en allant chez Mme de Coisy pour lui rendre visite, j'ai aperçu ce Barberousse, planté devant les fenêtres de son hôtel. Fort surpris et plus inquiet encore de la présence d'un pareil homme, je me suis dissimulé sous une porte cochère, je l'ai surveillé, et je l'ai vu étudier avec la plus grande attention les abords de l'hôtel. En même temps, il consultait un plan qu'il tenait à la main, comme pour se rendre bien compte du nombre des fenêtres et de la distribution des appartements.

— Un plan ! fit Jean étonné. Mais qui le lui aurait fourni ?

— Le favori, parbleu ! Ne t'ai-je pas dit ce matin que, depuis un certain temps, il faisait à la baronne des visites presque quotidiennes ?

— Je m'en souviens parfaitement.

— Donc, il a pu facilement dresser un plan de l'hôtel et le remettre à ce misérable pour faciliter l'exécution du projet qu'il lui a confié.

— En effet, si invraisemblable que cela paraisse, c'est possible, avoua Jean. De la part d'un monsieur tel que le favori, on peut s'attendre à tout. Alors, qu'as-tu fait ?

— Voilà, dit Julien. Ce Barberousse n'était pas seul. Un de ses estafiers l'accompagnait. Au moment où ce coquin s'approchait pour recevoir sans doute les ins-

tructions de son maître et où ils s'éloignaient de quelque pas, je me suis faulxé chez la baronne, je lui ai montré, à travers les rideaux, Barberousse et son acolyte passant ensemble l'inspection de sa maison, je lui ai expliqué le rôle que remplissaient auprès du favori, ces sinistres personnages. Elle a compris aussitôt quelle sorte de danger la menaçait et a manifesté le désir de quitter Paris à l'instant même.

—Tu crois donc que le favori, oserait recourir à la violence pour enlever Valentine?

—J'en suis certain, et tu vois bien que, toi-même, tu as eu la même idée que moi.

—Et la baronne a partagé tes craintes?

—D'autant plus vivement que les assiduités de cet homme lui paraissaient aussi choquantes qu'extraordinaires.

—Ainsi elle part.. quand? aujourd'hui?...demain?

—Demain sans doute...le temps de remplir une valise et de choisir l'endroit où elle se retirera.

—N'a-t-elle pas en province une propriété au fond de laquelle on peut se cacher?

—Non. A la mort de son mari, elle a tout vendu pour se fixer à Paris; mais il n'est pas impossible de trouver dans un rayon de dix ou douze lieues une maisonnette...

—Sans doute, mais encore faudrait-il avoir le temps de la chercher...

—Bah! nous la chercherons plus tard, dit le jeune cornette. Nous n'avons pas un instant à perdre. En attendant, j'ai promis à Mme de Coissy de l'accompagner et de me faire escorter par un de mes amis.

—Et cet ami, c'est moi? demanda Jean.

—Naturellement. Donc occupe-toi de tes préparatifs de départ, comme s'il y avait des horions à donner ou à recevoir, et demain nous nous mettrons en route. Cela te va-t-il?

—C'est-à-dire que tu ne pouvais rien me proposer qui me sourit davantage, répondit Jean. Pour peu qu'il y eût bataille, cela m'irait encore mieux.

Puis s'arrêtant tout à coup:

—Mais j'y pense, reprit-il. Et ma belle inconnue?

—Bah! tu la retrouveras à ton retour. Puisque tu as été six mois sans la revoir, tu peux bien patienter quelques jours encore.

—C'est vrai, dit Jean avec un gros soupir.

—Ainsi c'est convenu, poursuivit Julien. Demain, dans la matinée, je viendrai t'apprendre ce que nous aurons décidé.

—Tu peux compter sur moi, promit Jean.

—Je le savais bien, fit Julien en se retirant. Merci et à demain!

Ils échangèrent une poignée de main et se séparèrent. Jean était seul quand son valet de chambre vint lui annoncer que le souper était servi. Il se rendit chez son père, qui l'attendait pour se mettre à table.

—Je me suis occupé de toi dans la journée, lui dit Michaud. Malheureusement mon colonel est à la campagne et ne sera pas de retour avant huit ou dix jours.

—Cela se trouve à merveille, répondit Jean. Je vais moi-même faire une courte absence.

—Ah! tu vas quitter Paris?

—Demain.

—Pour combien de temps?

—Je ne sais pas au juste. Je pars avec le comte de Montbazin. Quand il reviendra, je reviendrai.

—Et où allez-vous?

—Nous n'avons encore aucun but, fit Jean avec indifférence. Nous voulons prendre l'air... peu importe l'endroit où le hasard nous conduira.

—Ce sera charmant, en effet. As-tu du moins tout ce qu'il te faut pour entreprendre ce petit voyage?

—Tout n'est pas le mot, dit Jean devenu pensif. Avoir un point de repère quelconque ne nous serait pas désagréable. Ne m'avez-vous pas dit qu'il vous restait encore des propriétés dont vous n'aviez pas pu vous défaire?

—C'est vrai. J'en ai deux sur les bras dont je suis fort embarrassé.

—Où sont elles situées?

—L'une, la Loge-des-Prés, est située aux Equerrennes, à égale distance de Nangis et de Mormant.

—C'est un peu loin, trouva Jean. Et l'autre?

—L'autre est un assez joli château, situé à Neuville, au bord de l'Oise, sur la route de Conflans à Pontoise.

—A six ou sept lieues d'ici par conséquent ? demanda Jean très attentif.

—Oui, environ, répondit Michaud.

—Et vous ne faites rien de ce château pour le moment ?

—Si, j'en paye l'entretien, dit le tailleur avec un gros rire.

—Alors voulez-vous me le prêter ?

—Très volontiers. Ce qui est à moi n'est-il pas surtout à toi ?

—Merci, père. Maintenant, puis-je disposer de la chaise de poste qui est sous la remise ?

—Je le crois bien !

—Et des chevaux ? Et du cocher ?

—Mais de tout ce que tu voudras, mon enfant. Ne te l'ai-je pas dit cent fois ?

—Alors je prends tout ! s'écria gaiement Jean.

—Et de l'argent, en as-tu ? demanda Michaud.

—Oui, je crois bien qu'il me reste cinq ou six mille livres,

—Ce n'est pas assez. Je te ferai porter cinq cents louis après souper. Est-ce tout ce dont tu as besoin ?

—Tout, et même au-delà, mon bon père. Réellement vous me gêtez par trop.

—Je l'espère bien, morbleu ! Pour une fois que tu as un caprice, je suis trop heureux de le satisfaire. Va donc ! et ne crains jamais d'être indiscret, mon cher enfant.

Jean regagna son appartement après avoir longuement interrogé son père sur la situation et la topographie du château de Neuville, dans lequel il n'avait jamais mis les pieds. Quelques instants après, Michaud lui fit remettre les cinq cents louis qu'il lui avait promis.

—Bravo ! pensa Jean. Nous verrons si Julien a trouvé mieux.

Il s'endormit profondément, enchanté de la diversion que ce voyage allait apporter dans la monotonie de son existence. Le lendemain, à la première heure, le jeune officier se présenta.

—Eh bien ? lui demanda Jean. Est-ce décidé ? Quand parlons-nous ? Où allons-nous ?

—Tout est arrêté, répondit Julien. La valise de ces dames est prête ; nous partons à trois heures de l'après-midi et nous allons à Chantilly. Là, nous chercherons un asile...

—Voilà tout ce que vous avez imaginé ? fit Jean avec un sourire ironique. Vous partez en plein jour, afin qu'on puisse vous suivre plus commodément, et vous vous arrêtez à Chantilly, pour qu'on ait le temps de vous y rejoindre ! Eh bien ! merci. Voilà une jolie façon d'échapper au favori et à Barberousse !

—Je le sais bien, mais que veux-tu faire ? N'es-tu pas d'avis qu'il faut quitter Paris au plus vite ?

—Sans doute, mais non pas d'une façon aussi maladroite.

—As-tu donc quelque moyen plus sûr à nous proposer ?

—Je m'en flatte.

—En ce cas, parle vite

—Voici mon plan à moi, dit Jean. Nous partons ce soir à neuf heures, c'est-à-dire à la nuit close. Notre chaise de poste viendra prendre la baronne et ses filles, et nous les escorterons à cheval jusqu'au château de Neuville, que mon père veut bien nous prêter.

—En effet, cela vaudrait beaucoup mieux, convint le jeune officier, mais tu as donc dit à ton père ?...

—Rien. Je lui ai demandé son château, sa voiture, ses chevaux, il me les a donnés sans exiger aucune explication. Si donc tu trouves mon plan préférable au tien...

—Assurément, mais cela change du tout au tout nos combinaisons, objecta Julien. Reste à savoir si madame de Coissy voudra bien s'y prêter.

—Pourquoi non ? N'est-il pas à la fois plus sûr et plus convenable, pour elle et ses filles, d'accepter notre hospitalité que de descendre dans une auberge ?

—J'en conviens ; mais encore faut-il que je lui soumette ces propositions et qu'elle les accepte.

—Je te l'accorde. Va donc les lui communiquer et apporte-moi sur le champ sa

réponse, car si elle consent à cet arrangement il faut que j'envoie sur le-champ un courrier à Neuville, afin que nous y trouvions en arrivant de quoi souper et de quoi coucher.

—C'est juste. Je retourne de ce pas chez la baronne et, dans une heure, je serai de retour.

A ces mots, Julien disparut à la hâte Jean attendit sans impatience. Peu lui importait après tout que Mme de Coissy acceptât ou non le programme qu'il lui proposait. Ce qu'il en faisait, c'était pour obiger le comte et pas du tout la baronne qu'il ne connaissait même pas de vue. Quant à Julien, il était facile de voir que le projet dont l'avait entretenu Jean lui souriait beaucoup plus que le premier.

Il courut donc chez Mme de Coissy et lui fit part de la combinaison que Jean avait imaginée. A elle aussi cette combinaison semblait bien préférable. Elle ne se retrancha donc pour y souscrire que derrière une question de délicatesse. Le jeune officier n'eut point de peine à triompher de ces scrupules. Il l'assura que Jean Michaud était son meilleur ami et qu'il avait la certitude de ne commettre aucune indiscretion en agréant ses offres de service.—Les Michaud était d'ailleurs si riches, ajouta-il, qu'ils ne savent que faire de leurs propriétés et de leur argent. La baronne, qui avait souvent entendu parler de Vif-Aigent par le jeune comte, ne fit plus de difficultés pour se rendre à ces excellentes raisons. Elle déclara à Julien qu'elle le laissait libre de fixer l'heure du départ et de choisir la retraite qu'il leur destinait.

Il revint aussitôt chez Jean pour lui en donner la nouvelle. Les deux amis convinrent de se trouver à neuf heures précises, à cheval et armés de pied en cap, dans la cour de l'hôtel de la baronne, devant la porte duquel la chaise de poste attendrait leurs ordres. A l'instant même, Jean expédia un courrier à Neuville, pour que l'on fit les préparatifs nécessaires, et donna ses ordres à l'écurie.

Lui même choisit sa plus solide épée, et chargea et amorça ses pistolets, et plaça dans sa valise tout l'argent dont il disposait. Le soir venu, tout équipé, la poitrine couverte d'un pourpoint de buffle, chaussé de bottes solides, il fit ses adieux à son père, qui fut un peu surpris de le voir en semblable équipage.

—Tudieu ! mais on croirait que tu vas faire campagne ! s'écria-t-il.

—Dame !...vous savez père...dit Jean avec un sourire. Quand on part en voyage... on ne sait pas ce qui peut arriver.

Il paraissait du reste si gai, si enchanté de se mettre en route, que Michaud ne douta pas un instant qu'il ne s'agit d'une simple partie de plaisir. A l'heure précise, Jean pénétra dans la cour de la baronne, où Julien, plus impatient que lui, se trouvait déjà. Devant la porte, la chaise était rangée, attelée de deux vigoureux chevaux gris pommelé, habitués à courir la poste et conduits par le meilleur cocher de la maison.

—Tiens mon cheval, dit Julien à Jean Je vais chercher ces dames.

Quelques instants après, Jean les entendit en effet descendre l'escalier. Comme la nuit était venue, une femme de chambre les éclairait. Au moment où elles traversaient la cour pour monter en voiture, Jean ne fut pas maître d'un cri d'étonnement.

—Mais ce sont elles ! s'écria-t-il.

En même temps, par un geste involontaire, il poussa son cheval en avant.

—Eh bien ! où vas-tu ? cria Julien. Veux-tu donc nous écraser ?

Jean s'arrêta court.

—Non, balbutia-t-il, c'est mon cheval qui ne peut pas tenir en place. Le jeune officier fit monter ces dames en voiture, revint se mettre en selle, se rangea derrière la chaise, à côté de Jean, et donna au cocher l'ordre de partir. Cinq minutes après, le carrosse franchissait l'enceinte de Paris et s'engageait sur la route de Confians.

—Ainsi, demanda tout à coup Jean, la dame que nous accompagnons est bien la baronne de Coissy ?

—Mais oui, répondit l'officier. Où diable as-tu la tête ?

—Et ces demoiselles sont ses deux filles ?

—Oui oui, trois fois oui, dit Julien.

—Et c'est la brune que tu aimes ?

—Valentine, oui. Ne t'ai-je pas dit son nom ?

—Mais l'autre, la blonde, comment s'appelle-t-elle ?

—Andrée Ne t'ai-je pas aussi parlé d'elle ?

—Non, ou du moins tu n'avais jamais prononcé son nom, répondit Jean.

Et tout bas, il murmurait :

— Elle se nomme Andrée ! Mais est-ce bien elle que j'ai vue ? Ne suis-je pas l'jout d'une ressemblance ? La jâle lumière qui l'éclairait ne m'a-t-elle pas trompé ? Bah avant deux heures je saurai bien à quoi m'en tenir.

Aussi ne dit-il rien à Julien de la violente émotion qu'il venait d'éprouver.

III

MICHAUD PÈRE ET FILS

Fils de paysan, nous l'avons dit, Jacques Michaud était destiné par sa naissance au dur métier de laboureur, mais son père était à ce point chargé de famille que Jacques chercha fortune ailleurs. Un sien oncle, qui était tailleur à Lodève et qui l'avait pris en affection, lui ayant offert de lui enseigner son état, Jacques accepta. A la mort de cet oncl, il prit a son compte le fonds que le brave homme lui avait laissé ; mais il faut bien croire que la clientèle ne fisonnait guère, ou ne payait pas très régulièrement, car Jacques ce décida à quitter Lodève. Il avait pourtant cinquante ans alors et touchait à cette période de la vie où l'on aspire à jouir en repos de l'aisance qu'on a péniblement acquise.

Aussi arriva t-il à Paris en assez piteux équipage, au commencement de septembre 1700, avec sa femme et son fils ; mais afin de jeter un peu de poudre aux yeux, il loua, rue Quincampoix, la plus belle boutique qu'il put trouver, surmontée d'un très modeste logement. Après l'avoir achalandée des étoffes les plus soyeuses et y avoir englouti, disait-il, toutes ses économies, Michaud attendit patiemment la clientèle. Or elle ne se pressait guère d'accourir, puisque deux mois après, il se creusait vainement la tête pour imaginer un moyen de la faire venir. Non pas que le brave homme eût conçu pour son propre compte des ambitions ridicules, mais il avait un fils alors âgé de deux ans au plus, qu'il aimait d'une affection sans bornes et pour l'avenir duquel il était prêt à tout entreprendre.

Précisément, en même temps que lui, la mère de Jacques avait nourri le rejeton d'une noble famille, dont le château confinait aux petits biens des Michaud. Cet enfant se nommait André Hercule de Fleury. Pendant quatorze mois, les deux moches avaient eu la même nourrice ; puis le jeune An lré était rentré au château de Fleury, où ses parents le gardèrent définitivement, après avoir généreusement récompensé sa nourrice des bons soins qu'elle lui avait prodigués.

Toutes relations ne furent d'ailleurs pas rompues entre le château et la chaumière. De l'un à l'autre on allait sans cesse, de sorte que, sans grandir côte à côte, les deux frères de lait ne se perdirent pas de vue et ne cessèrent de vivre en assez grande familiarité. André témoignait à Jacques beaucoup d'amitié, le comblait de petits cadeaux et le gardait régulièrement à dîner ou à souper chaque fois qu'il recevait sa visite. Ils atteignirent ainsi l'âge de dix huit ans. A cette époque, André annonça à son frère de lait qu'il allait entrer dans les ordres, lui fit de touchants adieux et lui glissa dans la main une bourse qui contenait cinquante louis.

— Surtout ne le dis à personne, recommanda-t-il. Ce sont mes petites économies, et, comme je n'en ai plus besoin, j'ai tenu à te les donner dans l'idée qu'elles te porteront bonheur.

Jacques versa deux grosses larmes et s'éloigna. Peut être fut-ce cette séparation qui le décida à quitter ses parents et à accepter l'offre que lui faisait son oncle de le prendre en apprentissage. Tandis qu'André de Fleury entra au collège de Clermont, pour passer bientôt au collège d'Harcourt, et continuait à Paris ses brillantes études, Jacques, les jambes croisées sur son établi, apprenait son nouvel état et finissait par devenir un excellent ouvrier.

Les années passèrent. Les deux frères de lait, suivant chacun la voie que le hasard de la naissance leur avait tracée, n'avaient plus ensemble rien de commun que les souvenirs de leur jeunesse. Encore ces souvenirs commençaient-ils à s'effacer singulièrement, à mesure qu'ils avançaient en âge. Pour sa part Jacques avait complètement renoncé à revoir André, dont les parents étaient morts, dont les biens avaient été vendus, que rien par conséquent ne rattachait plus au pays dans lequel il était né.

Cependant, en 1699, un gentilhomme des environs, qui arrivait de Paris, en droite ligne et que Michaud avait l'honneur d'habiller, lui apporta des nouvelles toutes fraîches de l'abbé Fleury.

“ Il s'était distingué de bonne heure par son goût pour le travail. Doué d'un grand esprit de conduite, d'une volonté et d'une persévérance que rien ne pouvait lasser, il avait, par sa modération et l'austérité de ses mœurs, conquis l'estime de Louis XIV, qui venait de lui donner l'évêché de Fréjus. Ce cadeau splendide avait permis au prélat de monter sa maison, puisque, sans être astreint à séjourner continuellement dans son nouveau diocèse, il n'en touchait pas moins les revenus princiers. ”

Il ne faudrait donc pas jurer que ces précieux renseignements ne furent pas un des motifs qui déterminèrent Michaud, l'année suivante, à quitter Lodève pour aller se fixer à Paris. Et effet, dès que son installation y fut terminée, quand il s'aperçut que la pratique n'assiégeait pas la porte de sa boutique, la première pensée de Michaud fut d'aller trouver l'évêque et de lui demander sa protection. Mais André se souviendrait-il de Jacques ? Ne rougirait-il pas de lui ? Le recevrait-il avec la même cordialité qu'autrefois ?



Un cri de douleur lui échappa malgré lui.

Michaud hésita longtemps. Cependant il n'avait pas perdu tout son temps depuis son arrivée. Il avait appris que M de Fleury habitait, rue Croix-des-Petits-Champs, un hôtel tout neuf et de fort coquette apparence. On lui avait confirmé de toutes parts les renseignements de son ancien client lui avait apportés de Paris l'année précédente. L'évêque de Fréjus était fort bien en cour et deviendrait certainement un personnage.

Un beau jour, Michaud prit une résolution héroïque et se dirigea vers la rue Croix-des-Petits-Champs. Au moment de franchir le seuil de la maison qu'on lui indiqua, il ressentit le même serrement de cœur que s'il avait couru au-devant d'un gros danger. Cependant il n'était pas venu là pour rester coi devant cette porte close. Quoique sa main tremblât bien fort, il eut la hardiesse de soulever le lourd marteau de fer, et ne put

répéter un frisson quand il entendit retentir sourdement les échos de la voûte sonore. Aussitôt la porte s'ouvrit. Courageusement il entra.

Conformément au proverbe, qui dit que " les cordonniers sont les plus mal chaussés," Jacques ne brillait ni par l'élégance ni par la richesse de son costume. A peine débarqué du coche qui l'avait amené de Lodève, il ne connaissait pas encore son Paris et, pour le moment d'ailleurs, en était réduit à vivre avec la plus stricte économie. En le voyant ainsi accoutré, moitié campagnard et moitié bourgeois, le laquais qui le reçut lui demanda assez impertinemment ce qu'il voulait.

—Je désirerais parler à Mgr l'évêque de Fréjus, répondit Michaud. Est-il chez lui?

—Oui, mais je ne sais pas s'il aura le temps de vous recevoir. Qui êtes-vous?

—Jacques Michaud, de Lodève, le frère de lait de M. de Fleury, fit Michaud, qui n'était pas fâché de faire valoir ses titres auprès de l'insolent valet.

Celui-ci devint en effet tout à coup beaucoup moins arrogant. Il daigna offrir du geste une chaise au tailleur.

—Veuillez vous asseoir, dit-il, je vais prévenir Monseigneur.

Jacques n'attendit pas longtemps. Au bout d'une minute, le laquais revint, plat, obséquieux, s'inclinant plus bas que terre devant le pauvre Michaud. C'est que l'évêque de Fréjus, en entendant prononcer le nom de son frère de lait, s'était écrié joyeusement :

—Comment ! Michaud ici ! Qu'il entre !

Lorsque Jacques pénétra dans le cabinet sévère du prélat, il fut vivement impressionné par sa robe violette, son visage pâle et amaigri, sur lequel ses longues études avaient creusé déjà des plis profonds. Il se remit pourtant bien vite et son cœur s'ensoleilla, quand il vit monseigneur venir à lui, les mains tendues. Il avait donc eu tort de trembler ? Il sentirait donc à lui accorder sa protection ?

—Eh quoi ! dit le prélat en lui serrant la main avec l'effusion d'autrefois. Te voilà donc à Paris ? Ah ça ! que diantre y viens-tu faire ?

Michaud lui raconta comment, n'ayant pas réussi à Lodève, il avait eu l'idée de partir pour Paris, où il venait de s'installer, rue Quincampoix, avec sa femme et son fils.

—Comment ! tu as donc un fils ? demanda l'évêque étonné.

—Oui, monseigneur.

—C'est drôle ! Je me suis souvent informé de toi ; je te savais marié depuis longtemps, mais on ne m'avait pas dit que tu eusses un enfant.

—Ah ! c'est qu'il n'y a pas bien longtemps, monseigneur, balbutia Jacques.

—Vraiment ? Quel âge a-t-il donc, ton fils ?

—Pas tout à fait deux ans, monseigneur, répondit Michaud avec embarras.

—Eh bien ! mais tu n'as pas besoin de rougir pour cela, grand niais, dit Fleury en riant. Quand on se marie c'est pour avoir des enfants, et si Dieu t'a refusé longtemps cette grâce, j'espère que tu l'as remercié de tout ton cœur d'avoir exaucé tes désirs, à un âge où, d'ordinaire, on ne compte plus guère sur de semblables bienfaits.

—Ah ! je vous en réponds, monseigneur, que j'ai remercié Dieu ! répondit Michaud avec une joie sincère. Il a réalisé le rêve de toute ma vie.

—En effet, je te retrouve aussi solide et presque aussi vert que je t'ai laissé, fit l'évêque. Ainsi, c'est depuis la naissance de cet enfant que le désir t'est venu de faire fortune ?

—Beaucoup pour lui et un peu pour nous, oui, monseigneur, car nous avons dépensé, Marguerite et moi, tout ce que nous possédions pour meubler notre petit logement et achalander notre magasin. Malheureusement la pratique se fait un peu tirer l'oreille, quoique, je puis m'en vanter, j'aie la plus belle boutique de tout le quartier.

—Et alors que désires-tu ? que je te vienne en aide ? Je ne demande pas mieux, dit Fleury, mais de quelle façon ? Ce n'est pas ma clientèle et celle de ma pauvre petite maison qui te fera vivre, mon garçon.

—C'est vrai, monseigneur, mais ce serait toujours un grand honneur pour moi, répliqua Michaud. Et, reprit-il, après un court silence, si vous vouliez bien me recommander à vos amis...

—Très volontiers, fit le prélat avec empressement.

—On m'a affirmé, ajouta timidement le tailleur, que vous étiez tout à fait dans les bonnes grâces de Sa Majesté...

—Peste ! comme tu y vas ! s'écria l'évêque en riant. Tu voudrais habiller le roi ! Toi qui arrives de Lodève il y a... combien de temps ?

— Deux mois au plus, monseigneur, mais avec un coupeur de premier ordre et des ouvriers de choix, j'habillerais au besoin Sa Majesté tout aussi bien qu'un autre.

— Tu crois ? demanda le prélat, sans paraître convaincu.

— J'en suis certain, monseigneur. Il ne s'agit que d'y mettre le prix.

— Eh bien ! mon bon Jacques, j'essaierai d'en parler au roi, je te le promets.

— Bien vrai ? fit Michaud, dont les yeux noirs brillaient comme des escarboucles.

— Je te le jure ! Es-tu content ?

— Ah ! mon cher André... Oh ! pardon, monseigneur ! vous me demandez si je suis content. Vous ne voyez donc pas que j'en perds la tête ?

— Allons, c'est dit, ajouta Fleury avec bonté. Et, si je réussis, je veux moi-même t'en aller porter la nouvelle.

A ces mots, il le congédia et le reconduisit jusque sur l'escalier, au grand ébahissement du laquais qui l'avait si dédaigneusement accueilli. Quinze jours se passèrent pendant lesquels Michaud s'était enquis des meilleurs ouvriers, s'était abouché avec eux et avait obtenu leur concours, moyennant une faible augmentation de salaire. C'était son dernier sacrifice. Aussi commençait-il à désespérer, quand une chaise s'arrêta devant sa porte. Il accourut. C'était le cardinal en personne, vêtu d'une magnifique soutane violette, presque en tenue de gala, qui venait lui rendre visite, ainsi qu'il s'y était engagé. Ce fut une véritable révolution dans le quartier. Tous les voisins étaient sur leur porte et commentaient ce fait extraordinaire.

— Mon brave Michaud, dit l'évêque, je n'ai pas obtenu tout à fait pour toi ce que j'aurais voulu. Le roi a ses fournisseurs, dont il est satisfait et qu'il ne veut pas quitter, qui te donne dès à présent le titre de fournisseur de sa maison, et en vertu duquel tu peux te présenter à la cour aujourd'hui même pour y prendre les instructions nécessaires.

Michaud bondit de joie. Quoi que lui eût promis Fleury, il n'avait jamais tant espéré, car le titre de fournisseur de la maison du roi multipliait à l'infini la clientèle qu'il lui assurait. Ce titre, il allait le faire peindre en belles lettres d'or sur la devanture de sa boutique, afin de bien faire savoir à tout le monde que nul autre n'avait le droit de s'en parer.

Jacques sut trouver pour remercier le prélat des paroles réellement émuës. L'évêque, de son côté, certain qu'il ne venait pas d'obliger un ingrat, se retira enchanté. Il lui adressa, en le quittant, les plus sages recommandations, stimula son amour-propre et lui fit comprendre que son intérêt était de se distinguer. Il n'était pas douteux, en effet, que tous les gentilshommes qui, de près ou de loin, étaient attachés à la personne de Sa Majesté, tiendraient à honneur de se servir chez le nouveau fournisseur de la maison royale. Michaud se sentait si bien qu'il avait déjà pris ses précautions. Il fit de ses débuts une véritable question de vie ou de mort et accomplit de telles merveilles qu'au bout d'un an il avait acquis une réputation sans rivale, et que l'argent affluait dans sa caisse avec autant d'abondance qu'il avait mis jusqu'ici d'obstination à n'y point entrer.

Avec les années, les bénéfices ne firent que s'accroître dans des proportions tellement inattendues que Michaud se réveillait, en 1715, à la tête de cent mille écus et songeait, sérieusement cette fois, à se retirer des affaires. Il ne s'agissait pour lui que de trouver un acquéreur solvable et capable de soutenir la réputation de la maison qu'il avait créée. Michaud s'en occupa activement, mais se montra tellement exigeant sur le choix de son successeur que l'année 1716 arriva, sans qu'il eût découvert personne qu'il jugât digne de le remplacer. Le pauvre homme s'en désolait. Il était bien loin de soupçonner que ses indécisions allaient devenir pour lui la source d'une nouvelle fortune et qu'il s'estimerait fort heureux un jour de n'avoir pas vendu son fonds.

Ce fut en 1716, en effet, que Law fonda, rue Quincampoix, à deux pas du magasin de Michaud, cette fameuse banque dont il a été tant parlé que ce serait faire injure à nos lecteurs d'en raconter ici l'origine et les péripéties. Comme Philippe d'Orléans, comme tout le monde, Michaud s'engoua du système de l'Écossais et devint idolâtre de ce qu'on appelait alors " le dieu Papier ", il y plaça toutes ses économies, et comme il était mieux en position que tout autre pour profiter des moindres avantages, il se trouva, dès le principe, à la tête de six cents actions de cinq cents livres, lesquelles atteignirent au bout d'un an le chiffre fantastique de vingt mille livres chacune !

Fleury, qui continuait à témoigner une extrême bienveillance, avait essayé vaine-

ment d'arrêter Michaud sur la pente qui l'emportait. Cet esprit sage et froid avait senti les conséquences que le système de Law allait entraîner, du moment que l'on ne s'en tenait pas aux prudentes mesures qui avaient présidé à sa création. En effet, à mesure que l'Écossais n'avait plus d'actions à placer, il en créait de nouvelles, doublant, triplant, décuplant étourdiment en papier la valeur du numéraire qu'il encaissait. A la première panique, une telle imprévoyance devait amener évidemment un désastre.

Michaud, qui d'abord avait fait la sourde oreille, commença à réfléchir le jour où, ses actions ayant atteint le chiffre énorme de vingt mille livres, il put réaliser les douze millions qu'elle représentaient au cours actuel.

Mettant à profit l'engouement inconcevable qui s'était emparé de la France entière il vendit ses actions et, comme il était défendu sous les peines les plus sévères de conserver chez soi plus d'une certaine somme de numéraire, il acheta à vil prix les maisons et les propriétés que chacun vendait à l'envi pour se procurer ces merveilleuses actions. D'ailleurs son magasin était devenu pour lui la source d'une autre fortune. L'histoire des spéculations effrénées dont la rue Quincampoix fut le théâtre à cette époque n'est un mystère pour personne. C'était là que se faisaient toutes les transactions. Une chambre se louait cinquante francs par jour. Un bossu eut l'esprit de gagner cinquante mille écus rien qu'à prêter sa bosse pour y signer des transferts.

Le magasin de Michaud était donc assiégé par sa clientèle, et aussi par cette foule aveugle qui se disputait le bienheureux papier. Chacun y payait naturellement un droit exorbitant, de sorte que sa boutique de tailleur s'était transformée en un bureau de vente et d'achat, qui lui rapportait jusqu'à trois mille livres par jour ! C'était de la démente, on le sait. Michaud en profitait encore. Depuis qu'il avait réalisé, il jouait à la baisse avec les capitaux qu'il avait conservés, si bien qu'au bout de quatre ans, lorsqu'en décembre 1720, la banque de Law s'écroula avec un formidable fracas, le petit tailleur de Lodève se retrouva debout avec la somme fabuleuse de vingt-deux millions, qui représentaient alors hardiment cent millions de notre monnaie.

Il est inutile d'ajouter qu'il abandonna son métier pour s'occuper exclusivement de son fils, qu'il aimait d'une affection sans bornes. En effet, Michaud avait perdu sa femme, en 1710, et demeura seul avec son fils, alors âgé de onze ans, et auquel, à mesure que ses affaires avaient prospéré, il avait fait donner une éducation de premier ordre. Que deviendrait Jean plus tard ? Michaud ne s'en doutait pas encore, mais il voulait le mettre en état d'embrasser toutes les carrières.

Pour atteindre ce but rien ne lui coûta. Aussi désireux de développer en lui le corps que l'intelligence, il lui donna tous les professeurs,—et les meilleurs qu'on lui indiqua. L'escrime et l'équitation tinrent dans l'éducation de Jean une place au moins aussi grande que l'histoire et les lettres. C'était du reste un terrain facile qu'on enseignait. Non seulement l'enfant était intelligent et doué d'une mémoire prodigieuse, mais encore il avait une souplesse, une vivacité, une élégance native qui lui permettaient de supporter sans fatigue les exercices les plus vioents.

Pourtant Jean n'avait rien de la taille élevée et de l'ossature puissante de son père, ni de la grâce mièvre et quelque peu souffreteuse de sa défunte mère. A seize ans, c'était un garçon de taille ordinaire, d'apparence un peu délicate même, aux attaches fines, aux extrémités petites, mais dont les membres, admirablement proportionnés, avaient acquis une vigueur peu commune et une résistance aussi métallique que l'acier.

Fleury avait manifesté le désir de voir cet enfant, dont Michaud lui chantait les louanges à tout propos. Il s'imaginait que le pauvre père exagérerait par un aveuglement bien excusable les qualités dont ce petit bonhomme était pourvu. Il fut émerveillé de lui trouver si bonne mine et si excellente tenue, bien que l'enfant n'eût pas plus de douze ans quand il fut présenté pour la première fois au cardinal. — car Fleury avait grandi, lui aussi. Il avait reçu la barrette et assisté quelquefois déjà au conseil du roi.

Quand il aperçut Jean, il s'extasia.

—Ah ça ! dit-il à Michaud, comment t'y es-tu pris pour faire cette petite perfection ? Jacques rougit et ne répondit pas. Fleury attira l'enfant à lui, le caressa, l'interrogea, et fut stupéfait de l'intelligence de la netteté et de la présence d'esprit avec lesquelles il répondait à toutes les questions.

—Bravo ! dit-il. Tous mes compliments, mon cher Jacques ! Nous en ferons quelque chose de cet enfant-là.

Depuis cette époque, Michaud n'alla jamais chez le cardinal sans lui amener son

fil à qui Fleury témoignait de plus en plus d'amitié. Lorsque mourut Louis XIV, en septembre 1745, confiant au cardinal Fleury l'éducation du nouveau roi, Michaud ne manqua pas d'aller féliciter son frère de lait, en compagnie de Jean, qui venait d'atteindre sa seizième année.

—Je sais, dit Jean, que nous devons aux bontés de Votre Eminence le bien-être dont nous jouissons. Mon père me l'a répété si souvent que mon cœur en sera éternellement pénétré de reconnaissance. Votre Eminence me permettra donc de me réjouir également de l'honneur qui réjaillit sur elle. Si peu de titres que nous ayons à y prendre part, nous ne saurions éprouver de joie plus grande que de voir si justement récompensées la sagesse et les vertus dont votre Eminence a donné l'exemple.

Le compliment n'était pas trop mal tourné. Il était dit surtout d'une voix si sincèrement émue que le cardinal en fut touché.

—Merci, mon cher enfant, répondit-il, en l'embrassant sur les deux joues. Vous êtes un brave garçon à qui je m'intéresse au moins autant qu'à votre père, et je ferai tout mon possible pour vous en donner bientôt la preuve.

Fleury tint cette fois bien au-delà de ce qu'avait espéré Michaud. Un mois après, Jean était admis au nombre des pages du jeune roi. Le pauvre tailleur exultait de joie et d'orgueil. Ceci se passait à la fin de 1715, alors que Michaud ne possédait rien au delà des cent mille écus qu'il avait gagnés en dix-sept ans dans son commerce. La faveur dont son fils était l'objet dépassait tout ce que son ambition de père avait rêvé. Ce n'était pas, en effet, sans de grandes difficultés que le précepteur de Louis XV était arrivé à ce résultat. Son jeune élève n'avait pas encore sept ans. Il n'était donc pas en état de manifester assez ouvertement sa volonté pour qu'elle l'emportât sur les décisions de son entourage.

Or, quand on avait appris que Fleury sollicitait pour Jean Michaud, fils du tailleur de la maison du roi, ce poste de page que se disputaient les rejetons de la plus vieille noblesse française, on avait poussé les hauts cris. Eh quoi ! le fils d'un tailleur parmi tous ces gentilshommes de haut roche ! C'était inadmissible. C'était introduire une brebis galeuse dans l'arche sainte ! On essaya de le faire entendre à Fleury, qui ne se découragea pas pour si peu. Il répondit que le roi avait le droit de choisir ses serviteurs partout où bon lui semblait, qu'il connaissait personnellement Jean Michaud, qu'il répondait de lui et que, sous le rapport de la conduite et du dévouement à Sa Majesté, il n'était pas possible de faire un meilleur choix.

On essaya de lui résister pendant quinze jours, mais l'influence que le cardinal prenait d'heure en heure sur l'esprit du jeune roi, celle qu'il avait acquise par son propre mérite, lui donnaient une telle autorité que la résistance faiblit peu à peu. Pour les esprits clairvoyants, il était évident que tôt ou tard Fleury deviendrait premier ministre, que sa nomination serait sans doute le premier acte de souveraineté du jeune roi, dès qu'il aurait atteint sa majorité. Et, comme c'était le 16 février 1723, c'est-à-dire dans sept ans à peine, que Louis XV commencerait à régner, d'ores et déjà il était prudent de ne pas mécontenter l'homme qui deviendrait alors le dispensateur de toutes les grâces.

Fleury ne rencontra donc plus d'obstacles. Il fit aussitôt expédier le brevet au nom de son protégé et se chargea lui-même de le faire signer par le régent. Philippe d'Orléans fut d'abord très étonné de voir figurer sur ce parchemin le nom plus que plébéien de Jean Michaud. Il demanda des explications, que Fleury lui fournit avec sa bonne grâce et son sang-froid accoutumés. Il aimait cet enfant, il l'avait vu grandir il le considérait presque comme faisant partie de sa famille ; il avait promis de le pousser, il désirait tenir sa parole et surtout le rapprocher de sa personne.

Le régent sourit, — un peu dédaigneusement, il faut bien en convenir.

—Ma foi, monsieur le cardinal, dit-il, si ce n'était pas vous qui me le demandiez, et si ce n'était pas la première fois que vous me demandez quelque chose, je refuserais assurément de donner suite à cette requête ; mais je ne ferai pas cette injure à un personnage de votre valeur.

En disant ces mots, il lui tendit le parchemin, au bas duquel il avait apposé son nom.

—Voici donc votre brevet signé, reprit-il, mais je n'entends être responsable en aucune façon des sujets de cette inconséquence.

—Que Votre Altesse se rassure, répondit Fleury. J'espère qu'il ne résultera de cette haute faveur rien de fâcheux pour nous, ni pour mon protégé.

Le lendemain Jean Michaud, très élégamment vêtu, fut présenté aux pages de Sa Majesté, qui l'accueillirent avec une froideur hautaine. Il s'y attendait et ne fit pas semblant de s'en apercevoir. Désireux avant tout de ne pas mécontenter son protecteur et bien que son amour-propre souffrit beaucoup des mille petits coups d'épingle que ses camarades lui enfonçaient dans la chair, Jean s'attacha surtout à remplir consciencieusement son service. Il s'en acquitta si habilement que le jeune roi le remarqua et lui témoigna une préférence marquée chaque fois que l'occasion s'en présentait.

En même temps éclatait à chaque instant la supériorité du nouveau page sur tous ses rivaux. L'éducation que son père lui avait fait donner commençait à porter ses fruits. Au manège, sur la planche de la salle d'escrime, sur les questions d'histoire, de géographie ou de littérature, Jean l'emportait de si haut sur ses camarades que, le premier, il s'étonnait de leur ignorance.

Cette supériorité incontestable, sa douceur, son humeur égale le tact avec lequel il s'effaçait lui-même, lui attirèrent peu à peu l'estime et le respect de ces jeunes gentilshommes, mais ne parvinrent jamais à lui concilier leur amitié. L'un d'eux, le comte de Broissac, se montrait toujours impitoyablement hostile. A la suite d'une violente altercation, Jean le provoqua. Le comte répondit avec mépris qu'il ne savait pas manier l'aune et ne pouvait pas *se mesurer* avec le fils d'un tailleur. Jean menaçait de l'y contraindre par la violence ; le comte l'en défia. Jean lui jeta son gant au visage. M. de Broissac tira son épée et se précipita sur son adversaire ; mais Michaud, qui s'attendait à cette surprise, rompit vivement et tomba en garde avant que le gentilhomme eût pu l'atteindre.

M. de Broissac, furieux, jeta son épée avec colère et se croisa les bras.

— Vous pouvez m'assassiner, dit-il. C'est une besogne que vos ancêtres ont déjà peut-être exercée sur les grands chemins.

— Vous vous trompez, monsieur le comte, répondit Jean. Dans ma famille on n'a jamais assassiné personne, pas plus qu'on n'a gardé sur la joue le soufflet que vous venez de recevoir.

M. de Broissac sortit, exaspéré, et alla porter plainte à l'officier qui les commandait. Celui-ci fit aussitôt une enquête. Très loyalement, tous les pages donnèrent raison à Jean et reconnurent qu'il avait fait preuve d'un grand sang-froid et d'une extrême modération. Aussi ce fut le comte qui fut renvoyé dans sa famille, afin que le châtiment servit d'exemples en cas de nouvelles incartades. Les pages, en effet, se montrèrent à l'avenir plus traitables envers Jean. Ce fut même à cet époque que pour ne pas l'appeler d'un nom qu'il leur répugnait de prononcer, ils lui donnèrent familièrement celui de Vif Argent, en raison de sa vivacité et de son incomparable agilité.

Parmi tous ces écervelés, un seul, le comte de Montbazin, séduit par les allures franches et le caractère loyal de Jean Michaud, fit bon marché des prérogatives de la naissance et le couvrit ouvertement de son amitié. Ce fut certainement Julien qui, par son attitude et ses conseils, parvint à rendre tolérable et presque facile le séjour de Vif-Argent à la cour. A dater du moment où le comte de Broissac avait été banni, Jean fut définitivement accepté par les autres pages. S'ils ne poussèrent pas l'oubli de ce qu'ils appelaient leur dignité jusqu'à se lier étroitement avec lui, ils abjurèrent du moins tout sentiment d'hostilité, pour ne plus voir en lui que l'excellent camarade qu'il était réellement et dont, même à leur insu, la supériorité leur imposait.

Quant à Julien de Montbazin, très sincèrement, sans s'expliquer pourquoi ni comment, il s'était laissé prendre. Au bout d'un an, il devenait le meilleur ami de Jean, dont il subissait positivement l'influence, quoiqu'il eût au moins dix huit mois de plus que son compagnon. Puis arriva l'âge où ils ne pouvaient plus réglementairement faire partie, ni l'un ni l'autre, des pages de Sa Majesté. Pour le jeune comte cela alla tout seul. Il fut nommé d'emblée cornette aux cheval-légers du roi. Il n'en fut pas de même pour Jean Michaud.

Fleury, qui n'avait pas perdu de vue son protégé, savait de quels tiraillements et de quels déboires le pauvre garçon avait été victime. Il commençait à comprendre que Philippe d'Orléans avait eu raison en ne signant qu'à contre-cœur le brevet du jeune page et en déclinant toute la responsabilité de cette nomination. Sans doute Jean s'était heureusement tiré de ce pas difficile, mais en serait-il de même si l'on destinait cet enfant à la carrière des armes ? Les sourdes inimitiés qu'il avait rencontrées dès son début dans la vie n'éclateraient-elles pas, plus violentes, quand on lui ferait endosser la

casaque du soldat ? Lutter contre ce injuste parti pris, n'était-ce pas préparer au bouillant officier une série de duels, d'où résulterait pour lui une mort à peu près certaine ?

Ainsi pensait le cardinal. Aussi, sachant quelle affection idolâtre Michaud professait pour son fils, poussé lui-même par l'intérêt profond que ce jeune homme avait fini par lui inspirer, Fleury ne voulut pas l'exposer aux dangereuses humiliations qui lui étaient réservées.

Il fit venir Michaud, lui communiqua ses craintes et lui persuada sans peine qu'il valait beaucoup mieux lancer son enfant dans la finance. Avec son intelligence et la fortune dont disposait son père, Jean pouvait aspirer sans témérité à devenir contrôleur, intendant et même superintendant des finances. Michaud, que les craintes du cardinal avaient fait frissonner de terreur, se rendit à tant de bonnes raisons. Il ne demandait pas mieux, d'ailleurs, et préférait de beaucoup à celle des armes la carrière des finances qui ne présentait aucun danger. Seulement, il n'oserait jamais annoncer à son fils, dont il connaissait les goûts, la résolution qu'il avait prise.

Ce fut le cardinal qui s'en chargea. Usant de tous les ménagements possibles, il raconta à Jean la conversation qu'il avait eue avec son père. Avec une docilité qui n'était pas exempte d'une visible amertume. Jean se soumit à son tour, sans hasarder une observation. Huit jours après, il était attaché au secrétariat du ministère des finances et prenait possession de son nouveau poste. Pendant un an, avec un courage réellement digne d'éloges, il essaya de se familiariser avec les rouages de l'administration et pâlit sur les chiffres fabuleux dont on lui soumettait le contrôle.

Ce fut en vain. Son incontestable intelligence se cabrait devant ce travail ingrat. Son corps, habitué maintenant aux exercices violents, ne pouvait se résoudre à demeurer assis toute une journée sur un rond de cuir. Il comprit que cette carrière lui serait inexorablement fermée ; mais n'osant pas rompre en visière à son père, qui l'aimait tant, ni au cardinal, qui avait été pour lui si paternellement bon, Jean ne se révolta pas ouvertement.

Il se contenta d'aller moins régulièrement au ministère, reprit ses habitudes d'autrefois, s'acheta des chevaux, fit venir un maître d'escrime pour s'entretenir la main, et essaya de vaincre à force d'activité la tristesse insurmontable qui s'emparait de lui. Nous l'avons vu, rien n'avait pu triompher de cette tristesse. Elle aurait abouti peut-être à une véritable maladie, si le jeune comte de Montbazin ne l'avait pas fait sortir de sa torpeur, et si le hasard ne l'avait pas mis tout à coup en présence de celle dont le souvenir était, depuis six mois, si profondément gravé dans son cœur.

Tandis qu'il trottait silencieusement derrière la chaise qui emportait vers le château de Neuville la blonde enfant devant laquelle il allait se trouver tout à l'heure, tout son être palpitait d'une fièvre inconnue. À la pensée qu'il était là pour la protéger. Il rêvait de combats épiques. L'ardente vocation qui le poussait vers la carrière de soldat se réveillait en lui, plus impétueuse que jamais. Il se sentait de force à accomplir des miracles, pour arracher Andrée au danger dont elle était menacée. Cependant rien ne faisait présager la moindre bataille. Le jeune comte de Montbazin qui s'était rendu bien avant l'heure à l'hôtel de la baronne, en avait soigneusement fouillé les abords et n'avait rien remarqué d'inquiétant. Sur la route qu'ils suivaient, aucun bruit alarmant ne troublait le silence de la nuit profonde. Aussi Jean fut-il déçu dans ses espérances belliqueuses quand, vers dix heures et demie, la chaise de poste pénétra sans encombre dans la cour du château de Neuville, dont la porte massive se referma derrière lui.

IV

LE CHATEAU DE NEUVILLE

Le courrier que Jean avait envoyé dans la matinée, s'était consciencieusement acquitté de sa mission. Les deux domestiques, le concierge, le jardinier, chargés de l'entretien du château, s'étaient aussitôt mis à l'œuvre, de sorte que Jean trouva tout le monde sur pied pour le recevoir.

Les braves gens ne le connaissaient pas. À peine même avaient-ils vu cinq ou six fois son père, qui n'avait fait à Neuville que de rares et courtes apparitions ; mais lorsque Jean, après avoir mis pied à terre, s'avança vers eux et leur demanda si ses ordres avaient été exécutés, ils reconnurent la voix du maître et protestèrent qu'ils avaient fait de leur mieux.

Dans l'antichambre, en effet, la femme du concierge et celle du jardinier, dans leurs plus beaux atours, attendaient la venue de leur jeune seigneur. Dans le salon, lustres, candélabres, gi andoles, étaient allumés et resplendissaient de mille feux. La baronne et ses filles venaient d'y entrer, Julien et Jean y pénétraient derrière elles, lorsque Mme de Coissy, désireuse enfin de témoigner sa gratitude à celui dont on lui avait tant parlé et à qui elle devait une si généreuse hospitalité, aperçut Jean et laissa échapper un petit cri d'étonnement.

—Comment ! fit-elle, en se tournant vers le comte, monsieur est-il donc ce Jean Michaud dont vous m'avez si souvent entretenu ?

—Lui même, oui, madame, répondit Julien interdit. Vous le connaissez donc ?

—De vue seulement, mais il nous a rendu l'année dernière, à Andrée, et à moi, un service que je n'ai pas oublié.

—Quel service ? demanda le jeune officier stupéfait.

—Comment ! je ne vous l'ai pas raconté ?

—Je ne m'en souviens pas.

—Je vous en prie, madame, interrompit Jean, ne parlons pas de cela ; la chose n'en vaut pas la peine.

—Mais au contraire, monsieur, parlons-en, puisque nous sommes décidément destinés à nous rencontrer et que je suis de plus en plus votre obligée.

Alors se tournant vers Julien :

—Vous vous rappelez sans doute qu'au mois de septembre dernier, j'allai passer quelques jours à Versailles que mes filles n'avaient jamais vu.

—En effet, dit l'officier vous m'en avez parlé.

—Or, poursuivit la baronne, un jour que Valentine, indisposée, avait été obligée de garder la chambre, j'étais allée me promener dans le parc avec Andrée, quand, tout à coup, un orage épouvantable...

—Ah ! j'y suis ! s'écria Julien en riant. Un jeune homme s'avance à votre rencontre, vêtu d'un costume de soie mauve, vous offre sa chaise à porteurs et, tand's que vous y montiez, un peu à votre corps défendant, reçoit consciencieusement la pluie à la portière et vous accompagne jusqu'au château, où il arrive, trempé et crotté comme un barbet.

—C'est cela, fit Mme de Coissy. Je savais bien que je vous avais conté cette histoire. Seulement vous la travestissez en des termes que je suis bien certaine de n'avoir pas employés.

—Mais non, madame, ce n'est pas vous qui me l'avez racontée, dit le jeune officier. C'est Jean. Il m'a même avoué...

—C'est vrai, madame, interrompit Jean en adressant à son ami un regard foudroyant. J'ai avoué à Julien combien je craignais de vous avoir paru ridicule dans le pitoyable état où ce déluge m'avait mis, et j'ignorais alors que ce fût en votre compagnie que cette sottise aventure m'était arrivée.

—Mais ne vous défendez pas, monsieur, protesta la baronne. Nous vous avons plaint de tout notre cœur, je vous le jure ! Andrée surtout. Nous tremblions qu'il en résultât pour vous un accident fâcheux et, bien souvent, nous avons regretté de ne pas vous connaître, afin de vous transmettre nos sincères remerciements.

Jean devint cramoisi. Sa contenance était si embarrassée que Julien, comprenant la fausseté de sa situation, crut devoir venir à son secours.

—En effet, madame. En me contant cet incident, dont il était le premier à rire, Jean m'a confessé qu'il ne vous avait jamais revues...

—Si ce n'est hier au Cours la Reine, corrigea Mme de Coissy.

—Il est vrai, madame, balbutia Jean, de plus en plus décontenancé, mais je n'avais pas eu l'honneur de vous être présenté et je n'ai pas cru pouvoir me permettre...

Peut-être, tant était vive son émotion, n'aurait-il jamais trouvé la fin de cette phrase, si, fort à propos, un laquais n'avait annoncé que le souper était servi. Il profita de cette occasion pour offrir son bras à la baronne qu'il fit asseoir à sa droite. Derrière lui venait Julien donnant le bras à Valentine et à Andrée, avec qui il causait sur le ton de la plus grande familiarité. Cela n'avait rien d'étonnant, puisque la mère de Julien était la plus intime amie de Mme de Coissy, que leurs enfants avaient été élevés ensemble et que le jeune officier allait épouser Valentine. Cependant, sur le premier moment, cela choqua Vif-Argent.

Il est vrai que ce sentiment de jalousie n'eut chez lui que la durée d'un éclair. Il aurait bien voulu placer Andrée à sa gauche ; mais les convenances, non moins que le droit d'affinesse, réservaient à Valentine cette seconde place d'honneur. Il l'invita du geste à l'occuper. Elle accourut et Julien, sans attendre que son hôte l'y engageât, s'assit immédiatement à côté d'elle. Restait Andrée, à qui Jean désigna gracieusement, quoi qu'un peu à regret, la chaise qui demeurait vide près de la baronne. En entrant dans la salle à manger, les dames avaient mal contenu un cri d'admiration.

En effet, le jardinier en avait fait une véritable merveille. De la serre, il avait extrait les plantes les plus rares et les avait disposées en massifs, entre les deux fenêtres, afin de garnir cette pièce un peu vide. Sur la table, pour remplacer l'orfèvrerie, il avait semé des fleurs à profusion, parmi lesquelles les roses de toutes nuances, et fraîchement coupées, répandaient autour d'elles un parfum délicieux. Au milieu de cette odorante moisson, en avant des friandes primeurs, se prélassaient des pièces de viande froide, savamment dressées et enveloppées d'une gelée appétissante.

C'était la femme du concierge qui avait exécuté ces chefs d'œuvre de gourmandise, dont elle avait autrefois, dans une des plus grandes maisons de Paris, étudié la succulente composition. L'odeur pénétrante qui saturait l'atmosphère, l'aspect de ce parterre multicolore, de ces mets dorés, de ces fruits savoureux et précoces dont la nappe était couverte, et sur lesquels deux candélabres répandaient leur clarté, avaient prédisposé les convivés à un sentiment de bien être qu'ils n'avaient pas goûté depuis longtemps.

En effet, ce départ précipité, qui ressemblait à une fuite, ce voyage silencieux par une nuit obscure, la crainte de ne pas arriver à bon port sans s'exposer à des dangers dont on ne pouvait prévoir les conséquences, avaient pénétré jusque là tous les cœurs d'une crainte insurmontable. Ici, au contraire, on se sentait si bien à l'aise, si près l'un de l'autre ; on respirait avec tant de plaisir cet air embaumé que les visages s'épanouirent. Servi par les deux laquais, le souper fut unanimement déclaré exquis. Quant aux vins qui l'arrosaient et qui, depuis cinq ans au moins, n'étaient pas sortis de la cave, ils eurent les honneurs de la soirée.

Jean, en apparence très occupé de ses deux voisines, ne cessait d'observer Andrée, dont la touchante beauté lui apparaissait enfin dans tout son éclat. Elle aussi levait sur lui de temps à autre des yeux timides. Plus d'une fois leurs regards s'étaient croisés, et il avait semblé à Jean que les joues de la blonde jeune fille s'étaient couvertes, chaque fois qu'elle se détournait, d'une adorable rougeur. En ce moment, il faut bien l'avouer, il ne s'occupait plus de l'abîme que la naissance creusait entre eux, des impossibilités aux quelles son amour allait se heurter, des cruelles désillusions qui lui étaient réservées. Il ne voyait qu'une chose, c'est qu'elle était belle et qu'il l'aimait. Il ne cherchait plus à se vaincre, à lutter contre la passion qui le dominait. Se faire aimer d'elle, c'était son unique ambition. Vivre de cet amour ou en mourir, tel serait désormais le mobile de toutes ses actions. Pendant ce temps, l'heure s'avavançait. On était encore à table quand minuit sonna. Mme de Coissy jeta un petit cri de terreur.

— Minuit ! s'écria-t-elle. Mais voilà des années que je ne me suis vue à table à pareille heure !

En disant ces mots, elle se leva pour donner le signal de la retraite. Jean la reconduisit au salon et fit appeler les deux femmes de chambre, pour qu'elles conduisissent ces dames dans les appartements qu'on leur avait préparés. La baronne adressa à Vif-Argent de nouveaux remerciements et se retira, suivie de Valentine et d'Andrée. Julien et Jean restèrent seuls.

— Parbleu ! s'écria le jeune cornette, voilà une rencontre à laquelle nous ne nous attendrions ni l'un ni l'autre !

— Certes, répondit Jean.

— Eh ! que vas-tu faire ? Te déclareras-tu ? demanderas-tu à sa mère la main d'Andrée !

— Allons donc ! fit Jean en haussant les épaules, tu sais bien que ce n'est pas possible !

— Mon cher, répliqua Julien d'un ton doctoral, tu manques de confiance en toi. Je ne cesserai de te le répéter. Rien n'est impossible à un homme qui possédera un jour vingt cinq ou trente millions.

— Soit, accorda Jean, mais tu m'avoueras que, dans les circonstances actuelles, une démarche de ce genre serait horriblement déplacée. J'aurais l'air de demander à Mme de Coissy le prix du service que je lui ai rendu.

—Soit, mais plus tard...

—Plus tard... nous verrons. En attendant, comme tu as failli me trahir déjà, reprit Vif-Argent, je suis forcé de réclamer de toi la discrétion la plus absolue relativement à la confiance que je t'ai faite, et j'exige que tu m'en donnes ta parole.

—Puisque tu y tiens essentiellement, je te la donne, mais je ne comprends pas très bien...

—Eh ! mon cher, que veux tu ? fit Jean avec un peu d'amertume. Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas un homme comme les autres.

A leur tour, ils regagnèrent la chambre qui leur était destinée. Alors seulement quand il fut bien seul, Jean put se livrer sans contrainte à l'immense joie dont il était possédé. Andrée, était donc là, près de lui, chez lui ! En vérité, c'était un bonheur auquel il n'avait jamais aspiré. Combien de temps allait-il durer ?

Mme de Coissy n'avait pas accepté sans une certaine hésitation l'hospitalité qui lui était offerte. Sans doute le château de Neuville appartenait à Michaud, vieillard de soixante dix ans, dont l'âge et la situation n'avaient rien de compréhensif ; mais en réalité ce n'était pas lui qui l'offrait cette hospitalité. C'était son fils. Ce fils, la baronne ne le connaissant pas et croyait bien ne l'avoir jamais vu. Quelque éloge qu'eût fait de lui le jeune comte de Monbazin, elle s'imaginait ne trouver en lui qu'un jeune homme, bien élevé assurément, mais sans conséquence, ayant conservé de son obscure origine quelque tache ineffaçable.

Aussi ce ne fut pas sans un désappointement voisin de l'appréhension qu'elle reconnut en lui l'élégant cavalier qu'elle avait rencontré à Versailles, celui-là même dont le visage, le costume, les manières distinguées avaient réellement laissé dans son esprit un fort agréable souvenir. Pendant le souper et avec la ferme intention d'y relever un défaut, elle avait attentivement étudié les traits, les extrémités, le langage, les allures de son jeune amphitryon, et avait bien été forcée de reconnaître que bon nombre de gentilshommes auraient envié à Jean Michaud sa beauté plastique, son élégance, sa distinction. L'aisance parfaite avec laquelle il présidait à ce repas improvisé et faisait les honneurs de sa maison.

—Eh quoi ! se disait-elle, avec l'étonnement naïf des gens titrés de cette époque est-il possible que l'éducation nivelle à ce point les différentes classes de la société, qu'il devienne impossible de les distinguer l'une de l'autre, et que le rejeton vulgaire d'un tailleur ait acquis sur des gens mieux nés une supériorité qu'on ne saurait lui contester sans injustice !

Cette vérité, qui lui crevait les yeux, la bouleversait, l'inquiétait même, bien qu'elle n'eût rien à redouter de l'intimité momentanée dans laquelle elle allait vivre avec lui. D'ailleurs il lui était difficile de faire autrement dans la situation où elle se trouvait. Veuve depuis cinq ans du colonel de Coissy, prématurément emporté par un fluxion de poitrine, qui lui laissa le temps à peine d'embrasser sa femme et ses enfants, la baronne, très douloureusement affectée de cette catastrophe imprévue, ne songea plus qu'à l'éducation de Valentine et d'Andrée, sur lesquelles se concentraient désormais sa sollicitude et ses affections.

Elle avait confié leur éducation à un couvent fort en vogue à cette époque, et seulement fréquenté par les filles de bonne maison. Afin de les surveiller de plus près, madame de Coissy vendit les propriétés qu'elle possédait dans le Loiret, dont elle tira vingt mille livres de revenus. C'était tout ce qu'elle possédait. A cela il convenait d'ajouter une pension de trois mille livres que servait le ministère de la guerre à la veuve du colonel de Coissy.

Avec cette fortune restreinte, elle ne pouvait pas prétendre à faire figure à Paris ; mais elle avait de quoi vivre et doter honorablement ses enfants. C'était tout ce qu'elle demandait. Aussi se tint-elle à l'écart, dans son petit hôtel du faubourg Saint Honoré, jusqu'au jour où Valentine et Andrée sortirent du couvent. Assurément, grâce à la réputation que lui avait léguée son mari, il lui aurait été facile de présenter ses filles à la cour. En raison de sa modeste fortune et de l'isolement dans lequel la mort du colonel l'avait plongée, elle ne crut pas devoir le faire.

Bonne et charitable à l'excès, elle trouva pourtant le moyen d'employer le crédit qui lui restait en faveur d'anciens compagnons d'armes de son mari, qu'elle avait connus jadis et que la fortune avait encore moins favorisés qu'elle. Ce fut justement dans une de ces circonstances qu'elle se rendit, accompagnée de Valentine, chez le régent d'abord, chez le favori ensuite.

Cet homme, elle ne l'avait jamais vu. Elle ne le connaissait que de réputation, et d'après ce qu'elle en avait entendu dire elle s'était fort étonnée de la haute position qu'il occupait.

On comprendra donc la stupéfaction que lui causa sa première visite et les alarmes qu'elle conçut, en le voyant multiplier ses visites. dont Valentine était avidement l'objet.

En effet, c'était pour elle qu'il venait, ce n'était pas douteux. Il la faisait appeler quand elle n'était pas là, et ne se gênait aucunement pour exprimer l'admiration que sa beauté lui inspirait. Un pareil état de chose pouvait d'autant moins se prolonger qu'il n'y avait dans la maison ni père, ni mari, ni fils, pour défendre les pauvres femmes contre de semblables impertinences.

Julien était encore trop jeune pour s'ériger en protecteur et n'avait en outre aucun titre à jouer ce rôle délicat. C'est pour couper court à ces inconvenantes assiduités, que Mme de Coissy avait décidé de quitter Paris. En se réfugiant au château de Neuville, et surtout dans les conditions où elle l'avait fait, elle se croyait bien certaine d'échapper aux obsessions de ce Dubois abhorré. Le château de Neuville n'était cependant pas à l'intérieur dans un état irréprochable.

Acheté par Michaud avec les meubles qui le garnissaient, au moment où celui-ci vendait ses actions de la banque Law pour les convertir en espèces, il n'avait jamais été habité depuis cinq ans et se ressentait naturellement de cet abandon. Rien n'y manquait néanmoins et si, par ci par-là, les tentures étaient un peu défraîchies, on y trouvait encore un confortable dont il était aisé de se contenter. Le parc, en revanche, était plus beau que jamais. Les arbres, les massifs, les gazons, les corbeilles de fleurs verdoyaient de cette incomparable fraîcheur sur laquelle un chaud soleil de printemps prodiguait les rayons de son ardente clarté. Des allées larges et dessinées par le Nôtre, disait on, serpentaient habilement à travers ces riants ombrages et ménageaient aux promeneurs des points de vue merveilleux.

Situé entre l'Oise et le village de Neuville, le château était défendu du côté du village par un mur élevé, mais du côté de la rivière, que l'on avait pas voulu maquer, il n'était entouré que d'une haie vive, large, drue, haute de quatre pieds environ, par-dessus laquelle les gens qui suivaient le chemin de halage pouvait facilement admirer les splendeurs de cette propriété seigneuriale. Pendant les cinq premiers jours, Mme de Coissy et ses filles, guidées par Jean, parcoururent dans tous les sens cette demeure enchantée, s'arrêtèrent à tous les repos, s'extasièrent sur tous les points de vue.

Quant à Julien, il partait tous les matins à cheval pour se montrer au régiment, et revenait tous les soirs, dès que son service le lui permettait. Naturellement, il observait avec le plus grand soin ce qui se passait autour de lui.

Or le second jour, à une centaine de pas derrière lui, un cavalier l'avait suivi jusqu'à Bezons, où il avait disparu. Le troisième jour, un autre cavalier avait galopé sur ses traces depuis Bezons jusqu'à Herblay, où il s'était arrêté. Le quatrième jour, un autre cavalier avait quitté Herblay presque en même temps que lui, et l'avait suivi jusqu'à la porte du château.

Là, comme Julien avait fait halte avant d'entrer, ce cavalier avait, sans la moindre hésitation, passé devant lui au grand trot de son cheval et continué sa route dans la direction de Pontoise. Si ce cavalier et sa monture avait toujours été les mêmes, le jeune officier en aurait certainement conçu quelque ombrage; mais ni la taille, ni le visage, ni le costume de l'homme, ni la robe de sa monture ne se ressemblaient. A une époque où l'on voyageait tant à cheval, ces coïncidences n'avaient donc rien de positivement inquiétant.

Aussi Julien n'avait-il pas cru devoir communiquer ces particularités à ses amis, dans la crainte de troubler la tranquille paix au sein de laquelle ils se laissaient vivre. Depuis qu'il était à Neuville, Jean touchait en effet au septième ciel. Il ne quittait Andrée que quand il ne pouvait pas faire autrement, ne se lassait point de la contempler, buvait ses paroles, s'enivrait de ses regards, avait toutes les peines du monde à contenir l'amour insensé dont il était dévoré. Il ne s'était du reste pas trouvé seul avec elle une pauvre fois, et n'avait par conséquent laissé échapper aucun aveu. Cependant, il avait l'intime conviction qu'Andrée se sentait aimée et que, si elle se détournait avec une rougeur naïve lorsque ses regards devenaient trop éloquents, ce n'était pas avec trop de coëre qu'elle cherchait à les éviter.

Un jour seulement, il lui avait tendu la main pour l'aider à franchir un pont rusti-

que, dont la solidité laissait à désirer et sur lequel sa mère et sa sœur venaient de passer avant elle. Or, Jean avait senti positivement trembler cette petite main dans la sienne ; il l'avait serrée, peut-être un peu plus vivement qu'il n'eût été convenable, et il lui avait semblé qu'Andrée lui avait répondu par une imperceptible pression des doigts. Était-ce volontairement ? Était-ce la frayeur qui avait provoqué ce mouvement nerveux ? Jean n'osait répondre à aucune de ces deux questions ; mais, pour la première fois de sa vie, il était franchement heureux et poursuivait sans remords cette séduisante idylle.

Le sixième jour, dans la matinée, pendant que Jean donnait ses ordres, Mme de Coissy et ses filles se promenaient seules dans le parc, où il avait promis de les rejoindre, quand, en débouchant d'un massif qui longeait la rivière, la baronne aperçut un homme planté debout derrière la haie et qui se baissait rapidement à son approche. Vivement elle courut vers lui, se pencha sur le chemin de halage et crut voir cet homme courbé en deux, fuir à toutes jambes le long de la haie, dans la direction de Conflans. Malheureusement la haie était si large et si épaisse qu'il ne lui fut pas possible d'en acquiescer la certitude. Si lestement que cet inconnu se fût dérobé à ses regards, la baronne avait eu néanmoins le temps de distinguer le haut de son corps et, vaguement, son visage barbu qu'un grand chapeau de feutre abritait des rayons de soleil. Quand Jean arriva, Mme de Coissy lui fit part de ce qui venait de se passer et s'en étonna.

—Car enfin, dit-elle en finissant, si cet homme est paysan, quelles raisons de se cacher peut-il avoir ?

Jean l'écoutait avec la plus grande attention.

—Mais comment était-il cet homme ? demanda-t-il. Pourriez-vous m'en donner le signalement ?

—A peu près, oui, répondit la baronne. C'est un homme grand et fort, âgé de quarante-cinq ans environ, aux traits communs, au teint coloré, dont une épaisse barbe rousse encadre la figure.

Il était vêtu d'un costume de paysan et coiffé d'un large chapeau gris, qui lui couvrait tout le haut du visage. Si maître de lui qu'il voulut être, Jean avait légèrement tressailli. Presque trait pour trait, ce signalement était celui de Barberousse, l'agent secret du favori. Était-ce possible ? Il avait donc découvert leur retraite ? Comment ? Il ne voulut pas laisser percer l'agitation que lui causait cette nouvelle.

—Oh ! dit-il d'un ton dégagé, probablement quelque maraudeur que votre présence a bien certainement effrayé, et qui a eu plus peur que vous, puisqu'il s'est sauvé...

—Vous croyez ? fit la baronne, tout à fait rassurée par ces paroles.

—J'en suis à peu près certain, affirma Jean sur le même ton.

Puis, comme Valentine et Andrée dardaient sur lui leurs regards craintifs, il n'eut pas le courage de les supporter.

—Continuons notre promenade, reprit-il avec un sourire.

Mis intérieurement, il se promit bien de signaler cette bizarrerie à Julien, dès qu'il serait de retour. La journée se passa sans incident nouveau. Cependant, après dîner, tandis que la baronne et ses filles changeaient de toilette, Jean s'approcha d'une panoplie d'armes qui décorait un cabinet du rez-de-chaussée, en détacha les fusils et les pistolets qui y étaient accrochés, pour s'assurer que les batteries fonctionnaient bien et que les pierres faisaient toujours feu. Vers six heures, Julien arriva. Jean l'accompagna dans sa chambre et lui raconta ce qu'avait vu la baronne.

—Je m'en doutais ! s'écria le jeune officier ; j'étais suivi !

Jean chancela. Il lui sembla que son bonheur s'effondrait tout à coup.

—Que dis-tu ? Tu as été suivi ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

Julien lui raconta à son tour comment, trois jours de suite, trois cavaliers avaient fait la même route que lui, de Paris à Bezons, de Bezons à Herblay et d'Herblay à Neuville.

—Et cela n'a pas éveillé tes soupçons ? Et tu ne nous en as pas parlé ? gronda Jean.

—Non. Je croyais à des rencontres fortuites. balbutia le jeune officier. Et puis... je craignais d'effrayer ces dames...

—Mais moi tu aurais dû m'avertir, fit observer Vif-Argent.

—Sans doute, mais je te le répète, je ne pouvais pas m'imaginer...

—Allons ! interrompit Jean avec un brusque mouvement de colère, je vois qu'il n'y a pas de temps à perdre. Dès demain, si Barberousse nous en laisse le loisir, il faudra quitter Neuville.

—Mais où irons-nous ?

—Est-ce que je sais, moi ? répondit Vif-Argent avec humeur. Nous irons tout droit devant nous... au hasard...

—Ah ! merci, cher ami, de prendre si chaudement mes intérêts ! s'écria le jeune cornette avec feu.

—Eh ! tes intérêts ne sont-ils pas les miens ? répliqua Jean. Ne sais-tu pas que je suis fou d'Andrée et t'imagines-tu que ces trop courtes journées d'ivresse aient atténué ma folie ?

Puis reprenant aussitôt tout son sang-froid :

—En attendant, il faut aviser, poursuivit-il. Si Barberousse nous réserve quelque tour de sa façon, c'est évidemment la nuit qu'il tentera de nous surprendre. Donc, dès aujourd'hui, il faut nous tenir sur nos gardes.

—Bah ! qu'il vienne ! s'écria Julien. Il trouvera à qui parler !

—Sans doute, mais comme il ne reviendra probablement pas seul, nous ferons bien d'être en nombre pour le recevoir. Or, je me suis assuré déjà que nos fusils et nos pistolets sont en bon état ; il s'agit de les charger, de prévenir nos domestiques et de les aimer. C'est moi qui m'occuperai de ces détails. Toi, tu vas tenir compagnie à ces dames, jusqu'à l'heure du souper. Surtout ne leur dis pas un mot de ce qui se passe ! Il sera toujours trop tôt de leur annoncer le danger qui les menace.

A ces mots, il s'éloigna, sonna ses domestiques, fit appeler le concierge, le jardinier, leur apprit qu'on avait vu rôder des hommes à mine suspecte autour du parc et qu'il serait bon de se tenir prêt à les recevoir, en cas de besoin. Tous les quatre promirent bravement de l'y aider.

—Et de la bonne façon ! ajouta le concierge qui avait servi comme soldat pendant quinze ans.

Jean leur montra les armes qu'il avait chargées et amorcées.

—Venez me rejoindre dans mon cabinet dès que le souper sera terminé, dit-il, je vous donnerai mes ordres.

A ces mots, il les congédia et passa dans le salon, où Mme de Coissy et ses filles commençaient à s'étonner de sa longue absence.

—Excusez-moi, mesdames, leur dit-il en entrant, mais le château n'a pas été habité depuis si longtemps que j'ai dû le parcourir du haut en bas avec le concierge, pour y autoriser les réparations urgentes dont il a besoin.

La raison était trop plausible pour soulever le moindre doute. Jean causa d'un esprit dégagé. Julien lui donna de son mieux la réplique, de sorte que pas une des dames ne soupçonna sous le coup de quelle terrible anxiété ils se trouvaient tous les deux.

Le souper, servi presque aussitôt, fut aussi gai que les jours précédents. Il n'y fut même pas question de l'homme à la barbe rousse, qui avait mis un instant tout le monde à l'envers. Quand on se leva de table, Jean demanda la permission de passer dans son cabinet, pour y vérifier divers comptes qui lui avaient été présentés et que son père l'avait prié de solder,—permission qui lui fut naturellement accordée. Quant à Julien, il se laissa tomber sur un fauteuil et feignit une grande fatigue. Mme de Coissy s'en aperçut et le plaignit de tout son cœur.

—Le fait est, avoua-t-elle, que nous vous faisons mener une vraie vie de galérien, mon pauvre ami. Six lieues à cheval le matin, pour vous en aller, autant le soir, pour revenir, sans compter les exercices auxquels vous vous livrez dans la journée.

—C'est vrai, fit le comte. Nous avons manœuvré pendant quatre heures en plein soleil aujourd'hui.

—Pourquoi ne demandez-vous pas un congé de quelques jours ? dit la baronne. Cela ne vous empêcherait pas d'aller voir votre chère mère à Paris quand bon vous semblerait. Est-ce qu'on vous refuserait cette faveur ?

—Je ne crois pas, madame. La preuve, c'est que j'y avais pensé.

—Eh bien, sollicitez dès demain votre congé, insista Mme de Coissy. Valentine ne sera pas fâchée de vous garder un peu plus longtemps auprès d'elle.

—Ni moi non plus, ajouta vivement le jeune officier.

—D'ailleurs, poursuivit la baronne, cette situation ne saurait s'éterniser. Puisque vous êtes maintenant le fiancé de Valentine, vous avez à la protéger des droits que personne ne saurait vous contester, que je vous autorise à faire valoir et qui devraient la mettre à l'abri des poursuites dont elle est l'objet.

—Vous avez tellement raison, madame, que je brûle d'annoncer ce mariage à tous mes amis. Ma mère, à qui j'en ai fait part avant hier, se fait une fête d'y assister.

—Aussi c'est votre faute, interrompit Mme de Coissy. Pourquoi avez-vous attendu que nous soyons à Neuville pour m'adresser votre demande ? Croyez-vous qu'elle m'a surprise et que depuis longtemps je n'y étais pas préparée ? Je ne pouvais cependant pas vous jeter ma fille à la tête ! Si vous vous étiez déclaré plus tôt, tout cela ne serait pas arrivé.

—Je ne le nie pas, madame, mais l'occasion ne s'était pas présentée... je ne savais pas si Valentine m'accepterait... si elle m'aimait...

—Mauvaises raisons que tout cela, mon ami. Convenez donc franchement que vous êtes un bon, très bon, très brave et très honnête gentilhomme, mais que vous avez un caractère irrésolu, qui ne vous permet de prendre un parti que quand vous ne pouvez pour ainsi dire pas faire autrement. C'est un défaut dont il faudra vous corriger, mon cher Julien, car il nuirait plus tard à votre avancement dans la carrière que vous avez embrassée.

Alors, s'approchant de lui, elle le força doucement à se lever de son fauteuil.

—Maintenant que je vous ai bien sermonné, dit-elle, j'ai pitié de vous. Allez vous coucher nous en ferons autant.

Julien ne demandait que cela. Il accompagna ces dames jusqu'à la porte de leur appartement et alla retrouver Jean. Comme on le voit, il avait rattrapé le temps perdu depuis qu'il était à Neuville. Comprenant la fausseté de la situation dans laquelle se trouvaient la baronne et ses filles, et dans laquelle il se trouvait lui-même, il lui avait enfin demandé la main de Valentine, qu'elle s'était empressée de lui accorder.

Elle le connaissait de si longue date et avait depuis tant de temps surpris le secret de cet amour, qu'il lui avait été facile de sonder les dispositions de sa fille aînée à cet égard. Ce fut donc avec une satisfaction profonde qu'elle consentit à les unir. Cet hymen allait resserrer encore les liens d'étroite amitié qui l'unissaient à la comtesse de Montbazin. Enfin, le fiancé de Valentine pouvait accepter désormais, sans que personne songeât à s'en étonner, l'hospitalité que son ami Jean Michaud lui avait offerte.

Par conséquent, dans une quinzaine de jours, quand on aurait dépisté les recherches du favori on pourrait rentrer à Paris sans danger et procéder à la célébration du mariage. Cela eût été, en effet, la chose la plus simple du monde, si l'on avait eu affaire à un tout autre homme que le favori, mais cet homme n'allait point lâcher pied si aisément que se l'imaginait la baronne.

Valentine lui avait plu. Il s'était enquis d'elle, de sa famille, avait appris qu'elle vivait avec sa mère et sa sœur, que ni père, ni frère, ni proche parent n'était là pour la défendre. C'était une proie trop belle et trop facile pour reculer devant cette entreprise. Il avait donc tenté de faire en personne le siège de la jolie brune ; mais, voyant la baronne se dresser sans cesse entre elle et lui, certain que Valentine ne subissait ses assiduités qu'avec une répugnance manifeste, il renonça à poursuivre la jeune fille par les moyens ordinaires.

Il fit venir Barberousse, son âme damnée,—une brute abjecte, perdue de vices, qui n'avait pour lui que beaucoup d'audace et un reste d'intelligence,—et il le chargea d'en lever tout bonnement Valentine.

Muni d'un plan détaillé qu'il avait dressé sur les indications du favori, Barberousse alla rôder autour de l'hôtel, afin de prendre les dispositions nécessaires. Par malheur pour lui, il était connu comme le loup blanc de tous les gens qui fréquentait la cour. Aussitôt que Julien l'aperçut, le soupçonna le danger qui planait sur Mme de Coissy, et décida sa mère à quitter Paris. Jean n'avait fait qu'organiser la fuite, mais il l'avait fait avec assez d'habileté pour dépister Barberousse, qui ne s'attendait guère à pareille surprise. En effet, quand il revint le lendemain, pour préparer le coup qu'il méditait, et trouva l'hôtel vide, il fut horriblement désappointé. Cependant il ne perdit pas courage. Par les informations qu'il avait prises, il savait que la baronne était partie à neuf heures du soir, dans une chaise attelée de deux chevaux gris-pommelé, escortée par deux cavaliers, montés sur deux chevaux bais. De ces deux cavaliers, lui avait-on dit, l'un portait un costume d'officier, l'autre était en habit de voyage. Il n'était pas difficile à Barberousse de deviner quel était l'officier. Il savait que le comte de Montbazin, cornette aux chevaux-légers du roi, allait tous les jours chez Mme de Coissy. Donc l'officier c'était lui.

Dû second cavalier, Barberousse ne s'inquiéta même pas. Il fut évident pour lui que Julien, qui allait tous les jours chez la baronne et qui, probablement, courtisait une de ses filles, ne se priverait pas longtemps d'un plaisir dont il avait contracté la douce habitude. Il fit donc surveiller Julien. Rien n'était moins dangereux, puisque le jeune officier ne se doutait de rien et ne prenait aucune précaution. Conformément aux ordres de Barberousse, dès le second jour, un cavalier trotta derrière le comte jusqu'à Bezons, et venait rendre compte à Paris de sa mission. De Paris un autre cavalier allait pendant la nuit prendre à Bezons la place de son camarade et escortait le cornette jusqu'à Herblay. Là encore, toujours pendant la nuit, un troisième cavalier, également venu de Paris, guettait le passage de Julien, le suivait jusqu'à Neuville et continuait son chemin dans la direction de Pontoise, pour ne pas éveiller les soupçons du comte.

Mais il avait eu le temps de remarquer l'endroit où Julien s'était arrêté, de sorte qu'en revenant à Neuville par un chemin de travers, il lui fut aisé de se renseigner dans l'auberge où il s'arrêta. Il n'y avait à Neuville qu'un château. Il appartenait à M. Michaud, qu'on prétendait riche à cinquante millions. Ce château, après avoir été longtemps abandonné, était habité depuis cinq jours par le fils de M. Michaud et par un officier de ses amis, ainsi que par une femme et ses deux filles,—des parents de M. Michaud, selon toute vraisemblance. Non seulement aucune erreur n'était possible, puisqu'il y avait juste cinq jours que Mme de Coissy était partie de Paris, mais encore on connaissait encore le nom du second cavalier qui accompagnait le comte de Montbazin : c'était Jean Michaud.

Sur le-champ, le cavalier retourna à Paris. Le soir même, Barberousse était renseigné. Il ne perdit pas de temps, lui non plus. A la tête de huit hommes, bien montés et bien armés, il arrivait à Conflans dès six heures du matin, se procurait à l'auberge un costume de paysan et s'en allait tout seul, à pied, explorer les environs du château. Il achevait d'en faire le tour, après en avoir examiné le fort et le faible, quand Mme de Coissy l'avait surpris derrière la haie. Il espérait avoir exécuté son mouvement de retraite assez tôt et assez vite pour qu'il ne fût pas remarqué. Afin de s'en rendre compte, et après avoir longé dans sa fuite la haie qui clôturait le parc du côté de l'Oise, il s'arrêta dès qu'il en eut atteint l'extrémité, se jeta dans le champ voisin, puis penchant légèrement la tête en avant, à travers l'épais feuillage qui le masquait entièrement, il observa.

Personne ne paraissait sur le chemin de halage, ni ne le suivait des yeux par-dessus la haie, dont le mur verdoyant et bien taillé se profilait à sa vue avec une netteté parfaite.

Au bout d'un quart d'heure, persuadé qu'il n'avait pas été aperçu, il regagna Conflans, où il avait laissé ses camarades. Barberousse se trompait. La baronne l'avait assez vu pour donner de lui un signalement à peu près exact. Elle n'en avait pris, il est vrai, aucun ombrage ; mais il n'en était pas de même de Vif-Argent, qui l'avait écoutée avec la plus grande attention. Si Mme de Coissy avait, en effet, tracé de lui un portrait de paysan vulgaire, peut être Jean aurait-il cru réellement à la présence d'un simple maraudeur ; mais la barbe rouge de cet homme, — un ornement dont il était si fier et auquel il devait le surnom sous lequel il était connu. — l'avait désigné d'autant plus clairement à la défiance de Jean, que Julien lui avait déjà signalé la présence de ce coquin autour de l'hôtel de la baronne.

Jean ne douta pas un instant que ce ne fût lui qui rôdait aujourd'hui le long du parc et comme, au contraire du jeune comte, il avait beaucoup de présence d'esprit et de décision, il songea sur-le-champ à se mettre sur la défensive. Avant souper, ses préparatifs étaient faits, ses domestiques avertis, sans que Mme de Coissy soupçonnât plus que Valentine et Andrée les terribles complications auxquelles elles étaient exposées. Lorsque Julien put enfin aller le rejoindre, il trouva Vif-Argent entouré de ses quatre domestiques.

— Si l'homme que nous avons cru reconnaître aujourd'hui nourrit de sinistres projets, leur disait-il, il est évident que ce n'est pas du côté du village qu'il tentera de s'introduire ici, mais bien du côté de la rivière, où il ne rencontrera qu'un obstacle facile à franchir. C'est donc là qu'il faudra exercer la plus grande surveillance, tout en ne s'éloignant pas trop du château, de manière à y trouver aussitôt un refuge.

— Mais on pourrait lâcher les deux chiens de montagne qui sont dans la cour, fit observer le concierge.

—Gardez-vous en bien ! Ils les tueraient. D'ailleurs, nous avons besoin d'eux dans la cour. Au cas où les drôles essayeraient de pénétrer par la porte d'entrée, les aboiements de nos chiens nous en avertiraient.

—Alors, que faisons-nous ? demanda Julien.

—Je me placerai moi-même en observation dans un des massifs plantés près de la rivière, à proximité du château. Vous autres, tenez vous au rez-de chaussée, dans ce cabinet, et ne bougez pas avant que je vienne vous donner l'alarme, ou que je tire un coup de pistolet pour vous appeler à mon secours.

Puis se tournant vers le jeune officier :

—C'est toi, poursuivit Jean, qui voudras bien veiller à ce que mes instructions soient rigoureusement suivies.

A ces mots, il distribua à chacun de ses domestiques un fusil, une paire de pistolets, et leur enjoignit d'éteindre les lumières. Dix heures sonnèrent au même instant. Alors Jean passa ses pistolets dans sa ceinture, s'assura que son épée jouait bien dans le fourreau, et sortit par la porte fenêtre qui ouvrait directement sur le parc. Cinq minutes après, il se dissimulait dans un massif de rhododendrons, situé à cent pas au plus des bâtiments, et d'où il pouvait sans danger surveiller les bords de l'Oise. Là, dévorant des yeux l'obscurité, il attendit.

V.—BATAILLE.

Tout d'abord, il ne distingua rien que les masses confuses des arbres se découpant sur le ciel parsemé d'étoiles ; mais peu à peu, ses yeux s'habituaient à la nuit dans laquelle il venait d'entrer. Il vit nettement le sable des allées, tranchant sur le vert sombre des pelouses ; l'arête vive de la haie, vers laquelle se dirigeaient ses regards, lui apparut bientôt, coupant d'une ligne irréprochable le lit de la paisible rivière, dans laquelle le ciel reflétait ses myriades d'étincelles.

Pendant une demi-heure, il n'entendit rien de suspect. Tout à coup, il dressa l'oreille. Il lui avait semblé qu'une troupe d'hommes, marchant avec précaution, faisait crier sous ses pas le sol pierreux du chemin de halage. Maintenant, il voyait presque aussi bien qu'en plein jour. Dans le silence de la nuit, les moindres bruits arrivaient jusqu'à lui avec une intensité de son qui le surprenait lui-même. Au bout de quelques instants, il ne pouvait plus s'y méprendre. Les bruits de pas qu'il avait entendus se rapprochaient. Dix minutes après, un groupe d'hommes apparut, dominant la haie de la tête et des épaules.

—Halte ! fit à voix basse celui qui les commandait.

Ils s'arrêtèrent. Leur chef fit quelque pas à droite et à gauche, comme pour s'assurer que le château était plongé dans les ténèbres. De l'endroit où il se trouvait, il était facile de s'en rendre compte, puisque les bâtiments étaient isolés du parc par une large éclaircie et que, sur la droite, cette éclaircie avait été prolongée jusqu'à l'Oise, afin d'en ménager la vue aux habitants. Convaincu que tout le monde dormait d'un profond sommeil, Barberousse se rapprocha enfin de ses compagnons.

—En avant, le pistolet au poing, et pas de quartier pour les hommes, s'ils s'avisent de vous résister ! ordonna-t-il.

Jean n'était pas à plus de trente pas d'eux. Il voyait et entendait tout. Les uns après les autres, les bandits franchirent la haie et, comme ce ne fut pas sans une certaine difficulté, Vif-Argent eut le temps de les compter. Ils étaient huit. Doucement, il battit en retraite et alla retrouver dans le cabinet Julien et ses domestiques.

—Attention ! dit il à voix basse. Les voici. Ils vont évidemment faire le tour du château pour chercher à y entrer. Laissons ouvertes, comme par mégarde les persiennes de ce cabinet et fermons la porte fenêtre. Evidemment ils croiront à une négligence et choisiront le chemin que nous leur préparons.

—Nous, rangeons-nous de chaque côté de la fenêtre, de façon qu'ils ne puissent pas nous voir et, quand ils seront réunis, tirons à bout portant sur cette canaille. Vous m'avez compris ?

—Parfaitement, dit Julien.

Il se rangea sur la droite avec le concierge et le jardinier, tandis que Jean et les deux domestiques se plaçaient à gauche de la fenêtre.

Un petit quart d'heure s'écoula dans une indicible angoisse. Tout à coup, l'ombre d'un homme se profila dans le jardin sur les carreaux de la croisée.

— Par ici ! cria-t-il à demi voix, en appelant de ses deux bras ses camarades.

— Ne bougez pas avant qu'ils soient groupés devant la porte ! recommanda Jean.

De droite et de gauche, en effet, ils accouraient les uns après les autres. Barberousse apparut à son tour, s'arrêta devant la croisée, démasqua une lanterne sourde, dont il fit pénétrer les rayons dans le cabinet.

— Personne ! dit-il en riant. C'est vraiment trop commode ! Cassez un carreau et ouvrez cette fenêtre.

A l'envi tous les hommes se précipitèrent, tandis que Barberousse s'écartait pour les laisser faire.



— Sortez !

— Feu ! commanda Jean à voix basse.

Et, prêt d'exemple, il brûla la cervelle de celui qui venait de faire sauter en éclats le carreau de la croisée. En même temps, Julien et les domestiques avaient exécuté un mouvement convergent et fait feu d'un de leurs pistolets.

— Assez ! cria Jean, à voix haute, cette fois. Réservez vos coups et sus à ces misérables !

En disant ces mots, lui-même ouvrit la fenêtre et se précipita au dehors. Quatre des hommes de Barberousse gisaient étendus sur le sable de l'allée, foudroyés par cette décharge meurtrière. Les trois autres et leur capitaine, paralysés de stupeur, ripostèrent à l'aventure, sans trop savoir ce qu'ils faisaient, et hésitèrent un instant à continuer l'attaque ; mais quand ils virent Vif-Argent et Julien, suivis de leurs domestiques,

sortir du cabinet pour les charger, ils reconnurent que toute résistance était impossible.
—Tirez au large ! ordonna Barberousse, en s'éclipsant le premier derrière un massif.

Ses trois camarades prirent la fuite au hasard, poursuivis par les domestiques, tout enfiévrés de leur éclatant succès et dont pas un seul n'avait été touché. Le concierge atteignit encore un des assaillants d'un coup de fusil ; les deux autres se perdirent dans les profondeurs du parc, sans qu'il fût possible de les rattraper. Quant à Barberousse, qui connaissait les êtres pour les avoir étudiés dans la journée, il eut bientôt fait de regagner la haie, de l'escalader et de disparaître. Jean n'avait pas été blessé non plus, mais une balle lui avait fleuré l'oreille droite, qui était légèrement tuméfiée, noire de poudre, et d'où coulaient quelques gouttes de sang.

Sans s'occuper de cette écorchure, il revint sur ses pas pour ramasser les victimes. Des cinq hommes tombés, trois étaient morts sur le coup. Les deux autres vivaient encore. Pendant qu'on transportait les blessés dans la grange, en face du logement du concierge, on cha gea les cadavres sur une brouette, que le jardinier alla tout bonnement vider dans la rivière. A peine cette sinistre besogne était-elle terminée, que la baronne et ses filles, réveillés par la mouquetade, apparurent à une fenêtre du premier étage.

—Mais que se passe-t-il donc ? demanda Mme de de Coissy épouvantée.

—Nous allons vous le dire, madame, répondit Jean. Ayez la bonté de vous habiller.

Accompagné de Julien, il se rendit auprès des blessés et pansa lui-même leurs plaies, qui ne présentaient aucun danger sérieux.

—A la première heure, vous irez chercher un chirurgien, ordonna-t-il cependant au concierge

Quand il eut achevé de leur donner les soins nécessaires, il les interrogea. Leurs réponses ne lui apprirent rien qu'il n'eût deviné déjà. Barberousse les avait conduits la nuit dernière à Conflans ; où il les avait laissés seuls pendant une bonne partie de la journée, tandis qu'il étudiait les abords du château, pour combiner son plan d'attaque. Vers dix heures, il les avait fait partir, leur avait servi de guide et leur avait dit qu'il s'agissait de délivrer une mère et ses filles, que deux misérables retenaient injustement prisonnières. On pouvait tuer sans scrupule ces deux hommes. Il répondait de l'impunité.

Jean et Julien savaient donc maintenant à quoi s'en tenir. Ils étaient condamnés par Barberousse. Si cette découverte n'était point faite pour les effrayer personnellement, elle n'était pas non plus de nature à les rassurer sur le sort de Valentine et d'Andrée. Jean s'éloigna, après avoir recommandé à ses gens de ne pas se coucher avant qu'il leur en ait donné l'ordre ; puis il se rendit au salon avec Julien, fit prier la baronne de vouloir bien descendre et se promena, en proie à une agitation qu'il ne cherchait plus à dissimuler.

C'est qu'il souffrait à présent pour son propre compte au moins autant que Julien pouvait souffrir pour le sien. Non seulement il adorait Andrée, mais encore il s'apercevait qu'avec les difficultés auxquelles il se heurtait de jour en jour, cet amour avait grandi et devenait une véritable passion. Or le sort d'Andrée, pour le moment, était fatalement lié au sort de Valentine. Les séparer était impossible. Toutes deux couraient donc les mêmes dangers, étaient menacées du même déshonneur.

Comment échapper, non pas à la mort qu'il était prêt à braver cent fois pour Andrée, mais au dénouement horrible par lequel cette lutte inégale se terminerait à coup sûr ? Voilà ce que cherchait Vif-Argent, sans rien trouver qui détournât de celle qu'il aimait cette épouvantable catastrophe. Au même instant apparut Mme de Coissy, accompagnée de ses deux filles, tellement effrayées qu'elles n'avaient pas voulu rester seules dans leur appartement. Elles se tenaient par la main et se serraient l'une contre l'autre, en proie à d'insurmontables terreurs. Julien s'approcha d'elles pour les rassurer, et prit place à leur côté, sur le canapé, au fond duquel elles s'étaient laissées tomber. Quant à la baronne, quoique très agitée, elle avait conservé encore un reste de sang-froid.

—Ah ça ! que signifient ces coups de feu, ces gémissements que j'ai entendus ? demanda t-elle.

—Ils signifient, madame, que nous avons été assaillis par huit bandits et que nous nous sommes défendus, répondit Jean.

—Contre huit hommes ! s'écria-t-elle étonnée. Mais vous étiez donc sur vos gardes ?

—Heureusement pour nous, oui, madame.

—Mais qui vous a mis sur le qui-vive ?

—Vous-même, madame.

—Quand ? Comment ?

—En nous donnant le signalement du misérable que votre présence avait mis en fuite aujourd'hui !

—Cet homme vous était donc connu ?

—Oui, madame. C'était Barberousse, l'agent secret du favori.

—Et vous ne m'en avez rien dit ! fit Mme de Coissy d'un ton de reproche.

—Pour vous épargner des frayeurs inutiles. J'espérais alors que ce drôle ne nous attaquerait pas dans la soirée et je comptais vous faire quitter le château demain à la première heure. J'en étais convenu avec Julien, à qui, dès son arrivée, j'avais fait part de mes inquiétudes.

—Ainsi, dit la baronne avec un geste d'horreur, à cause de moi, vous avez risqué votre vie ! On s'est battu ! Il y a eu du sang versé, des blessés, des morts peut-être.

—Des blessés seulement dans les rangs ennemis, madame, répondit Jean, qui ne jugea pas à propos de parler des morts, pour ne pas augmenter les terreurs de la pauvre femme.

—Et parmi vous, parmi vos gens, personne n'a été atteint ? insista Mme de Coissy.

—Personne, grâce à Dieu ! non, madame.

En ce moment, elle leva les yeux sur Vif-Argent. Quelques gouttelettes de sang avaient coulé sur son cou et sa cravate blanche, qu'elles avaient légèrement rougi. Elle aperçut son oreille, que le frôlement de la balle avait noircie et visiblement enfiée.

—Mais vous me trompez ! s'écria t-elle. Vous avez été blessé, monsieur !

—Ce n'est rien, madame, rassurez-vous, fit Jean ; une simple écorchure. Avec un peu d'eau fraîche, il n'y paraîtra plus.

Andrée, qui avait écoutée la conversation, se leva tout à coup, s'approcha, regarda la blessure et poussa un cri d'effroi.

—Mais c'est épouvantable ! dit-elle. Un pouce de plus sur la gauche et vous étiez mort, monsieur !

Elle avait obéi à un sentiment instinctif et dont elle ne se rendait pas compte.

—Mêle-toi de ce qui te regarde et laisse-nous, gronda sévèrement sa mère, en lui ordonnant du geste d'aller reprendre sa place auprès de Valentine.

Et se tournant vers Jean :

—Il est certain, monsieur, que vous avez failli payer de votre vie l'hospitalité que vous nous offrez, reprit-elle. Or, je ne veux être pour personne le sujet de semblables boucheries. Je suis donc bien décidée à ne pas rester un jour de plus à Neuville.

—Je suis d'autant plus de votre avis, madame, approuva Vif-Argent, que Barberousse n'est pas homme à en rester là. Certainement, dut-il faire le siège du château avec une compagnie, il reviendra—et dès demain, selon toute vraisemblance, ajouta-t-il.

—Eh bien ! partons à l'instant, proposa madame de Coissy.

—Nous sommes entièrement à vos ordres, madame, mais où irons-nous ?

—Nous rentrerons à Paris, monsieur. J'irai trouver le régent, je lui expliquerai...

Vif Argent sourit avec une expression de tendre pitié.

—Et vous croyez que Philippe d'Orléans vous tirera des griffes de son âme damnée ? demanda-t il. Non, madame, il ne fera qu'en rire.

—Mais alors que faire ? interrogea la baronne explorée.

—Quitter Neuville et choisir une autre retraite, répondit Jean. C'est du moins ce que Julien et moi nous avions projeté.

—C'est le plus sage, appuya le jeune officier. Vous pensez bien, chère madame, que nous ne vous abandonnerons pas en un semblable péril et qu'au prix de mon sang, je disputerai Valentine au monde entier. Ce n'est pas pour reculer devant l'audace de ce fiéffé coquin de Barberousse. Je le tuerais plutôt de ma propre main...

—Eh ! c'est précisément ce que je ne veux pas ! protesta la baronne avec énergie. Assez de sang a coulé déjà pour que je m'oppose à ce que vous couriez de nouveaux dangers. Quand je devrais avec mes filles me retirer dans un couvent, je ne permettrai pas...

—Un couvent ! interrompit tout à coup Vif-Argent. Attendez donc... mais oui... vous m'y faites penser... c'est une excellente idée...

—Ah ! vous m'approuvez ? fit Mme de Coissy enchantée.

—Certainement, madame. Je crois même qu'il me sera possible de vous aider à réaliser votre désir.

—Comment cela ?

—Au temps où j'étais page de Sa Majesté, dit Jean avec un peu d'embaras, une personne, très haut placée à la cour, a daigné me témoigner une excessive bienveillance. J'en ai été d'autant plus flatté et d'autant plus touché que l'obscurité de mon nom ne m'avait pas habitué jusqu'alors à de telles indulgences.

—Mais cette personne quelle est-elle ? demanda Mme de Coissy.

—C'est la fille du régent, la princesse Louise Adélaïde d'Orléans.

—Elle pourrait, en effet, nous couvrir de sa protection si elle n'avait pas quitté la cour, convint la baronne.

—C'est justement parce qu'elle l'a quittée que sa bonté nous serait d'un grand secours encore, répliqua Jean, car vous n'ignorez pas que son Altesse Adélaïde s'est retirée dans le couvent de Chelles, dont elle est abbesse.

—Vous avez raison ! s'écria la baronne ; mais croyez-vous qu'elle consentira à nous recevoir ?

—Je l'espère, madame. Dans tous les cas, il ne nous en coûte rien de l'essayer.

—Je ne demande pas mieux, monsieur. Quand faut-il partir ?

—A l'instant même, si vous m'en croyez.

—Quoi ! Pendant la nuit ! Vous ne craignez pas que ce Barberousse...

—Barberousse, madame, doit galoper à l'heure qu'il est sur la route de Paris, pour y chercher du renfort, et ne sera guère de retour à Conflans que dans la matinée de demain. C'est un répit dont il serait maladroit à nous de ne pas profiter. Or, il ne nous faut pas plus d'une heure pour faire nos préparatifs, atteler la chaise de poste et garnir nos chevaux. Voulez-vous que j'en donne l'ordre à l'instant.

—Soit, monsieur, fit Mme de Coissy après un moment d'hésitation. Avant une heure nous serons prêts.

Pendant qu'elle entraînait Valentine et Andrée, dont ce départ précipité redoublait les tracas, Jean donnait à ses domestiques l'ordre d'atteler la chaise, de seller les chevaux, et chargeait Julien de veiller à ce que ses instructions fussent bien remplies. Dans son cabinet, il alla prendre un coffret de fer, dans lequel il versa une bonne livre de poudre et plaça un sac de cuir rempli de balles. Enfin, après avoir rechargé ses pistolets, il procéda rapidement à sa toilette et lava son oreille ensanglantée, sans parvenir toutefois à la rendre présentable. Cela fait, il alla porter lui-même dans le carrosse le coffret qui contenait ses munitions, s'assura que les montures étaient bien sanglées et revint au château.

Le lendemain, pendant qu'à son tour le jeune comte de Montbazin bouclait sa valise, Jean eut le temps de réfléchir aux événements dans lesquels il venait de jouer si activement son rôle. Par quelle bizarrerie étrange le hasard l'avait-il si étroitement rapproché de celle qu'il aimait ? Il y a huit jours, elle n'avait guère laissé dans ses souvenirs que la vague impression d'un rêve et il ne supposait pas que ce rêve pût jamais devenir une réalité. Aujourd'hui qu'il vivait côte à côte avec elle, il s'abandonnait avec ivresse au bonheur de cette délicieuse communauté. Les obstacles qui le séparaient d'elle, il était décidé, coûte que coûte, à les briser, dut-il acheter un titre et un nom pour les lui donner.

Il aimait avec passion, il le sentait, et il éprouvait à s'en convaincre chaque jour une jouissance dont il n'avait jamais ressenti jusqu'ici les âcres voluptés. Andrée l'aimait-elle aussi ? Il l'ignorait. Si elle avait supporté sans révolte apparente les longs regards qu'il laissait tomber sur elle, s'il avait senti trembler sa main dans la sienne une pauvre fois, cela ne prouvait pas qu'elle fût animée envers lui des sentiments qui l'agitaient lui-même.

Cependant, elle venait de donner à l'instant une preuve bien évidente de l'intérêt qu'elle portait à Vif-Argent. En s'approchant de lui, en le voyant blessé, en songeant que pour elle il avait failli se faire tuer elle n'avait pu réprimer un cri d'angoisse auquel Jean n'aurait pas mieux demandé que d'attribuer une grande éloquence. Se trompait-il ? Ce cri portait-il réellement du cœur ? N'était-il qu'un témoignage d'amitié ? Voilà ce que se demandait le pauvre amoureux et, quoiqu'il n'osât pas trancher la question dans le sens qui lui était le plus favorable, il lui semblait qu'il y avait dans cette manifestation naïve d'Andrée quelque chose de plus qu'un mouvement d'intérêt banal.

Aussi cette seule pensée qu'il pouvait être aimé d'elle éclaira son visage d'une radieuse expression de félicité. Il en arriva bientôt à se figurer qu'il n'était pas le jouet d'une erreur, à espérer qu'elle ne repousserait pas son amour, que de cette adorable enfant il lui serait permis de faire un jour l'idole de sa vie entière. Il avait fermé les yeux, afin de mieux s'absorber en elle. Il la voyait distinctement, avec ses cheveux blonds un peu rebelles, dorés par ce beau soleil de printemps, avec ses grands beaux yeux, bleu foncé, frangés de longs cils noirs recourbés, sous des sourcils châains finement arqués, avec son nez correct, aux narines roses et mobiles, sa bouche petite, fraîche et rose, déridée par un sourire espiègle qui découvrait ses dents nacrées. Sa taille souple et cambrée, son corsage élégamment arrondi, ses fines attaches, ses mains de patricienne, son pied d'Andalouse, toutes ces perfections, qu'une à une il avait découvertes en elle lui apparaissaient à la fois, et c'était dans une sorte de pieuse extase qu'il les contemplait.

Julien vint inconsciemment l'arracher à cette rêverie enchanteresse.

—As-tu donné à ton cocher l'itinéraire que tu comptes suivre pour gagner Chelles ? lui demanda-t-il.

—Pas encore.

—Est-ce que tu as l'intention de traverser Paris ?

—Je m'en garderais bien, quand même ce serait notre chemin le plus direct, répondit Vif-Argent. Or, comme cela nous écarterait énormément de la ligne droite, nous n'approcherons même pas de Paris. Le chemin le plus court est de passer par Conflans, de gagner Ermont, puis Servan, pour atteindre Chelles.

—Combien de lieues environ ?

—Une dizaine de lieues au plus. Nous pourrions donc nous arrêter, soit à Ermont, soit à Servan, pour laisser souffler nos chevaux, de manière à ne pas arriver au couvent avant le jour.

—Et traverser Conflans ne te fait pas peur ? interrogea le jeune officier.

—Non. Je suis certain que Barberousse l'a déjà quitté. Dans tous les cas, avec les deux sacripants qui lui restent, il n'est pas de force à nous barrer le passage, tandis que, osât-il le faire, nous sommes en mesure de lui répondre.

—Certes, dit le comte, en retroussant crânement sa moustache blonde.

Un instant après, Mme de Coissy, suivie de Valentine et d'Andrée, firent annoncer qu'elles étaient prêtes. Les deux jeunes gens allèrent les rejoindre au salon et se dirigèrent avec elles du côté des communs, où la chaise de poste et les chevaux les attendaient. Après avoir distribué à ses gens une poignée d'or, Jean fit monter ces dames en voiture et recommanda au cocher de se tenir à une distance régulière de vingt-cinq pas.

Puis il sauta en selle, se rangea à côté de Julien et prit les devants. Au lieu de suivre le carrosse, comme la première fois, il voulait le précéder, afin d'éclairer la route. Enfin la grande porte s'ouvrit et le cortège, dans l'ordre que nous avons dit, traversa bruyamment le village endormi.

Julien et Jean, le pistolet au poing, marchaient en avant, préparés à toutes les surprises. Tant de précautions devinrent inutiles, quand on eut traversé Conflans, sans y rien découvrir d'inquiétant. Vif-Argent ne s'était donc pas trompé dans ses conjectures. Ou Barberousse était parti, ou il ne s'imaginait pas que ses ennemis auraient l'aplomb de lui glisser si audacieusement entre les doigts.

Malgré cela, les jeunes cavaliers ne continuèrent à avancer qu'avec une extrême prudence. Jean connaissait d'ailleurs parfaitement le chemin. Dans ses nombreuses excursions à cheval autour de Paris, il en avait à peu près parcouru tous les environs. Vers deux heures et demie, ils allaient atteindre Ermont, dont le clocher se dessinait nettement à l'horizon, quand derrière eux, un grand fracas se fit entendre, accompagné de cris de terreur.

Ils se retournèrent brusquement et aperçurent la chaise de poste, fortement inclinée sur la droite. Un des chevaux s'était abattu. Le cocher mettait pied à terre pour le relever. Vivement ils s'approchèrent, au moment où la baronne et ses filles sautaient hors de la voiture. Qu'était-il donc arrivé ? Tout simplement l'essieu de derrière s'était brisé. Si le carrosse n'avait pas versé, c'est que les roues, en s'écartant, l'avaient calé de chaque côté, comme deux béquilles.

Cela n'avait rien de bien étonnant. Depuis fort longtemps, cette malheureuse

chaise de poste n'avait pas servi, et on avait quitté Paris si précipitamment que l'on n'avait pas eu le temps de l'envoyer chez le carrossier pour la lui faire inspecter. A ce mal il n'y avait pas de remède immédiat. Il fallait gagner Eimont à pied, y trouver un aubergiste d'abord, un charron ensuite.

La baronne déplorait cet incident, qui, fort mal à propos, avait ravivé ses terreurs. Valentine en prenait assez bien son parti. Quant à Andrée, elle en riait de tout son cœur et déclarait que, pour elle, un voyage sans accident n'était pas un voyage. Jean donna l'ordre au cocher d'abandonner le carrosse, de détieler les chevaux et de le suivre à Ermout, dont on n'était guère éloigné du reste que de cinq ou six cents pas. La petite caravane se mit en route sans trop rechigner. Jean assurait d'ailleurs que c'était un retard de courte durée et qu'en deux heures tout pouvait être réparé. En effet, au bout d'un petit quart d'heure, nos voyageurs avaient atteint le village et frappèrent à la porte d'une auberge, qui s'ouvrit devant eux avec une complaisance de bon augure. Jean exposa le cas à l'aubergiste, qui proposa d'aller lui-même réveiller le charron.

— C'est cela, dit Vif-Argent. Et, pendant qu'il réparera notre chaise, vous nous servirez à souper.

La figure de l'hôte s'épanouit devant cette aubaine inespérée. A l'instant il mit sur pied tout son monde. Au bout d'un quart d'heure, les chevaux étaient à l'écurie, la table dressée, le souper servi, et le charron arrivait.

Jean lui expliqua ce dont il s'agissait. Le bonhomme promit qu'il ferait de son mieux et s'éloigna. Mme de Coissy avait fini par se dérider. Maintenant qu'il n'était plus au château, Jean lui avait fait occuper la place d'honneur, de manière à se trouver auprès d'Andrée, comme Julien se trouvait à côté de Valentine. C'était la première fois qu'il était si près d'elle, que sa robe de soie frôlait son genou, qu'il respirait le divin parfum qui s'exhalait de sa personne, que leurs mains se rencontraient dans un mutuel empressement à saisir les menus objets dont la table était couverte.

Jean rayonnait. Il aurait souhaité que de pareils accidents se multipliasent à l'infini pendant le court voyage qu'ils avaient entrepris. Il ne s'imaginait pas que ses désirs allaient être si promptement exaucés. Alors que le souper touchait à sa fin, le charron revint. Il avait constaté le dégât. L'essieu était bien cassé ; il fallait absolument le remplacer. Par malheur, il n'en avait pas chez lui de cette dimension, il s'en était assuré ; mais il offrait de partir sur-le-champ avec sa voiture pour Paris, où il irait en acheter un et d'où il serait certainement de retour avant midi.

C'était un gros retard, mais il fallait bien s'y résigner.

— Allez, lui dit Jean, et comptez sur ma générosité si vous tenez parole.

Le charron s'éloigna, en jurant ses grands dieux qu'à deux heures la chaise de poste serait réparée. La fin du souper se ressentit de ce contretemps. Les deux amis échangeaient un regard d'intelligence. Ils savaient bien que Barberousse ne perdrait pas une minute pour réparer l'échec qu'il avait subi, et que chaque heure qui s'écoulait les rapprochait d'un nouveau danger ; mais ils eurent le bon esprit de garder pour eux la vague inquiétude qu'ils ressentaient. Ils donnèrent à l'aubergiste l'ordre de préparer des chambres. Prendre un peu de repos c'était, en effet, ce qu'il y avait de mieux à faire.

La baronne ne demandait pas mieux, car elle tombait de sommeil. Valentine et Andrée, moins fatiguées qu'elle, ne pouvaient pourtant pas faire autrement que de suivre son exemple. Elles se retirèrent aussitôt. Julien et Jean, eux-mêmes, ne tardèrent pas à les imiter, car, d'après les calculs auxquels ils venaient de se livrer, Barberousse ne pouvait pas les atteindre avant au moins vingt-quatre heures. Quelque désir qu'il en eût pourtant, Vif Argent ne parvint pas à fermer l'œil. Il redescendit bientôt pour commander le dîner, et sortit, autant pour constater la gravité de l'accident dont ils avaient été victimes, que pour s'assurer qu'aucune figure sinistre n'errait aux alentours du village.

Le charron avait dit vrai : il était impossible de se remettre en route. L'essieu s'était cassé net par le milieu. Jean retourna à l'auberge et pénétra dans l'écurie, où le cocher ronflait sur la paille, avec la consciencieuse tranquillité d'un homme qui s'est acquitté de ses devoirs. Les chevaux avaient grasse litière, le râtelier était bien garni. Il tua ainsi le temps jusqu'à midi, afin de tromper l'impatience qui le dévorait. L'heure à laquelle le charron avait promis de revenir était sonnée et il n'avait pas paru !

On se mit à table, sans grand appétit. Chacun, sans en rien dire, sentait que les

instants étaient précieux. Enfin, vers une heure, le charron était de retour à l'auberge. Il avait dîné en arrivant, afin de ne pas interrompre sa besogne et d'en avoir terminé plus tôt. Un de ses ouvriers l'accompagnait. Avant trois heures, si l'essieu qu'il apportait était de mesure exacte, on pourrait atteler les chevaux à la voiture. Dès que la réparation serait terminée, il le ferait savoir par son ouvrier.

—Parfait, dit Vif-Argent. Nous arriverons à Chelles entre cinq et six heures. C'est tout ce qu'il nous faut.

Trois heures, quatre heures sonnèrent. L'ouvrier n'arrivait pas. Julien et Jean prirent le parti d'aller à la découverte. Le carrosse était étayé sur deux crics et bien d'aplomb, mais les roues gisaient encore sur le revers du fossé. A chaque bout de l'essieu, le patron et l'ouvrier limaient à tour de bras. La sueur qui perlait sur leur visage prouvait qu'ils avaient travaillé sans relâche.

—Eh bien ! ça ne va donc pas ? demanda Jean qui s'approcha.

—Pas tout seul, non, monseigneur, répondit le charron. L'extrémité de l'essieu est trop forte pour les boîtes ; il faut que nous la réduisions avant de l'ajuster.

—Sera-ce encore bien long ?

—Oh ! nous en avons bien encore pour deux petites heures, fit le charron.

Jean ne fut pas maître d'un geste de colère. Il savait bien ce que signifiait en langage de paysan "deux petites heures" ou "deux petites lieues." Cela voulait dire qu'il n'aurait pas fini avant sept heures.

—Si vous aviez besoin d'un coup de main, proposa Julien, nous pourrions vous aider.

Le charron se mit à rire.

—Vous ! Manier ces outils-là ! s'écria-t-il. Sauf votre respect, monseigneur, ça ne serait pas le moyen d'avoir fini plus tôt.

Ne pouvant être utiles à rien, les deux jeunes gens revinrent à l'auberge, où Mme de Coissy commençait à s'ennuyer fort. A six heures, personne n'ayant paru, Jean fit partir en avant le cocher et les chevaux, avec ordre formel de ramener la chaise dès qu'elle serait prête. Lui-même et Julien sellèrent leurs montures, les bridèrent et les attachèrent de façon à se mettre en route aussitôt que la voiture arriverait. A sept heures enfin, elle s'arrêta devant la porte de l'auberge.

Les trois femmes y montèrent en toute hâte. Jean récompensa généreusement les deux ouvriers et donna au cocher l'ordre de trotter vers Sevran. Fort heureusement, au mois de juin, la nuit ne tombe guère avant neuf heures. En se pressant un peu, il serait possible d'arriver au couvent à une heure décente.

On partit donc. Cette fois, Julien et Jean changèrent de tactique et se mirent à l'arrière-garde. S'il y avait un danger à courir, c'était sûrement de ce côté qu'il les menaçait. Ce fut en effet de là qu'il surgit. En calculant avec Julien le temps qu'il fallait à Barberousse pour retourner à Paris, rassembler une nouvelle troupe, revenir à Conflans et se lancer à sa poursuite, Jean avait jugé que vingt-quatre heures pour le moins étaient nécessaires ; mais il avait compté sans la fureur du misérable et son désir de se venger.

Après avoir échappé par miracle au piège dans lequel Vif-Argent l'avait attiré, Barberousse, exaspéré de son humiliante défaite, avait regagné Conflans, où les deux compagnons qui avaient également réussi à s'esquiver ne tardèrent pas à le rejoindre. Parmi ces deux hommes se trouvait précisément celui qui avait transmis le premier à son capitaine les renseignements que l'aubergiste de Neuville lui avait fournis sur le château et ses habitants. Quel était son véritable nom ? Lui-même ne le savait peut-être pas ; mais ses camarades l'appelaient Long Boyau, à cause de l'insatiable appétit dont il était doué. Sans s'accorder une heure de repos, Barberousse remonta à cheval et repartit pour Paris, après avoir spécialement chargé Long Boyau d'aller s'informer le lendemain matin à Neuville et de surveiller la route jusqu'à son retour.

Pour se remettre de l'émotion qu'il venait d'éprouver, Long-Boyau estima qu'un bon souper était le meilleur réconfortant et se fit servir dans sa chambre, où il se mit à table en tête à tête avec son camarade. Vers une heure du matin, ils avaient achevé leur repas et allaient se mettre au lit, quand un grand bruit de chevaux et le roulement d'un lourd carrosse attirèrent leur attention.

La fenêtre de leur chambre donnant sous la route, ils n'eurent que la peine de soulever les rideaux pour distinguer nettement deux cavaliers, précédant de quelques pas une chaise de poste, attelée de deux gris-pommelés.

Long-Boyou reconnut le carrosse, et devina sans peine que c'étaient les hôtes du château fuyant devant une poursuite probable. Il observa donc avec soin la direction prise par la voiture.

Pendant ce temps, Barberousse, la rage au cœur, galopait sur la route de de Paris, où il arrivait vers deux heures. Sur-le-champ, il parcourait les cabarets borgnes qui pullulaient à cette époque dans l'espace compris entre le Palais-Royal et les Halles, — cabarets qu'il connaissait sur le bout du doigt et où lui-même était connu de longue date.

En moins de deux heures, dans le ramassis d'aventuriers de bas-étage dont ces bouges étaient peuplés, il avait recruté dix hommes solides et qui pour un écu de six livres, auraient assassiné père et mère. A cinq heures du matin, il les faisait monter sur les chevaux de poste qu'il avait recommandés. A sept heures, il était de retour à Conflans, où Long-Boyou lui communiquait les nouvelles qu'il avait prises.

Barberousse était très perplexe. Il se demandait si madame de Coissy était rentrée à Paris, ou si elle avait choisi une autre retraite.

— Bah ! se dit-il, si elle est à Paris, nous l'y retrouverons quand nous voudrons. Si elle a choisi une autre retraite, elle n'a guère pu dépasser un rayon de dix à douze lieues. Encore un lourd carrosse comme celui qui l'emmène ne peut-il, sans s'arrêter, fournir une bien longue traite. Si nous suivons la direction qu'elle a prise, je la défie de dépister nos recherches, car le bruyant équipage dans lequel elle est partie ne saurait glisser inaperçu à travers les pays par lesquels il aura passé.

Ceci décidé, fallait-il la poursuivre sans plus tarder ? Barberousse hésitait. Ses chevaux avaient déjà six lieues dans les jambes. Les fugitifs avaient sur lui plus de six heures d'avance. Essayer de les rattraper c'était mettre ses chevaux sur les dents, pour n'arriver peut-être à aucun résultat. Donc, puisque la chaise de poste devait s'arrêter presque fatalement en chemin, mieux valait la laisser rouler jusqu'à la halte qu'elle aurait choisie et ne quitter Conflans que vers sept heures du soir. Barberousse avait d'ailleurs cela de commun avec les hiboux : c'était de préférence pendant la nuit qu'il chassait.

Il fit conduire les chevaux à l'écurie, permit à ses hommes de dormir tout leur saoul et alla lui-même se jeter sur un bon lit, pour se remettre des deux nuits blanches qu'il venait de passer. Vers trois heures de l'après-midi, il se leva, frais et dispos, mangea d'un formidable appétit et rassembla sa petite troupe. Après l'avoir inspectée et s'être assuré qu'elle était bien armée, il fit donner aux chevaux une large provision d'avoine.

— A sept heures précises, tout le monde en selle ! commanda-t-il. Voici pour chacun de vous un louis à compte sur les cinq que j'ai promis. Buvez et mangez ! Mais je vous prévient que si l'un de vous a le malheur de s'enivrer, je lui fais sauter la cervelle.

A ces mots, il leur tourna le dos et alla tranquillement s'asseoir au bord de la Seine, qui coulait paresseusement à ses pieds, rougie par les rayons du soleil couchant.

Mais il ne songeait alors aucunement à admirer le magnifique panorama qui se déroulait à ses yeux. Ni les arbres gigantesques qui couvrait en face de lui l'île de Conflans et miraient dans l'eau leur vigoureuse ramure, ni les hauteurs de la Frette et d'Herbay, qui se contournaient capricieusement à sa gauche, ni celles de l'Hautil qui, sur sa droite, commençaient à se noyer dans le bleu du soir, ni même les frondaisons impénétrables de la forêt de Saint-Germain qui, par delà la plaine d'Achères, se découpaient devant lui à l'horizon, n'attiraient l'attention de l'aventurier.

Il ne songeait qu'à satisfaire le caprice de son maître. Les renseignements que Long-Boyou lui avait apportés de Neuville lui donnaient fort à réfléchir. Cinq hommes sur huit tués ou hors de combat, pour n'aboutir qu'à une défaite honteuse ! C'était dur !

Qui donc avait organisé la défense et préparé le piège auquel il s'était laissé prendre ? Était-ce le comte de Montbazin ? Était-ce Jean Michaud ?

— Non, ce ne peut pas être le comte, se disait Barberousse, puisqu'il n'est arrivé qu'à sept heures au château. Il n'aurait pas eu le temps, avant souper, de se procurer et de charger les armes, de prévenir les laquais, de les équiper. Évidemment tout cela était fait avant son retour. Donc, c'est Vif Argent, celui dont je croyais avoir le moins à craindre, qui a armé et endoctriné ses gens, qui a préparé le guet-apens dans lequel nous sommes tombés si bêtement.

Il s'arrêta un instant, très hésitant.

—Eh bien ! reprit-il, en cas de nouvel insuccès, nous demanderons contre ce jeune imprudent une petite lettre de cachet, qui nous en débarrassera pour jamais... Oui, mais mieux vaudrait encore réuser et nous en défaire, en lui logeant une bonne balle dans la tête... Cela lui apprendrait à se mêler de ce qui ne le regarde pas.

A ces mots il éclata d'un gros rire et se leva, décidé à n'agir qu'avec la plus grande circonspection. Cependant il n'était pas aussi rassuré qu'il voulait le paraître, quand vers six heures et demie, fatigué de se promener sur la berge, il revint à l'hôtel, devant lequel ses hommes étaient rangés et devisaient bruyamment. En l'apercevant, ils se turent. Deux ou trois se levèrent respectueusement. Les autres ne se dérangèrent même pas. Ils ne devaient rien à Barberousse en dehors de la simple besogne qu'ils s'étaient chargés d'accomplir.

—Allons, à cheval ! ordonna-t-il.

Ils obéirent, avec plus d'insouciance que d'empressement, tandis que leur capitaine réglait le compte de l'aubergiste. Quelques minutes après, ils vinrent se ranger sur le bord de la route. Barberousse se mit en selle, les passa en revue avec la gravité d'un lieutenant-général, les fit placer par files de trois et prit la tête de la troupe, accompagné de Long-Boyau, qu'il fit entrer de nouveau dans les plus grands détails sur tout ce qu'il avait vu et entendu.

Il n'y avait pas d'erreur possible. Le carrosse attelé de deux chevaux, gris-pommelés, était bien celui qui avait amené la baronne à Neuville. L'heure à laquelle elle en était partie, selon le jardinier, correspondait parfaitement avec celle où ce carrosse avait traversé Conflans la nuit dernière. Malheureusement, si la chaise avait voyagé toute la nuit, peut-être serait-il bien difficile de relever les traces de son passage. Cependant, en arrivant à Herblay, Barberousse, qui se renseigna à l'auberge, eut la chance de rencontrer un paysan qui était allé la veille à Ermont et qui, revenant sur le tard, avait croisé une chaise de poste, escortée de deux cavaliers. Barberousse prit aussitôt la route d'Ermont.

Vers sept heures un quart, il distinguait clairement les maisons et le clocher du village, lorsqu'il aperçut deux ouvriers charrons, encore ceints de leurs tabliers de cuir, qui chargeaient sur une brouette deux crics, un essieu brisé par le milieu, et les outils de leur profession. Il s'arrêta court.

—Tiens ! dit-il. Vous avez donc travaillé sur la grande route ?

—Oui, capitaine, répondit le charron. Et ce n'était pas commode, je vous l'assure ! Mais ces dames et ces jeunes gens étaient si pressés... Et puis ils nous ont si bien payés que nous n'avons pas à nous plaindre.

—Ah ! fit Barberousse avec une indifférence parfaitement jouée. Qu'était-il donc arrivé ?

—Une grosse avarie, capitaine. L'essieu de leur chaise s'était cassé et je n'en avais pas chez moi de cette dimension. Il a fallu que j'aille en chercher un à Paris.

—Diable ! cela a dû déranger vos tourtereaux, dit l'aventurier en riant, car c'était sans doute une nichée d'amoureux ?

—Je ne crois pas, capitaine. Le gentilhomme et l'officier qui l'accompagnait, montraient la plus grande déférence envers la mère et ses deux filles.

—Ah ! Il s'agissait d'une honnête famille alors ?

—C'est mon idée, capitaine.

—Mais il n'y a donc pas longtemps que vous avez terminé votre ouvrage ?

—Une demi-heure au plus, capitaine. Nous avons livré leur chaise aux deux gentilshommes et nous sommes venus ramasser nos outils.

—Est-ce qu'ils ont déjà quitté Ermont ?

—C'est probable, car nous avons vu ces dames monter en voiture ; mais il n'y a pas plus d'un quart d'heure assurément, et si vous continuez votre chemin, vous ne tarderez pas à les rattraper.

—Oh ! nous n'avons que faire de ces gens-là, répliqua l'aventurier. Merci toujours, mon ami, et au revoir !

A ces mots, il piqua des deux. Sa troupe le suivit, traversa Ermont comme une trombe et s'élança sur la route au grand galop.

Barberousse, qui la guidait, semblait avoir des ailes. Enfin il allait donc se venger de l'échec qu'il avait subi la veille, rejoindre l'ennemi en rase campagne et l'anéantir

sous le choc de sa petite armée ! Car il en était certain : cette voiture et ces cavaliers, que le charron lui avait signalés, étaient bien ceux qu'il poursuivait. Le ciel les lui livrait donc ! Paibleu ! Il avait bien mérité cette grâce. Comme pour l'encourager dans ces belliqueuses dispositions, vers sept heures et demie, un point noir apparut sur la route. Plus de doute. Il les tenait.

Il se précipita avec une ardeur nouvelle. Au bruit de cette furieuse cavalcade, les échos endormis dans le silence du soir se réveillèrent étonnés. Julien et Jean les entendirent. se retournèrent et n'eurent pas de peine à s'expliquer la cause. Le danger qu'ils redoutaient fondait sur eux quatre heures plus tôt qu'ils ne l'avaient prévu.

— Cette fois, nous sommes perdus ! dit Julien. Barberousse ne nous fera pas de quartier.

— C'est mon avis, approuva Vif Argent. Il s'agit donc de vendre chèrement sa peau.

— Ce ne sera pas long, fit le jeune comte. N'importe. On fera ce qu'on pourra.

A cet endroit la route formait un léger coude et traversait un petit bois dans lequel ils s'engagèrent. Quand ils furent complètement masqués par les arbres. Jean donna au cocher l'ordre de s'arrêter.

— Tiens mon cheval en main, dit-il à Julien.

Aussitôt, mettant pied à terre, il s'approcha du carrosse.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Mme de Coissy.

— Il y a, madame, répondit-il, que l'accident dont nous avons été victimes nous a fait perdre un temps précieux, que nous sommes poursuivis ; que dans dix minutes, Barberousse nous aura atteints et que nous serons à sa merci, si je n'y mets bon ordre.

— Que comptez-vous donc faire ?

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer, madame ; mais vous allez continuer votre chemin et tâcher de gagner l'abbaye de Chelles. J'espère que nous parviendrons à vous rejoindre à temps pour vous y introduire, mais je ne puis vous en répondre. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous occuper de nous.

En même temps, il prit le coffret de fer dans lequel était renfermée sa provision de poudre et de balles.

— Et toi, commanda-t-il au cocher, ventre à terre pour Chelles ! N'aie pas peur de crever tes chevaux ! Roule !

Le cocher enveloppa son attelage d'un vigoureux coup de fouet et la chaise disparut. Quant à Jean, il plaça le coffret au beau milieu du chemin, y prit une poignée de poudre et en fit une traînée qui aboutissait au fossé de droite. Puis, sur le coffret il posa doucement le manteau gris qui était roulé sur sa selle.

— Maintenant, dit-il à Julien, attachons nos chevaux à un arbre et couchons-nous dans le fossé.

Sans trop comprendre ce que voulait Vif-Argent, Julien obéit, attacha les montures et vint se ranger à côté de lui.

Le bois dans lequel Jean s'était arrêté était plongé dans une obscurité beaucoup plus épaisse que la plaine et favorisait le plan qu'il avait conçu. S'il réussissait, la troupe toute entière de Barberousse pouvait être anéantie d'un seul coup. Il ne s'agissait, au moment voulu, que de mettre le feu à la traînée de poudre pour faire éclater le coffret rempli de poudre et de balles qu'il avait posé en travers de la route.

C'était pour dissimuler ce nouvel engin de destruction que Jean l'avait caché sous son manteau, dont la forme ne devait inspirer aucune inquiétude et dont la couleur se confondait assez bien dans l'obscurité avec la poussière du chemin. A peine ces préparatifs étaient-ils achevés que la cavalerie de Barberousse, lancée à toute vitesse, s'engageait dans le bois, poursuivant avec un aveugle acharnement la chaise de poste qui avait un instant échappé à ses regards.

— Attention ! dit Vif-Argent à Julien. Couche-toi à plat ventre.

Alors, à l'instant où le capitaine et ses cavaliers allaient franchir le coffret, Vif-Argent tira de sa ceinture un de ses pistolets et fit feu. Aussi promptement que l'éclair sillonne la nue, la traînée de poudre s'enflamma. Une épouvantable détonation ébranla les airs, mêlée de cris et d'imprécations. C'était la machine infernale de Jean qui venait d'éclater en pleins rangs ennemis.

— Debout et à cheval ! cria-t-il à Julien, en se relevant aussitôt.

Presque étonnés tous les deux de se retrouver sains et saufs, après avoir entendu

siffler les balles dans toutes les directions, ils coururent vers leurs chevaux, sur lesquels ils s'élançèrent; puis ils revinrent sur la route pour disputer le passage à la troupe de Barberousse. Elle était, hélas ! en piteux état, à en juger par les cadavres et les débris dont le chemin était jonché.

Trois chevaux gisaient éventrés; deux autres s'étaient enfuis en poussant des hennissements douloureux. Quatre cavaliers avaient mordu la poussière; deux autres, emportés par leurs chevaux, essayaient vainement de les ramener et disparaissaient déjà dans le taillis, déchirés et meurtris par les arbres auxquels ils se heurtaient à chaque foulée de leur monture. Quatre cavaliers seulement restaient debout, mais dispersés et frappés d'une telle épouvante qu'au moment où Julien et Jean se précipitèrent sur eux, ils ne tentèrent même pas de leur résister.

En vain Barberousse, qui s'était tiré de ce mauvais pas sans une égratignure, essayait de les rallier, ils ne voyaient et n'entendaient rien. Ce fut sans se défendre qu'ils reçurent à bout portant les deux coups de pistolet que Julien et Jean leur déchargèrent en pleine poitrine. Quant à Barberousse, exaspéré de ce nouvel insuccès, il fit un signe à Long-Boyau, et lui montrant Vif-Argent :

—Débarrassons-nous de ce démon ou nous sommes perdus, lui dit-il.

Tous deux se ruèrent furieusement sur Jean, la bride aux dents, et un pistolet de chaque main. Ensemble, à cinq ou six pas, ils déchargèrent sur lui leurs quatre coups.

Vif-Argent leur vit venir, mais ne put que se coucher précipitamment sur l'encolure de son cheval pour éviter cette fusillade. Par malheur, si vite qu'il eût exécuté ce mouvement, il n'en ressentit pas moins à l'épaule gauche une douleur cuisante. Cependant Julien, témoin du danger que courait son ami, s'était précipité sur les deux derniers assaillants. S'il n'arriva pas à temps pour les arrêter, il eut du moins la consolation de venger Vif-Argent, car, fondant sur Long-Boyau, il lui fit sauter la cervelle avant que le drôle ait pu prendre la fuite. Barberousse restait donc seul, n'ayant plus que son épée pour se défendre.

—Allons ! cria à Jean le jeune cornette. Sus à ce misérable ! Nous le tenons !

Quoiqu'il se sentit blessé, Jean tira courageusement son épée et se mit avec Julien à la poursuite de l'aventurier. Certain du sort qui lui était réservé, celui-ci n'avait pas jugé à propos de leur tenir tête. Il avait tourné bride et repris au grandissime galop le chemin d'Erment.

Tout à coup, Jean sentit que son cheval faiblissait entre ses jambes. Il ramassa vivement les rênes pour le soutenir, ne s'expliquant pas encore cette singulière défaillance. Cent pas plus loin, la pauvre bête buta du pied gauche de devant. Il la releva d'un vigoureux coup d'épée, auquel l'animal répondit par un hennissement plaintif. En vain, dans un dernier effort, le cheval s'épuisa pour répondre à la main de son cavalier. Au bout de trois cents pas, il s'abattit lourdement.

Heureusement Jean avait fini par se rendre compte de ce phénomène extraordinaire. Evidemment la courageuse bête était également blessée. Aussi, comme il se tenait sur ses gardes, il eut le temps de vider les étriers; mais l'élan dans lequel il était emporté le fit rouler par terre. Un cri de douleur lui échappa malgré lui. Il venait de tomber sur l'épaule gauche, qui le faisait de plus en plus souffrir. Au bruit de cette chute, le comte de Montbazin, qui avait pris les devants, se retourna et, renonçant à poursuivre Barberousse, courut au secours de Vif-Argent. Déjà le pauvre garçon s'était relevé.

Julien s'approcha. Jean lui expliqua ce qui venait d'arriver. Le jeune officier sauta lestement à terre, força Vif-Argent à se mettre en selle à sa place et, tout en le surveillant d'un regard inquiet, regagna bientôt l'endroit où la bataille avait eu lieu. Dans le fossé de la route, le cheval de Long-Boyau, débarrassé de son cavalier, broutait paisiblement l'herbe tendre. Julien le saisit par la bride.

—Te sens-tu la force de poursuivre notre route, au moins jusqu'au village le plus proche ? demanda-t-il à Jean.

—Sois tranquille, j'irai jusqu'au bout, répondit Vif-Argent, qui brûlait de revoir Andrée. Rattrapons d'abord notre chaise de poste. Nous verrons ensuite...

Le comte enfourcha le cheval dont il s'était emparé.

—Pas de bravoure inutile, dit-il à Jean. Si tu te sens faiblir, ne crains pas de l'avouer. Une seconde chute pourrait entraîner ta mort et je me la reprocherais comme un crime.

—Je te le promets, fit Vif-Argent avec une impatience fiévreuse. Allons, partons !
 Prêchant d'exemple, il lança sa monture à un tel train que Julien avait peine à le suivre. Depuis une bonne demi-heure, ils galopaient à toute bride, quand ils aperçurent enfin devant eux la lourde voiture. Le combat, en effet, grâce à l'engin destructeur que Jean avait imaginé, n'avait pas duré plus de cinq minutes. Nos deux amis n'en avaient guère perdu davantage à poursuivre Barberousse, puisqu'au bout de cinq cents pas au plus le cheval de Jean s'était abattu. La massive chaise de poste n'avait donc guère sur eux qu'une avance de dix minutes. C'est bien ce qu'avait calculé Jean, lorsqu'il s'était mis en tête de la rejoindre.

VI — AU COUVENT

Avec une force de volonté véritablement héroïque, Jean avait soutenu le train d'enfer auquel il s'était lancé, quoique l'épaule lui brûlât comme du feu et que son bras gauche fût entièrement paralysé par la douleur. Mais quand il eut atteint la chaise et voulu descendre de cheval, pour rassurer Mme de Coissy et ses filles, absolument terrorisées par les terribles détonations qui avaient suivi leur départ, il fut pris d'une si grande faiblesse qu'il fut obligé, pour ne pas tomber, de se cramponner à la portière du carrosse. Julien, qui avait aussi mis pied à terre, s'en aperçut et le soutint dans ses bras.

Je vous demande pardon, mesdames, dit-il, mais mon ami Jean a été légèrement blessé ; il ne s'est tenu à cheval pour vous rejoindre que par un miracle d'équilibre ; je vous demanderai pour lui une place sur la banquette de devant, jusqu'à ce que nous ayons atteint le village le plus proche, où nous nous arrêterons pour panser sa blessure.

Et comme les pauvres femmes frissonnaient de peur :

—N'ayez aucune crainte, ajouta t-il. La vie de notre cher ami n'est pas en danger et nous n'avons plus rien à redouter de nos ennemis.

Valentine, qui occupait avec sa mère le fond du carrosse, céda sur-le-champ sa place à Jean qui, incapable de s'en défendre autrement que par ses protestations, se laissa hisser lourdement sur le coussin. Andrée ne disait mot. Elle le regardait avec des yeux démesurément agrandis par l'épouvante et avait peine à retenir les larmes qui gonflaient sa paupière. Le comte donna au cocher l'ordre de se remettre en route et de s'arrêter au village voisin, dont on apercevait la silhouette, tranchant comme une découpe d'ombre chinoise sur le ciel assombri, mais que rougissaient encore les dernières lueurs du soleil. Julien se remit en selle, prit en main le cheval de Vif-Argent et escorta la voiture.

— Quel guignon ! se disait-il. Sans cette maudite blessure, nous aurions réglé ce soir même tous nos comptes avec ce damné Barberousse, tandis que maintenant...

Brisé par la fatigue et la souffrance, Jean avait fermé les yeux. Peut-être aurait-il perdu connaissance, si Mme de Coissy n'avait gardé assez de présence d'esprit pour lui faire respirer le même flacon de sels dont elle aspirait tout à l'heure les âcres senteurs. Grâce à ces émanations énergiques et au reste de volonté qui l'animait, Jean ne donna pas aux pauvres femmes le ridicule spectacle de l'évanouissement dont il était menacé. Cependant, il lui fallut s'appuyer vigoureusement sur le bras de Julien pour descendre de voiture et pénétrer dans l'auberge, à la porte de laquelle la chaise de poste venait de s'arrêter.

En toute hâte, on fit appeler le barbier du pays qui, dans presque tous les villages, à cette époque, cumulait avec son métier celui de chirurgien. Quand il arriva, Julien avait assis Jean dans un fauteuil, avait débouclé sa cuirasse de buffle, enlevé son pourpoint, sa chemise, et lavé sa blessure avec de l'eau fraîche.

Pas une goutte de sang n'avait coulé, mais il avait si fort afflué vers l'épaule qu'elle en était très enflée et toute noire. Par un phénomène bizarre, mais assez fréquent dans les blessures d'armes à feu, la balle, après avoir troué net la cuirasse de buffle, l'habit et la chemise, s'était arrêtée sur la clavicule sans entamer les chairs, ne laissant absolument d'autre trace sur l'épiderme qu'une tache rouge, sanguinolente et tuméfiée.

Il ne s'agissait donc que d'une contusion violente mais sans gravité, puisque très probablement la clavicule n'était pas cassée. Le barbier examina la plaie, palpa l'épaule dans tous les sens et confirma ce qu'avait pensé le jeune officier. La blessure ne présentait aucun danger. Avec beaucoup de dextérité, il improvisa des ventouses

avec les verres que lui fournit l'aubergiste, les enleva ensuite et, le pansement terminé, étendit sur la plaie un baume dont la fraîcheur salubre amena un soulagement immédiat dans l'état du blessé.

Jean se leva pour ajuster ses habits. Au même instant, un bruit sourd retentit sur le plancher. La balle qui l'avait atteint venait de tomber à terre. Entre la chemise et la peau elle avait glissé jusqu'à la ceinture. En se levant, Jean l'avait fait rouler à ses pieds. Le barbier la ramassa et la lui tendit. En riant, Vif-Agent la mit dans sa poche. Décidément les balles ne veulent pas de moi, dit-il au chirurgien, en lui montrant son oreille, éraflée déjà la veille dans des circonstances à peu près identiques.

— En effet, monseigneur, fit le barbier. Voilà deux fois que vous l'échappez belle !

Jean lui mit un louis dans la main et le congédia. puis alla rejoindre ces dames, à qui Julien venait de raconter toutes les péripéties du combat.

— Oui, disait Mme de Coissy, sans s'apercevoir que Vif-Aigent venait d'entrer, l'expédition de M. Michaud a réussi au delà de ses désirs. C'est fort bien, mais il n'en est pas moins vrai qu'à cause de nous, à deux repris, il a failli se faire tuer. Il n'en est pas moins vrai que plusieurs hommes sont morts, que d'autres ont été blessés. Eh bien ! si peu qu'ils vaillent, je ne veux pas être plus longtemps la complice de semblables carnages. A l'instant même, je veux retourner à Paris. Dès demain, j'irai trouver Philippe d'Orléans et je lui dirai...

— Ce sera comme il vous plaira, madame, interrompit Jean ; mais avant de vous adresser au régent et avant qu'il vous ait rendu justice, ne craignez-vous que Barberousse tente contre vous un effort suprême ? C'est le dernier des misérables, assurément ; mais précisément parce qu'il ne vit que de cet ignoble métier, il a tout intérêt, pour garder sa place, à satisfaire les caprices de celui qui l'emploie. Pour atteindre ce résultat, vous l'avez bien vu, il est homme à ne reculer devant rien — peut-être même pas devant un ordre du régent.

Au son de cette voix, la baronne, qui n'avait pas vu entrer Vif-Aigent, s'était retournée, toute saisie, comme si elle s'était trouvée en présence d'un ressuscité.

— Ce que vous me dites, monsieur, je l'ai pensé, répondit-elle. Oui, ce coquin est capable de tout, j'en suis certaine, mais je ne veux pas faire supposer plus longtemps le fardeau de mes infortunes à ceux qui, comme vous, n'ont aucune raison de se dévouer pour moi, alors surtout qu'il y va de leur vie et de leur liberté.

— Je vous comprends, madame, dit Jean avec un peu d'amertume ; mais sans vouloir vous faire contracter envers moi des obligations trop onéreuses, je désirerais, en attendant que vous puissiez rentrer à Paris, vous voir accepter un asile qui vous mette à l'abri des entreprises de cet odieux Barberousse. C'est dans ce but que j'avais pensé, et que je pense encore à vous mener au couvent de Chelles.

— Je vous en remercie, monsieur, mais cela ne ferait qu'éterniser la lutte, fit observer Mme de Coissy.

— Momentanément, peut-être avez-vous raison, madame, accorda Jean, mais vous serez au couvent sous la protection de l'abbesse, qui saura, je vous en réponds, faire respecter son droit d'asile. Ah ! reprit-il, s'il s'agissait d'une abbesse ordinaire, dédaigneuse de se ménager la bienveillance du premier ministre, peut-être auriez-vous sujet de trembler encore, mais songez qu'il s'agit de Louise-Adélaïde d'Orléans, la propre fille du régent, qui se soucie autant du favori que d'une croquignole, qui même ne sera pas fâchée de lui faire pièce et de lui résister ouvertement, car elle ne peut lui pardonner la funeste influence qu'il a prise sur le régent, son père.

De même, poursuivit-il, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du caractère de la princesse. Ce n'est pas une femme vulgaire, prête à s'évanouir au moment du danger. C'est une âme vigoureusement trempée, à qui le mouvement et la vie sont indispensables. qui saura vous protéger, vous défendre même, s'il est nécessaire, et qui ne fera jamais ployer son orgueil de princesse du sang au caprice de cet homme qu'elle méprise encore plus qu'elle ne le hait.

— Soit, monsieur, accepta la baronne. Je veux vous prouver ma reconnaissance en acceptant de vous ce dernier service. Allons à Chelles. Mais, je vous en prévient, si la princesse fait la moindre difficulté pour nous donner asile, j'entends, cette nuit même, rentrer à Paris, car je ne veux vous exposer, ni vous ni Julien, à des dangers dont le dénoûment infaillible serait la mort ou la captivité.

— Alors partons à l'instant, proposa Jean.

Valentine et Andrée se levèrent aussitôt, sans cacher la joie que l'insistance de Vif-Argent leur avait causée. Jean offrit son bras à Mme de Coissy et l'entraîna.

— Mais votre blessure, monsieur... fit-elle avec un reste d'hésitation.

— Ne présente aucun danger, madame, rassurez-vous. C'est une simple contusion, qu'un premier pansement a presque fait disparaître.

— Comptez-vous donc vous remettre en selle ?

— Oui, madame. S'il plaît à Dieu, d'ailleurs, nous serons à Chelles avant une heure. C'est, vous le voyez, un trajet qui n'a rien de bien effrayant.

A ces mots, il la fit monter en voiture. Derrière lui venait Julien, donnant le bras aux deux jeunes filles. Dès qu'elles eurent pris place à leur tour, nos deux amis s'enlevèrent sur l'étrier et vinrent se placer à la portière de la chaise — le comte à droite, du côté de sa fiancée ; Jean à gauche, du côté de la baronne.

Seulement, il avait en face de lui Andrée, assise sur la banquette de devant, et qu'il dévorait des yeux sans que Mme de Coissy pût s'en apercevoir. En effet, il ne faisait pas nuit encore. Huit heures venaient de sonner à l'église du village. Bien que le crépuscule accusât plus vigoureusement les ombres au milieu desquelles se noyait la plaine, bien que le soleil ait depuis un instant disparu, le ciel se colorait encore de leurs assez vives pour permettre de distinguer nettement les objets.

Andrée, de son côté, ne pouvait s'empêcher de jeter sur Vif-Argent ses regards pensifs. Elle admirait son élégance, sa souplesse, la grâce avec laquelle il maniait sa monture, le courage avec lequel il supportait les souffrances qu'il devait endurer, l'ingéniosité et la décision avec lesquelles il avait déjoué les embuscades qu'on lui avait tendues. Sans se rendre compte de ce qu'elle ressentait, elle se laissait aller à cette douce rêverie et n'était pas loin de considérer comme un héros ce hardi jeune homme, qui, par pure amitié pour le comte, croyait-elle, avait sous ses yeux bravé deux fois la mort en vingt-quatre heures.

Que fallait-il donc pour faire un gentilhomme si celui-là ne l'était pas ? Que lui manquait-il ? La naissance ? Sans doute, mais un vilain tel que lui ne valait-il pas mieux dans son petit doigt que la foule des jeunes seigneurs sur laquelle les regards indifférents de la jeune fille s'étaient promenés si souvent ? Ainsi pensait Andrée, sans soupçonner le moins du monde que cette admiration touchait de bien près à l'amour, ni que son cœur naît se fût inconsciemment donné à celui qui, déjà, le remplissait tout entier.

Pendant ce temps, la chaise de poste avançait toujours. La nuit tombait, de plus en plus épaisse, si bien que ce fut au milieu de l'obscurité la plus complète qu'on s'arrêta devant la porte du couvent. Jean descendit de cheval et sonna. La sœur tourière accourut et ouvrit le guichet de la porte d'entrée.

— Veuillez annoncer à Mme la supérieure, lui dit Jean, que cinq voyageurs dont trois dames, la prient de leur accorder l'hospitalité.

La sœur s'éloigna vivement. On entendait crier sous ses pas le sable des allées. Au bout de quelques instants, elle revint, fit sonner son trousseau de clefs, grincer deux formidables serrures, écarta d'énormes verrous, souleva deux barres de fer et ouvrit la porte massive, par laquelle se précipitèrent la chaise et les cavaliers. Tandis qu'aidé par un valet du couvent, le cocher conduisait les chevaux à l'écurie, on introduisait les voyageurs dans le parloir, où la sœur hospitalière les attendait.

— Notre abbesse, leur dit-elle, après les avoir fait asseoir, m'a priée de vous demander à qui elle avait l'honneur de donner l'hospitalité.

— Rien n'est plus naturel, répondit Vif-Argent. Voici la baronne de Coissy et ses deux filles, accompagné du comte de Montbazin et de Jean Michaud.

En disant ces mots, il désignait du geste chacun de ceux dont il prononçait le nom. La sœur salua respectueusement.

— Avez-vous faim ? Avez-vous soif ? Désirez-vous que je vous conduise au réfectoire ? interrogea-t-elle.

— Merci, ma sœur, répondit la baronne. Il n'y a guère plus de deux heures que nous sommes sortis de table.

— Alors, veuillez patienter un instant. Je vais faire préparer vos chambres et prévenir madame la supérieure.

Elle s'inclina et sortit. Quelques instants après elle revint.

— Madame la supérieure désirerait parler à M. Jean Michaud.

Il se leva.

—Je suis à vos ordres, ma sœur, répondit-il.

Elle l'engagea du geste à le suivre et elle le fit pénétrer dans une sorte d'oratoire, fort élégamment tendu de lampas rouge magnifique, à grands ramages, et dans lequel les objets profanes coudoyaient les objets sacrés avec la plus étrange impertinence. A côté d'un superbe prie-Dieu, surmonté d'un Christ en ivoire de l'école italienne, était pendue une guitare. Entre les images de sainte Cécile et d'Elisabeth de Hongrie, était accrochée une paire de fleurets, au-dessus d'une paire de pistolets damasquinés et montés en argent finement ciselé. Sur la table, un vieux missel ouvert, aux enluminures estompées par le temps, était à demi caché par des cahiers de musique et la partition du dernier opéra paru.

Ce singulier oratoire était vide. D'un coup d'œil, Jean avait fait l'inventaire des objets disparates qui avaient attiré ses regards et n'avait pu réprimer un sourire. C'est que ce mélange bizarre de choses si étonnées de se trouver ensemble donnait bien exactement la note du caractère de la princesse, telle qu'il l'avait connue dans l'intimité de la cour, où ses fonctions de page lui donnaient, pour ainsi dire, accès à toute heure.

Louise-Adélaïde d'Orléans avait eu ses faiblesses, comme ses sœurs, quand prise de dégoût, elle prit le parti d'entrer en religion.

Seulement elle eut soin de choisir un couvent dont elle pût promptement devenir abbesse et ce fut à Chelles qu'elle s'enferma.

Malgré son titre, elle avait continué à prendre un vif intérêt aux affaires de la cour, ce que Jean savait.

Aussi ne fut-il aucunement dépaysé quand parut la princesse, plus belle encore qu'il ne l'avait connue cinq ans plus tôt.

—Comment ! c'est vous ! mon petit Vif Argent, s'écria-t-elle en l'apercevant.

Cette exclamation ne surprendra personne quand on saura que la princesse, écoutant un chanteur nommé Cauchereau, s'était écriée à haute voix, en plein Opéra : " Ah ! que c'est bien, mon cher Cauchereau ! "

D'ailleurs, elle avait toujours manifesté une grande préférence pour le page. Elle ne l'appelait jamais autrement que Vif Argent (pour ne pas prononcer sans doute ce vilain nom de Jean Michaud), et avait largement contribué pour sa part à répandre le surnom que les camarades du jeune page lui avaient donné.

—Asseyez-vous donc, continua-t-elle, en lui montrant un fauteuil.

Et, comme il se tenait respectueusement debout, malgré cette invitation, elle lui appuya doucement la main sur l'épaule gauche, pour le forcer à s'asseoir. Si légèrement qu'elle l'eût effleuré, il ne put réprimer un cri de douleur.

—Qu'avez-vous donc ? vous êtes blessé ? demanda-t-elle. En effet, vous êtes pâle et défait... Que vois-je ! Votre pourpoint est troué, là, à l'épaule... Qu'est-il donc arrivé ?

Et cette fois, avec la tendre sollicitude dont une femme seule est capable, elle le contraignit à prendre le fauteuil qu'elle lui désignait.

Jean lui raconta dans ses menus détails l'odyssée dont il était le héros depuis quelques jours.

—Et tout cela pour obliger le comte de Montbazin ? fit-elle avec incrédulité.

—Oui, madame.

—Rien que pour cela ?

—Je vous l'assure.

—Et la seconde fille de la baronne n'est pour rien dans cette affaire ? reprit-elle.

Elle ne vous aime pas ? Vous ne l'aimez pas ?

Elle le regardait si bien en face qu'il rougit et se détourna.

—Non, madame, vous vous trompez... balbutia-t-il.

—C'est vous qui me trompez, Vif Argent, répliqua-t-elle. Et pourquoi ? Vous est-il donc défendu d'aimer une jeune fille, à votre âge ? Car elle est jolie, n'est-ce pas ?

—Oh ! ravissante ! s'écria-t-il avec feu.

—Vous voyez bien. Vous venez de vous trahir, fit-elle, en riant aux éclats. Allons, soyez franc jusqu'au bout. Vous l'aimez, vous avez besoin de moi ?

—C'est vrai, madame, vous pouvez nous être très utile.

—Eh bien ! parlez. De quoi s'agit-il ?

—Tout simplement de donner asile à Mme de Coissy, à Valentine, à Andrée ; de les défendre, s'il est nécessaire, contre les audaces du favori, jusqu'à ce que le comte de Montbazin ait exposé au régent les faits que je vous ai racontés, et obtenu de lui la promesse que sa fiancée peut rentrer à Paris sans danger.

—Qu'à cela ne tienne, mon ami, vous pouvez être assuré que je me ferai un véritable plaisir de tailler des croupières à ce faquin, dit la princesse. Quant au comte et à vous, soyez tranquilles. Moi-même j'irai à Paris, s'il le faut, pour exposer à mon père cette vilaine affaire. Il est trop juste et trop bon gentilhomme pour ne pas vous donner raison.

A ces mots, détournant brusquement la conversation :

—Maintenant, occupons-nous de vous. Il y a deux heures à peine que vous avez été blessé, m'avez-vous dit. Vous a-t-on pansé ?

—Oui, madame.

—Qui ?

—Le barbier du village dans lequel nous nous sommes arrêtés.

Elle haussa les épaules avec pitié et frappa sur un timbre. Une sœur converse accourut.

—Dites à la sœur infirmière de venir et d'apporter tout ce qu'il faut pour panser une blessure d'arme à feu.

Vainement Jean essaya de s'en défendre et affirma qu'il ne souffrait presque plus. Lorsque parut l'infirmière, la princesse en personne écarta les habits du blessé et ne fut pas maîtresse d'un cri d'effroi en voyant dans quel état pitoyable se trouvait l'épaule du patient. La fatigue de la route avait irrité les chairs, qu'un sang noir avait envahies. Bon gré, mal gré, il fallut que Jean subît toute une série de nouveaux soins, beaucoup plus compliqués que ceux qu'il avait reçus. Il en éprouva du reste un bien être inexprimable et se confondit en remerciements.

—Bien, bien, lui dit la princesse, mais allez vous reposer. Vous en avez grand besoin, mon pauvre ami ! Dormez bien et à demain matin.

Puis se reprenant aussitôt :

—Ah ! j'oubliais de vous dire que cette partie du jardin m'est exclusivement réservée. S'il vous plaît d'y prendre l'air après votre lever, je la mets à votre disposition.

A ces mots, elle le congédia d'un geste bienveillant et le fit conduire à la chambre qui lui était destinée. Depuis une grande demi-heure, Julien l'y attendait, très étonné de cette longue absence, quoiqu'il sût parfaitement en quels excellents termes était autrefois Vif-Argent avec la princesse. Jean lui raconta de quels soins il avait été l'objet, avec quelle vivacité l'abbesse avait pris parti pour Mme de Coissy, s'était engagée à veiller sur elle et à plaider sa cause auprès de Philippe d'Orléans.

—Décidément, dit le jeune comte, tu es notre sauveur, mon ami, et je ne sais vraiment de quelle façon te prouver la reconnaissance dont je suis pénétré.

—Oh ! il y aurait un moyen bien simple... laissa échapper Jean.

—Lequel ? Parle et ne doute pas que je mette à l'employer l'amitié toute fraternelle que j'ai pour toi.

—Je te le dirai plus tard, se ravisa Jean, car pour le moment je tombe de fatigue. A demain et bonne nuit !

En effet, il ne se tenait debout qu'à grand-peine.

Le jeune officier s'en aperçut et n'osa pas insister. Il lui serra la main et se retira. Jean se mit au lit, meurtri, accablé, presque défaillant. Il avait été sur le point d'avouer à Julien la passion qu'il ressentait, de le prier d'être son interprète auprès d'Andrée ; mais il avait de lui-même une telle défiance, nous l'avons dit, qu'il recula devant cet aveu. Et pourtant, c'est à elle qu'il pensait encore lorsqu'il s'endormit d'un lourd sommeil...

Il se réveilla vers six heures et se leva en toute hâte, tout surpris d'avoir reposé si longtemps et de se sentir aussi dispos. Il fit rapidement sa toilette, et descendit au jardin, après avoir recommandé à la sœur hospitalière de le prévenir, dès que Mme la supérieure pourrait le recevoir. Il sentait, en effet, que sa présence et celle du comte au couvent ne pouvaient prolonger à l'infini et il ne voulait pas s'éloigner sans avoir pris congé de la princesse. Il errait silencieux dans les allées, quand il se croisa tout à coup avec Valentine et Andrée, qu'accompagnait Julien.

Étonné de ne pas apercevoir Mme de Coissy, Jean s'informa d'elle. La baronne n'était pas malade, mais les émotions qu'elle avait éprouvées ne lui avaient pas permis de se lever si tôt. Elle avait autorisé ses filles à descendre au jardin, sous la surveillance de Julien. Celui-ci, qui ne demandait qu'à rester en tête à tête avec Valentine, prit les devants avec elle, laissant à son ami Jean le soin de s'occuper d'Andrée. Quand

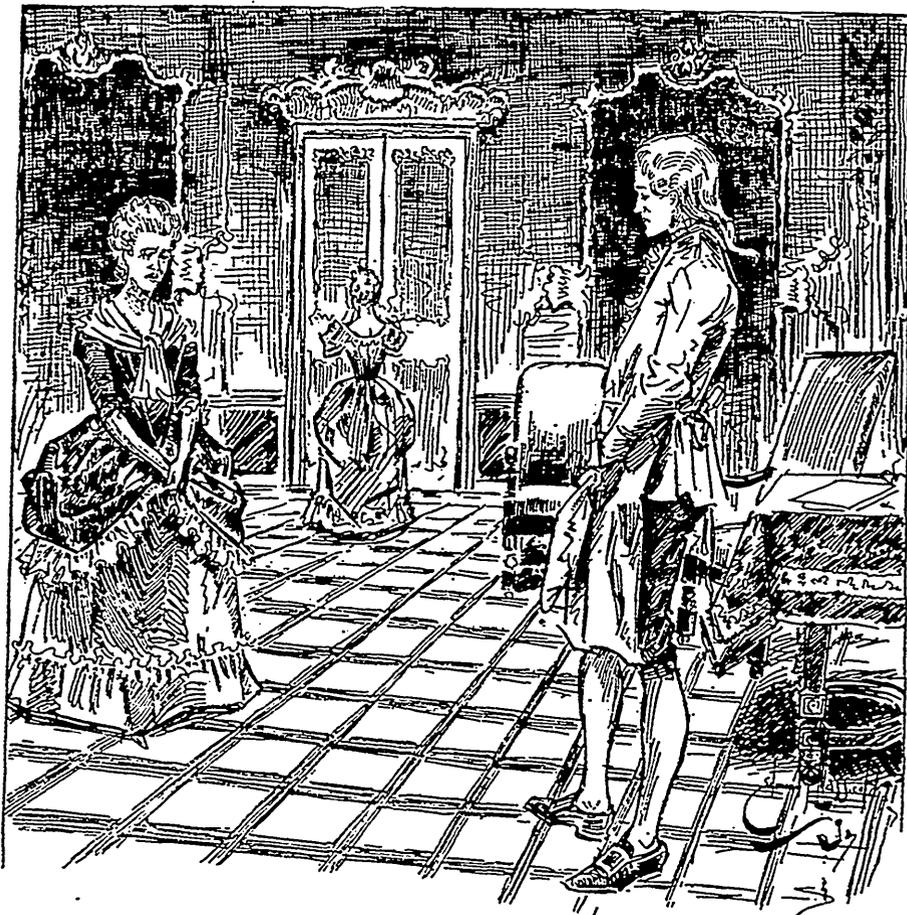
elle s'en aperçut, Julien et Valentine étaient déjà à vingt pas d'elle. Elle jeta sur Jean un regard effaré et fit un mouvement pour aller rejoindre sa sœur.

— Je vous fais donc bien peur, mademoiselle ? dit-il, en l'arrêtant d'un geste suppliant.

— Non, monsieur, répondit-elle, en baissant les yeux, mais je m'attendais si peu...

— Oh ! ne vous en défendez pas, mademoiselle, reprit-il avec un sourire navré. Je vois bien que ma présence vous est importune, puisque vous aviez si grande hâte de me quitter.

— Mais vous vous trompez, monsieur, protesta-t-elle avec énergie. Bien que je n'aie pas l'honneur de vous connaître depuis très longtemps, j'ai contracté envers vous



— Ce que vous avez fait est lâche et vil.

de telles obligations que je serais la dernière des ingrates si je ne vous en gardais pas une reconnaissance infinie.

— Alors, si ce n'est pas ma personne qui vous effraye, c'est donc l'humilité de ma naissance ? demanda Jean avec tristesse.

— Il faudrait m'estimer bien peu, monsieur, pour croire qu'un si vulgaire préjugé fût capable d'atténuer les sentiments de sincère gratitude dont je suis animée, répondit fièrement Andrée. Qui que vous soyez, monsieur, je n'oublierai jamais, je vous le jure, que nous vous devons notre salut, ni que vous avez par deux fois risqué votre vie pour nous sauver.

—Merci, mademoiselle, fit Jean, visiblement touché par le ton de franchise sur lequel ces paroles étaient prononcées. J'avais besoin de vous entendre parler ainsi pour ne pas conserver un souvenir trop amer des quelques jours que nous avons passés ensemble.

—Je ne vous comprends pas, monsieur ; vous allez donc nous quitter ? interrogea la jeune fille, subitement alarmée.

—Oui, mademoiselle. Vous sentez bien que notre séjour au couvent ne saurait se prolonger : mais j'emporterai du moins la consolation de vous y laisser à l'abri de tout danger.

—Si pourtant, à cause de nous, du concours que vous nous avez prêté, d'autres dangers vous menaçaient encore...

—Je serais trop heureux de les braver, mademoiselle, si je savais que votre pensée m'accompagnait, répondit Jean.

—Mais n'en doutez pas, monsieur ! s'écria-t-elle naïvement.

Puis confuse de l'élan auquel elle avait cédé, les joues couvertes d'une pudique rougeur :

—Soyez assuré, reprit-elle, que ma mère et ma sœur Valentine ne sont pas femmes non plus à oublier ce que vous avez fait pour elles.

—Alors, mademoiselle, je suis trop heureux de les avoir obligées, mais je suis encore plus largement payé d'un si mince service, quand j'entends tomber de vos jolies lèvres, des paroles aussi bienveillantes, car, je ne saurais vous le cacher plus longtemps, c'est à votre estime que je tiens le plus au monde.

—Comment cela ? fit-elle, étonnée.

—C est que depuis le jour où, pour la première fois, j'ai eu la joie de vous rencontrer à Versailles, vous êtes devenue, sans vous en douter, l'objet constant de toutes mes pensées. Tandis que cette rencontre banale s'effaçait de votre mémoire, elle se représentait à mon esprit avec une persistance et une vivacité que je cherchais vainement à combattre. Je vous revoyais toujours tremblante, effrayée par l'orage, blottissant dans les bras de votre mère votre jolie tête blonde et votre frais visage, promenant autour de vous vos grands yeux éperdus, comme pour implorer une protection plus efficace contre la tempête.

—Mais, monsieur... baïbutia Andrée profondément troublée...

—De grâce, laissez-moi parler et ne m'accablez pas de votre colère, mademoiselle ! supplia t-il. De tels moments sont trop rares et je garde depuis trop longtemps dans mon cœur le secret qui m'étouffe pour que vous ne me preniez pas en pitié. J'ai tout fait, j'en prends le ciel à témoin, pour bannir de ma pensée votre douce image ; mais j'avais beau me dire que j'étais indigne de vous, que je ne pouvais pas prétendre à votre amour, il m'était impossible de chasser cette adorable vision. Je vous en prends à témoin aussi, Andrée, je n'ai cependant rien tenté pour me rapprocher de vous. Je savais vers quelles horribles tortures et quelles cruelles déceptions me conduisait cette insurmontable passion. Un découragement affreux s'était emparé de moi. Je marchais dans la vie comme un homme sans âme, désespérant de me dompter jamais, condamné d'avance à l'isolement, à la mort, lorsque, enfin, le hasard nous remit en présence.

Quoi ! vous que j'adorais en silence depuis de si longs mois, vous étiez la fille de madame de Coissy ! Quoi ! si j'avais consenti à me laisser présenter chez votre mère par Julien, c'est en face de vous que je me serais trouvé ! de vous, que je fuyais, dont ma loyauté ne cherchait qu'à s'éloigner ! Mais Dieu le voulait donc ? Quand Julien me prenait par la main, pour me conduire auprès de vous, il n'était donc que l'instrument de la Providence ? Comprenez-vous alors les regrets qui m'ont assailli, la joie céleste avec laquelle je me suis prêté à tous les désirs du conte ? Oui, il me semblait dans ces miraculeuses coïncidences qu'il y avait une sorte de prédestination, que je pouvais espérer encore, qu'il me serait permis de vous aimer, de vous le dire, et que ma vie ne se consumerait plus dans des regrets éternels.

Ah ! si c'est un crime, ne me le dites pas, Andrée ! Ne brisez pas à jamais ce cœur, qui s'est donné à vous si complètement qu'il ne s'appartient plus, qu'il est votre bien, votre chose, qu'il ne bat que pour vous aimer et pour mériter de vous obtenir. Ne me retirez pas cette main que je presse dans la mienne, dont le divin contact me rend l'espérance et la vie...

En disant ces mots, il avait saisi la main d'Andrée, sans que la pauvre enfant, toute

surprise, toute émue, et probablement toute heureuse d'entendre pour la première fois de pareils aveux, essayât de se dérober à cette étreinte passionnée.

—Eh quoi ! continua Vif-Argent, devant qui s'ouvraient les portés du ciel, vous ne me foudroyez pas de votre colère ? Vous ne repoussez donc pas cet amour ardent que je vous ai voué ?...

—Je vous en prie... murmura Andrée, délicieusement oppressée... A votre tour, ayez pitié de moi !...

—Ah ! soyez sans crainte, Andrée. Je vous respecte trop pour vous arracher un aveu qui révolte votre pudeur. Votre silence et votre rougeur ont tout autant d'éloquence à mes yeux. Je vous aime, Andrée ! Je vous adore ! Ah ! vienne la mort à présent, si elle veut. Je suis heureux enfin ! J'aime et je suis aimé !

En même temps, il déposa sur les doigts fuselés de cette main mignonne un baiser dévorant. Andrée tressaillit. Un frisson la parcourut de la tête aux pieds.

—Je vous en conjure ! murmura-t-elle. Si l'on vous entendait... si l'on nous voyait...

Elle retira vivement sa main. Julien et Valentine revenaient sur leurs pas, si émus, si troublés eux mêmes, qu'ils ne remarquèrent ni la contenance embarrassée d'Andrée, ni l'expression rayonnante dont brillaient les regards de Vif Argent.

A peine eût-il le temps de poser un doigt sur ses lèvres pour lui recommander de se taire.

—A vous, chère âme, et pour toujours ! lui dit Jean d'une voix que le bonheur étrange.

Au moment même où le comte et Valentine venaient de les rejoindre, un grand bruit de chevaux se fit entendre par delà les murs élevés du couvent. Que signifiait ce bruit ? Était-ce déjà un nouveau danger qui les menaçait ? Ils écoutèrent. Les chevaux s'étaient arrêtés. On n'entendait plus que leurs piétinements, mêlés à un cliquetis de sabres et à un-murmure confus de voix. Un instant après, on sonnait à la porte du couvent.

—Ah ! murmura Vif Argent attristé, j'étais trop heureux ! Cela ne pouvait pas durer.

Valentine et Andrée étaient toutes pâles. Le jeune comte essayait de sourire pour les rassurer ; mais, comme Jean il pressentait un péril plus grand encore que ceux auxquels ils avaient échappé. En effet, pour quel motif, à pareille heure, une troupe de cavaliers pouvait-elle s'arrêter à la porte du couvent ? Quand le régent venait voir sa fille, ce qui était rare, il ne se faisait jamais suivre d'une escorte ; et, surtout, ce n'était pas à sept heures du matin qu'il se présentait. Donc c'était Barberousse qui, sachant que Mme de Coissy s'était réfugiée à Chelles, avait, par un inexplicable tour de force, rassemblé une nouvelle troupe pendant la nuit, pour y surprendre la baronne à la première heure.

Telle était bien la conviction de Vif-Argent. Il voulut en avoir le cœur net.

—Je vais voir ce dont il s'agit, dit-il résolument.

—Pas d'imprudences inutiles, je vous en prie, monsieur ! supplia Andrée.

Il la rassura du geste et se dirigea vers le couvent.

Il n'en était plus-éloigné que d'une cinquantaine de pas, quand la sœur hospitalière vint lui annoncer que la supérieure l'attendait dans son oratoire. Elle l'y conduisit. Jean y trouva Mme de Coissy qui, ne pouvant plus dormir, avait pris le parti de se lever et avait voulu tout d'abord remercier l'abbesse de l'hospitalité qu'elle avait reçue.

La princesse l'avait fort bien accueillie.

—Je sais, madame, quels motifs vous ont amené ici, lui avait-elle dit. Si je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, je me suis trouvée en présence de feu votre mari, le colonel de Coissy, et je n'ignore pas qu'il était aussi bon gentilhomme que vaillant soldat. A ce double titre, madame, vous avez droit à ma bienveillance. Ne craignez donc pas d'abuser de cette hospitalité, jusqu'à ce que vous puissiez sans inconvénient rentrer à Paris.

La baronne se confondit en nouveaux remerciements, lorsque Vif-Argent parut et s'inclina respectueusement devant les deux femmes.

—Eh bien ? lui dit gaiement la princesse, avez vous bien dormi dans le petit lit de novice qu'on vous a donné ?

—Très bien, madame, je vous remercie.

—Et votre blessure, comment va-t-elle ?

—Aussi bien que possible, madame. Vous êtes mille fois trop bonne.—Mais par-

don, s'interrompit-il, je vous trouve là, devisant tranquillement toutes les deux. Vous ignorez donc ce qui se passe ?

— Eh ! mon Dieu ! que se passe-t-il donc ? demanda l'abbesse en riant. Vous avez en effet, une mine de l'autre monde !

Jean lui fit part de ce qu'il venait d'entendre et des craintes qu'il avait conçues.

— Vous êtes fou ! dit la princesse avec incrédulité.

— Non, madame, je vous l'affirme. Mlles de Coissy et le comte, en compagnie de qui j'étais dans le jardin, l'ont entendu comme moi.

A ces mots, et comme il voyait passer sous la fenêtre ceux dont il invoquait le témoignage, il frappa contre le carreau et les appela du geste. Ils accoururent et, sollicités par lui, confirmèrent les assertions de Vif-Argent. La princesse ne voulait pas y croire, lorsqu'on frappa à la porte de l'oratoire.

— Entrez ! dit-elle.

La sœur hospitalière s'avança.

— Deux hommes, dont un officier de Sa Majesté, fit-elle, demandent la faveur d'une audience à Mme la supérieure.

A la seule idée qu'on tentait de lui faire violence, le sang de la princesse se révolta. Son visage prit une expression de virilité qui, d'ailleurs, était le véritable reflet de son caractère, tandis qu'un sourire d'orgueil et de défi errait sur ses lèvres. Alors, ouvrant la porte de son oratoire qui communiquait avec la pièce, où, d'ordinaire, elle prenait ses repas :

— Vous, messieurs, dit elle à Julien et à Jean, entrez là et gardez-vous bien de vous montrer avant que je vous appelle !

Puis, quand ils eurent disparu derrière la porte, qu'à dessin elle laissa entr'ouverte :

— Vous mesdames, reprit-elle, en s'adressant à la baronne et à ses filles, demeurez auprès de moi et haut la tête, si nous avons réellement affaire à votre persécuteur.

Alors, d'un geste hautain, se tournant vers la sœur hospitalière qui attendait une réponse :

— Faites entrer ces hommes, ordonna-t-elle.

Une demi-minute s'écoula, longue d'une poignante anxiété pour la pauvre mère et ses enfants. Quant à la princesse, elle n'avait rien perdu de son attitude fière et dédaigneuse. Les deux hommes parurent. C'était bien Barberousse, accompagné d'un officier du roi.

— Madame, dit-il, en se découvrant, je viens en vertu de l'ordre que voici.

Déjà, il déployait le papier qu'il tenait à la main, quand la princesse l'arrêta d'un geste impérieux.

— Qui êtes-vous, d'abord ? interrogea-t-elle.

— Je me nomme Barberousse et suis attaché au service du premier ministre, répondit l'aventurier. Quant à monsieur, ainsi que vous pouvez vous en convaincre par son uniforme, il est capitaine aux gardes de Sa Majesté.

L'abbesse répondit gracieusement au profond salut que lui adressait l'officier, mais toisa Barberousse avec une impertinence qui lui fit monter le rouge de la honte au front.

— Bien, dit-elle froidement. Maintenant, que me voulez-vous ?

— Nous venons, madame, exécuter l'ordre dont nous sommes porteurs et qui nous enjoint d'arrêter, partout où nous le rencontrerons, le sieur Jean Michaud, dit Vif-Argent, et les personnes qui l'accompagneront.

Il tendit à la princesse, qui y jeta les yeux, le papier qu'il avait déplié.

— Monsieur, dit-elle en le lui rendant, cet ordre n'a pour moi aucune valeur. Je ne saurais y obéir dans aucun cas.

— Comment ! madame, n'est-il pas signé du premier ministre ?

— Je l'ai vu, mais il n'est pas contresigné par le régent, qui est, avant le premier ministre, le véritable maître en France, et le seul devant l'autorité duquel je serais prête à m'incliner. Mais cette autorité même, monsieur, en la circonstance qui vous amène, ne prévaut pas contre celle dont je suis revêtue en ma qualité d'abbesse.

— Votre refus a été prévu, madame, dit Barberousse, et nous avons ordre de passer outre.

— Oh ! nous n'en sommes pas encore là, dit la princesse sur un ton d'écrasante pitié. Les dames de Coissy, que voici, sont dans mon couvent, sous la protection du droit d'asile que ses chartes lui ont octroyé. Ce droit, je saurai le faire respecter contre le triste maître dont vous êtes le plat valet et contre mon père lui-même.

Sous l'injure, l'aventurier frémit de rage, mais l'officier ne sourcilla pas. Evidemment, à la tournure que prenaient les choses, il ne se souciait pas d'exécuter la mission pour laquelle il avait été requis.

—Et si cette déclaration ne vous suffit pas, monsieur, ajouta la princesse, en saisissant la paire de pistolets qui était pendue à la muraille, je vous jure sur l'honneur que je ferai sauter la cervelle au premier qui tentera de pénétrer ici contre mon gré.

Involontairement Barberousse recula de quelques pas.

—Vous pouvez aller porter ma réponse à qui bon vous semblera, poursuivit la princesse, mais malheur à vous, misérable, si vous osez lever la main sur une fille de la maison d'Orléans !

A ces mots, d'un geste souverain, montrant du doigt la porte à l'aventurier :

—Sortez ! ordonna-t-elle.

Alors s'adressant à l'officier, toujours immobile et respectueux :

—Quant à vous, capitaine, je vous demande pardon, lui dit-elle, de vous avoir fait assister à ce triste conflit, car si vous pouvez soupçonner de quelles honteuses passions ce laquais vous rendait complice, vous ne seriez certainement pas là.

Barberousse avait quitté la place, en brandissant un bras menaçant. Sans prononcer un mot, l'officier s'éloigna chapeau bas devant la princesse. Toujours armée de ses pistolets, elle les reconduisit jusqu'à la porte du couvent, qu'elle fit barrader sous ses yeux. Puis, résolument, elle attendit. Un grand quart d'heure s'écoula. Enfin chevaux et cavaliers s'éloignèrent dans la direction de Paris et le fracas de leur bruyante chevauchée s'éteignit peu à peu dans la campagne. Sans aucun doute, malgré l'insistance de Barberousse, l'officier n'avait pas voulu prendre sur lui la responsabilité d'emporter le couvent d'assaut.

La princesse retourna dans son oratoire. Le comte et Vif-Argent s'efforçaient de calmer les angoisses de la baronne, que cette scène violente, jointe à celles dont elle avait déjà été témoin, avait très péniblement impressionnée. L'abbesse la rassura. Elle avait entendu l'ennemi battre en retraite. Il n'y avait donc plus rien à craindre. En la remerciant de sa courageuse attitude, Julien et Jean lui annoncèrent que, ne voulant plus désormais donner prétexte à aucune violence de ce genre, ils allaient quitter le couvent.

—Je ne saurais, en effet, vous y garder plus longtemps, dit la princesse, sans grossir le scandale que va probablement causer cette affaire ; mais soyez tranquilles, je garde ces dames auprès de moi et je vous répons que, moi vivante, elles sont à l'abri de toute surprise.

Les deux jeunes gens prirent congé. En passant près d'Andrée, Jean lui serra furtivement la main.

—A bientôt ! dit-il à voix basse.

Elle lui répondit par un signe de tête imperceptible ; mais ses yeux étaient pleins de larmes quand elle le vit disparaître. Fort heureusement, sous l'impression du danger auquel on venait d'échapper, personne ne s'en aperçut. Quelques instants après, par une porte dérobée du jardin que la princesse leur avait fait ouvrir, nos deux amis sortaient du couvent.

Ils hésitèrent quelque temps sur la direction qu'ils allaient suivre. Retourneraient-ils à Neuville ou à Paris ? Cela importait peu à Jean, mais Julien ne pouvait pas s'absenter indéfiniment sans avoir obtenu un congé. Il était forcé de rentrer à Paris, où se trouvait son régiment.

—Eh bien ! allons à Paris, dit Vif-Argent. Que risquons-nous d'ailleurs ? Evidemment Barberousse n'aura rien de plus pressé que de raconter à son maître l'accueil peu flatteur qu'il a reçu à Chelles. Si donc il galope devant nous sur le chemin de Paris il doit être déjà loin. Tenons-nous à distance, afin de ne pas tomber dans la gueule du loup. C'est d'une tactique et d'une prudence élémentaires.

Le jeune cornette fut de cet avis et l'on se mit en route. Il avaient dépassé Lagny et traversaient la forêt de Bondy, sans avoir même aperçu de loin la troupe qui les précédait. Ils se croyaient donc bien certains d'atteindre sans difficulté le but de leur voyage. Ils se trompaient. Après l'incroyable défaite que Barberousse avait essuyée sur la route d'Erment, il était rentré tout d'une haleine à Paris et s'était présenté vers dix heures du soir chez son maître.

Il lui apprit à la fois l'échec qu'il avait subi la veille à Neuville et l'in vraisemblable

carriage dont ses hommes venaient d'être victimes, il y avait deux heures. Puis il donna les noms des deux jeunes adversaires qui avaient réduit ses projets à néant, et chargea surtout Jean Michaud, — un véritable démon, prétendait-il, audacieux, madré, courageux même, qui paralysera tous nos efforts, tant que nous ne parviendrons pas à nous débarasser de lui d'une manière quelconque.

Quoique déjà fort malade, le favori était d'une vivacité telle que les jurons et les blasphèmes qui lui étaient familiers coulèrent à flots de ses lèvres.

— Et quel est ce Jean Michaud ? demanda-t-il enfin, quand il eut épuisé ce torrent d'injures

— C'est le fils de l'ancien tailleur de la cour.

— Ah ! je me souviens... N'a-t-il pas été page de Sa Majesté ?

— Précisément.

— Et à l'heure qu'il est, que fait-il ?

— Pas grand'chose. Il est commis aux finances, m'a-t-on dit. S'emparer de sa personne serait en ce moment là chose la plus simple du monde et ne soulèverait aucune protestation.

— Tu sais donc où le prendre ?

— Pas encore, mais avec un ordre d'arrestation bien en règle, et une vingtaine de soldats pour l'exécuter, je me charge de vous l'amener pieds et poings liés.

— Tu les auras, fit le favori avec colère.

A ces mots, il prit une feuille de papier et écrivit :

“ Ordre d'arrêter partout où il se rencontrera le sieur Jean Michaud... ”

Il allait signer, quand Barberousse, qui s'était permis de lire par-dessus son épaule, l'arrêta brusquement.

— Votre Eminence devrait ajouter : “ et les personnes qui l'accompagneront”, proposait-il avec un vilain sourire.

— C'est juste, dit le favori avec un regard d'intelligence. Qui veut la fin veut les moyens.

Et, sur l'ordre d'arrestation, il ajouta la phrase que l'aventurier lui avait suggérée. Puis il data, signa, apposa le sceau de l'Etat et tendit le papier à Barberousse.

— A présent, où trouverai-je les cavaliers dont j'ai besoin ? demanda l'aventurier.

Le favori fit appeler un des officiers qui étaient de service auprès de lui.

— Vous ferez monter à cheval vingt hommes, dont vous prendrez le commandement, pour procéder à l'arrestation des personnes que monsieur vous désignera, ordonna-t-il en montrant Barberousse.

— Pour quelle heure ? demanda l'officier en saluant militairement.

— Pour quatre heures du matin, répondit l'aventurier.

— A quel endroit ?

— A l'entrée du faubourg Saint-Denis.

— Vous avez entendu ? dit le favori au capitaine.

— Oui, votre Eminence.

— Alors soyez exact.

L'officier se retira, bientôt suivi par Barberousse.

A quatre heures du matin, très exactement, ils portaient tous les deux à la tête de leur escorte. A cinq heures, ils étaient à Ermont et, suivant à la piste le chemin que la chaise de poste de la baronne avait pris, ils arrivaient au couvent vers six heures et demie. Barberousse n'était pas absolument sûr que les renseignements qu'on lui avait fournis en route fussent très exacts, mais en pénétrant dans la cour du couvent, le premier objet qui attira ses regards fut cette chaise de poste qu'il avait suivie la veille pendant près d'une demi-heure, dont il se rappelait la forme, la couleur, et qu'il reconnut sur-le-champ. Donc, la baronne était là. Donc, Vif Argent y devait être aussi.

C'était par conséquent avec la certitude de réussir qu'il se présentait chez l'abbesse. Mais il avait compté sans la fière attitude de la princesse et la résistance armée qu'elle menaçait d'opposer à ses desirs. Quant au capitaine, il connaissait de longue main le triste sire qui lui servait de guide en cette circonstance. Il se demandait quelle louche besogne on lui préparait et n'obéissait qu'à contre-cœur aux ordres qu'il avait reçus. Sans doute la présence des dames de Coissy au couvent et les paroles de la princesse lui firent deviner une partie de la vérité, car, en dépit des fureurs de Barberousse, il se refusa à faire militairement la perquisition que l'aventurier voulait exercer.

—Vous aurez beau dire, monsieur, protesta-t-il sèchement, je ne puis oublier que l'abbesse est une princesse du sang, la propre fille de son Altesse le duc d'Orléans. Mon honneur de gentilhomme et de soldat m'interdisent, sans un mandat formel du régent en personne, d'exercer aucune violence envers une femme de si haut rang, lorsque quelle revendique surtout un droit dont je suis le premier à reconnaître l'authenticité.

Barberousse fut bien obligé de s'incliner devant une déclaration si catégorique.

—C'est bien, dit-il, blême de rage impuissante. J'en référerai au premier ministre.

—Et moi à mon colonel, répliqua le capitaine.

Ils s'éloignèrent dans la direction de Paris ; mais Barberousse n'avait pas dit encore son dernier mot. Il sentait que la princesse l'avait trompé en lui disant que Vif Argent et Julien avaient déjà quitté le couvent. Sans aucun doute ils y étaient encore, mais ils n'y pouvaient pas rester longtemps. Où iraient-ils ? Vif Argent était libre d'aller où bon lui semblait, mais le comte de Montbazin ne l'était pas. Son grade et son service l'appelaient nécessairement à Paris, sous peine d'encourir un châtement toujours fort grave en pareil cas. Donc il reviendrait à Paris et certainement Jean ne l'abandonnerait pas.

“ Et qui sait ?... pensait Barberousse avec une sorte d'intuition féline. Peut-être galopent-ils à une petite lieue derrière nous, riant de notre déconvenue...”

Il communiqua ses soupçons à l'officier.

—Ah ! dit le capitaine, du moment que nous avons affaire à des hommes, c'est différent. Que voulez-vous faire ?

—Peu de chose. Nous voici dans la forêt de Bondy. Restons-y en embuscade pendant deux heures. Si, ce temps écoulé, le drôle que j'ai l'ordre d'arrêter n'a pas paru, je vous rends votre liberté.

—Soit ! consentit le capitaine.

Il divisa sa troupe en deux, fit cacher ses hommes dans le bois, dix d'un côté, dix de l'autre, et leur donna pour consigne de ne pas bouger avant d'en avoir reçu l'ordre. Lui-même se porta sur la droite du chemin et Barberousse sur la gauche.

Depuis une demi heure au plus ils étaient en observation, quand Barberousse s'écria :

—Attention ! les voici.

Deux cavaliers venaient, en effet, de s'engager sur la route qui traversait la forêt. Ils s'avançaient sans défiance, au trot de leurs chevaux, bien éloignés de soupçonner le piège dans lequel ils allaient tomber. Tout à coup, à dix pas devant eux, surgirent le capitaine, Barberousse, et les soldats qu'ils commandaient.

Au nom du roi, je vous arrête ! leur cria l'officier.

Au lieu de se rendre, ainsi que s'y attendait le capitaine, Vif Argent et Julien firent volte face, piquèrent des deux et prirent la fuite, comprenant bien que lutter contre cette armée c'était courir à une mort certaine.

—En avant ! commanda le capitaine, en s'élançant à leur poursuite.

Nos deux amis se virent perdus.

—Si nous continuons à fuir, dit Jean au comte, ou bien l'on nous prendra, ou bien l'on nous canardera comme des lièvres. Jetons nous dans le taillis, laissons-y nos chevaux et enfuyons-nous au cœur de la forêt. Je défie bien messieurs les soldats du roi de nous y atteindre. Es-tu prêt ?

—Oui, répondit Julien.

—Alors, obliquons à droite et sauve qui peut !

En disant ces mots, ils tournèrent brusquement, sautèrent le fossé et disparurent dans le taillis. Là, mettant vivement pied à terre, ils abandonnèrent leurs montures et se jetèrent au plus épais de la forêt.

Bravement, l'officier, ses hommes, et surtout Barberousse, se précipitèrent sur leurs traces ; ils les aperçurent à une distance de cinquante pas au plus, se glissant à travers les arbres, mais en moins d'une minute, la moitié des soldats était désarçonnée ou contusionnée par les branches qui leur barraient le passage et l'autre moitié n'avancait qu'avec la plus extrême difficulté. Pendant cette minute, Jean et Julien avaient gagné cent pas d'avance !

—Fou ! hurla Barberousse, écumant de rage, en tirant successivement sur eux ses deux coups de pistolet.

Les soldats firent comme lui, mais au hasard, car les fuyards étaient presque hors de vue. D'ailleurs, à la distance où ils se trouvaient, cette décharge générale de pistolets d'arçon n'était pas bien dangereuse.

—Halte ! cria l'officier. Tout le monde à pied.

Avec quelque promptitude que les soldats eussent obéi, c'était encore du temps perdu. Il fallut rassembler les chevaux, les attacher solidement aux arbres voisins, avant de se mettre en mouvement. Quand le capitaine et ses vingt soldats se ruèrent à pied dans la forêt, le comte et Vif Argent avaient complètement disparu. On suivit la direction qu'ils avaient prise. En tête, courait Barberousse, furieux, acharné, criant, jurant, donnant de la voix comme un chien de meute.

Avant d'avoir fait cents pas, les soldats s'étaient débandés. Embarrassés de leurs sabres et de leur équipement, se heurtant aux branches, butant contre les racines, roulant au fond des fossés, ils n'avançaient qu'avec une lenteur désolante, désespérant à l'avance de rattraper les fugitifs. Au bout d'une grande demi-heure, ils atteignirent une clairière, au milieu de laquelle fumait un fourneau de charbon. A côté, deux hommes, vêtus de haillons et plus noirs que le charbon lui-même, étaient paresseusement étendus et dormaient d'un paisible sommeil.

Barberousse s'approcha d'eux, les secoua et parvint enfin à les réveiller.

— Eh ! vous autres, leur dit-il, n'avez-vous pas vu passer par ici deux jeunes gentilshommes dont l'un porte un costume d'officier ?

— Fait's excuse, monseigneur, nous l's avons aperçus, au moment où nous allions faire not' somme, patoisait le charbonnier.

— De quel côté se dirigeaient ils ?

— Du côté d'Villemoble, monseigneur, répondit le charbonnier. Et t'nez, ajouta-t-il, les v'la qui s'coulent là-bas, au long d'la jeune taille, pour rentrer dans la futaie.

Barberousse jeta les yeux dans la direction que lui indiquaient les charbonniers et distingua, en effet, deux hommes qui se sauvaient à toutes jambes et dont l'un était revêtu d'un uniforme.

— Courage ! cria-t-il au capitaine et à ses soldats nous les tenons !

Avec une ardeur nouvelle, ils s'élancèrent, tandis que les charbonniers, en les regardant s'éloigner, laissaient échapper un sourire qui découvrait des dents irrécusablement blanches. Plus enragés que jamais, depuis qu'il avait retrouvé la piste de ceux qu'il cherchait, Barberousse se remit à leur poursuite. Les soldats, eux-mêmes, afin d'en terminer au plus vite, se précipitèrent sur ses pas avec une ardeur d'autant plus vive qu'ils gagnaient visiblement du terrain sur les deux hommes qu'on leur avait désignés.

Ceux-ci continuaient bien à fuir, mais non plus avec la même rapidité que tout à l'heure. Evidemment, ils étaient à bout d'haleine et, dans quelques minutes, ils seraient obligés de se rendre. Ce fut ce qui arriva au bout d'une autre demi-heure ; mais, à la grande stupéfaction de Barberousse et du capitaine, ce ne fut pas sur Vif-Argent et sur le comte de Montbazin qu'ils mirent la main. Ce fut sur deux misérables charbonniers, aux traits grossiers, à la barbe inculte, ridiculement affublés des vêtements de Jean et de Julien ! Devinant qu'il venait d'être joué une fois de plus, l'aventurier les interrogea brutalement.

Ils racontèrent que deux gentilshommes les avaient abordés, pendant qu'ils cuisaient leur charbon, et leur avaient proposé cinquante louis pour changer d'habits avec eux. Les pauvres diables pouvaient-ils refuser cette fortune qui leur tombait du ciel ? Ils acceptèrent. A ce marché, le plus jeune des deux gentilshommes ne mit qu'une condition : c'est qu'ils s'en iraient, sans trop se presser, dans la direction de Villemoble et que, s'ils étaient poursuivis, ils ne se laisseraient pas rattraper avant une bonne demi-heure, — les assurant d'ailleurs qu'il ne leur serait fait aucun mal.

Les charbonniers avaient donc simplement rempli les conditions du marché qu'on leur avait imposées. Ils montrèrent les cinquante louis qu'ils avaient empochés, les costumes dont ils étaient revêtus.

— Mais alors les deux hommes à qui nous avons parlé, que nous avons trouvés près de votre fourneau, qui nous ont indiqué la direction que vous aviez prise, quels sont-ils ? demanda Barberousse qui tremblait d'avoir deviné la vérité.

— Probablement les deux gentilshommes à qui nous avons cédé nos habits, répondirent les pauvres gens.

Barberousse voulait les arrêter, ou tout au moins les bâtonner pour les punir de leur complaisance.

— A quoi bon ? objecta le capitaine. Les innocents doivent-ils pâtir pour les cou-

pables ? Au lieu de perdre notre temps à exercer d'injustes représailles, revenons plutôt sur nos pas et tâchons de réparer notre bêtise, si le comte et Jean Michaud ont été assez sots pour nous attendre.

Alors poussant devant lui les pauvres diables que la frayeur avait paralysés :

—Allons, dit-il, revenons à votre fourneau, et pas de nouvelles fourberies, ou je vous casse la tête !

Les charbonniers s'exécutèrent, heureux d'en être quittes à si bon marché. Barberousse écumait de rage. Cette fois, il ne précédait plus les soldats ; il les suivait, l'oreille basse, bien convaincu déjà que cette nouvelle battue n'aboutirait à aucun résultat. Quand ils atteignirent, en effet, la clairière, que leur signalait de loin la fumée bleuâtre du fourneau, Vif-Argent et le comte avaient disparu.

VII.—DANS QUELLES CONDITIONS VIF ARGENT REVINT A PARIS

Ce qui s'était passé, les charbonniers l'avaient à peu près expliqué.

—Si nous continuons à fuir avait dit Jean à Julien, ou bien nous serons acculés dans un des villages voisins, ou bien nous nous égarerons dans la forêt. Dans ce dernier cas, nous ne serons certainement pas pris, mais comment rentrerons-nous à Paris, puisque nous avons abandonné nos chevaux sur le bord de la route, où nous ne les retrouverons probablement pas ?

—Sans doute, fit le comte, mieux vaudrait dépister les recherches et nous ménager une retraite, mais de quelle façon ?

Ils venaient d'atteindre la clairière et d'apercevoir les deux charbonniers qui bayaient nonchalamment aux corneilles.

—Voilà notre affaire ! s'écria Jean.

Il s'approcha d'eux, leur proposa de changer d'habits et tira de sa ceinture un rouleau d'or qu'il éventra sous leurs yeux.

Ah ! les pauvres diables ne furent pas longs à se décider en présence d'une pareille aubaine ! En un instant, dans la hutte qu'ils s'étaient construite, s'opéra la transformation. Jean et Julien s'humectèrent d'eau le visage, les jambes, et les mains et puisant à pleines brassées dans la poussière de charbon, se firent en un clin d'œil plus noirs que les charbonniers eux-mêmes. Dix minutes après, parurent au loin les soldats, que conduisait Barberousse.

—Quel dommage de ne pas pouvoir loger une balle dans la tête de cet animal-là ! s'écria le comte.

—J'en ai plus envie que toi, mais ce n'est pas le moment, fit observer Jean. Couche-toi là, à côté de moi ; feignons de dormir à poings fermés, et si l'on vient nous déranger, laisse moi faire.

Julien se soumit avec dépit. Ce fut en effet Jean qui répondit aux questions qui lui furent adressées, tellement méconnaissable, patoisant avec tant de naturel, que Barberousse n'eut pas même l'ombre d'un soupçon. Dès que l'aventurier et les soldats se furent lancés sur la piste qu'ils leur avaient indiquée, Jean et Julien rentrèrent dans la hutte, se lavèrent à grande eau, chaussèrent leurs bottes, qu'ils avaient dissimulées sous le lit de fougères, et se dirigèrent en courant vers la route. Au moment où Barberousse s'emparait enfin de ceux qu'il poursuivait, nos deux amis atteignaient l'endroit où les soldats avaient attaché leurs chevaux.

—Parbleu ! voilà qui est admirable ! s'écria le comte. Nous n'aurons que l'embaras du choix.

—Et nous choisirons les meilleurs, ajouta Jean.

Ils ne se trompèrent pas. Ce fut sur les montures du capitaine et de l'aventurier que leurs regards s'arrêtèrent. Les manteaux étaient roulés en travers de la selle. Ils s'en enveloppèrent pour cacher les haillons dont ils étaient couverts, détachèrent les chevaux, les enfourchèrent et se lancèrent à fond de train sur la route de Paris.

Ils en avaient franchi les barrières à l'heure même où l'officier et Barberousse, tout déçus de leur infructueuse expédition, gagnaient à leur tour l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux et s'apercevaient que leurs montures avaient disparu. Tandis que le capitaine riait philosophiquement du tour que Vif-Argent leur avait joué et trouvait que c'était de bonne guerre, l'aventurier jurait, sacrait, levait vers le ciel son poing crispé.

—Ah ! le misérable me le paiera ! hurlait-il, les traits décomposés.

Tant bien que mal, on parvint à cet accident. Chevaux et cavaliers revinrent à Paris, où Barberousse, encore ivre de colère, s'empessa d'aller raconter à son maître comment, par la résistance de Mlle d'Orléans et le mauvais vouloir du capitaine, son expédition avait avorté.

—Mlle d'Orléans ! Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le premier ministre, qui bondit sur son siège.

Il fit alors entrer l'aventurier dans les plus grands détails sur sa visite à Chelles et l'entretien qu'il avait eu avec la princesse. A mesure que parlait Barberousse, les sourcils du ministre se contractaient ; son visage se couvrait d'une expression d'inquiétude et de fureur.

—On n'est vraiment ni plus bête ni plus maladroit que tu ne l'as été, s'écria-t-il enfin. Comment ! triple brute, tu me mets en guerre ouverte avec la propre fille du Régent ! Il a joliment bien fait de ne pas obéir, ton capitaine ! S'il avait emporté le couvent d'assaut, il m'aurait mis dans de joies draps ! Et il faudra que je te paye pour avoir commis une pareille sottise ! C'est trop fort ! Allons, dis moi vite combien je te dois et va-t'en, imbécile !

—C'est deux mille livres, monseigneur, balbutia l'aventurier stupéfait.

—Les voici, dit le favori, en lui jetant deux rouleaux d'or. J'y ajouterai un bon conseil : Si tu tiens à ta peau, tâche de ne pas trop te montrer, tant que le bruit de cette vilaine affaire ne sera pas étouffé.

Barberousse s'éloigna, mais, loin de le calmer, cette verte semonce redoubla le courroux auquel il était en proie. Il avait perdu la faveur du premier ministre, c'était clair. Il serait désavoué par lui, ce n'était pas douteux. Qui sait même s'il ne serait pas poursuivi, dans le cas où le régent voudrait faire justice du coupable ?...

De cette disgrâce, des conséquences qu'elle pouvait entraîner, quel était l'auteur ? C'était ce morveux de Vif-Argent, qui avait déconcerté tous ses plans, qui l'avait battu sur toutes les coutures, et s'était moqué de lui avec une impudence effrontée.

—C'est bien... je m'en vais... murmurait Barberousse ; mais j'ai toujours sur moi l'ordre d'arrestation de ce petit drôle... tôt ou tard, je lui ferai payer cher le plaisir de m'avoir berné...

Quant au favori, il était resté très préoccupé. Cette affaire serait-elle étouffée ? Aurait-elle des suites ? Il l'ignorait, mais il connaissait assez Philippe d'Orléans pour savoir que celui-ci ne pardonnerait pas sans rugir l'injure que l'on avait faite à sa fille.

Le scandale, en effet, ne tarda pas à s'ébruiter. Pour dégager sa responsabilité, le capitaine qui commandait l'escorte, encore gris de poussière, courut soumettre à son colonel la conduite qu'il avait tenue. Non seulement son colonel l'approuva, mais il alla sur-le-champ se plaindre amèrement au ministre de la singulière besogne à laquelle on employait ses officiers et ses soldats. A dix heures, en plein conseil, le ministre en référa au régent et s'élevait avec indignation contre l'abus de pouvoir que le premier ministre s'était permis.

Celui-ci, déjà fort gravement malade, n'assistait pas au conseil. Philippe d'Orléans ne pouvait donc pas lui demander des explications immédiates. Aussi résolut-il de partir pour Chelles à l'instant, afin d'avoir le fin mot de cette incompréhensible énigme.

A midi il arrivait au couvent, où sa fille, en présence de la baronne de Coissy, dont elle invoqua le témoignage, lui exposa les faits dans toute leur crudité et réclama promptement et bonne justice de la violence qu'on avait voulu lui faire. En dépit de ses innombrables défauts, Philippe d'Orléans était la loyauté même.

—Madame, dit-il à la baronne, vous pouvez sans crainte rentrer à Paris aujourd'hui même. Je vous donne ma parole de gentilhomme que vous serez dans votre hôtel, aussi sûrement que dans ma propre maison, à l'abri de toute nouvelle tentative.

Puis, la congédiant avec une grâce exquise, car il était, quand il le voulait, l'élégance et la distinction même, il se tourna vers sa fille.

—Maintenant fais-moi servir à dîner, lui dit-il. Je meurs de faim.

—Cela tombe à merveille, répondit la princesse. J'allais me mettre à table quand on m'a annoncé votre visite.

Adelaïde d'Orléans était, on le sait, celle de toutes ses filles pour qui Philippe avait le plus d'affection et avec qui il s'abandonnait le plus volontiers aux douceurs de l'intimité.

Le repas fut donc cordial et gai, bien que la princesse le plaisantât en termes un peu vifs de s'être coiffé d'un misérable tel que son favori.

—Oui, accorda Philippe, je sais bien qu'il ne vaut pas grand'chose, qu'il est pétri de vices, qu'il ne jouit d'aucune considération, mais tu ne lui refuseras pas d'être intelligent et d'avoir pour l'expédition des affaires une inconcevable activité.

—Oh ! rassurez-vous, fit la princesse avec une sanglante ironie. Je ne vous demande pas de le renvoyer. Ce serait au-dessus de vos forces. Ce que je réclame de vous, pour votre dignité plus encore que pour la mienne, c'est de vous faire respecter par ce faquin et de lui si bien mesurer la distance qui le sépare d'une Alte-se Royale qu'il ne s'avise plus de l'oublier.

—Quant à cela, sois tranquille, promit le régent. Si je suis venu à Chelles, c'est que j'ai jugé, tu le penses bien, que la chose en valait la peine.

A ces mots, il se leva, embrassa tendrement sa fille, remonta dans son carrosse et se fit conduire chez le premier ministre.

—J'arrive de Chelles, commença-t-il brusquement. C'est te dire que je suis au courant de ce qui s'y est passé dans la matinée...

—Je jure à Votre Altesse, protesta le favori, que je ne suis pour rien dans cette affaire, que je n'avais donné au maladroït qui a commis cette violence aucune instruction contre mademoiselle d'Orléans, et que j'ignorais même qu'il se rendit au couvent pour y exécuter le mandat dont je l'avais chargé.

—Si je ne le croyais pas, morbleu ! s'écria Philippe, je t'aurais déjà coupé les oreilles. Il faut beau voir, en vérité, qu'un drôle tel que toi osât s'attaquer à ma famille !

—Votre Altesse sait bien que j'en suis incapable, fit mielleusement le favori. D'ailleurs, j'ai déjà devancé sa justice. En chassant de chez moi, ce matin même, le misérable qui s'est permis cette incartade.

—Ce qui signifie qu'il est en sûreté, dit le régent. Soit ! mais s'il a le malheur de reparaitre, c'est aux galères qu'il ira méditer sur ses excès de zèle, tu peux l'en prévenir.

—J'affirme à Votre Altesse que je ne sais pas ce qu'il est devenu.

—Quant à toi, poursuivit Philippe d'un ton d'écrasante autorité, souviens-toi bien de ce que je vais te dire...

Le favori dressa l'oreille.

—J'ai engagé la baronne de Coissy à revenir aujourd'hui même à Paris avec ses filles, continua le régent, et je lui ai donné ma parole de gentilhomme qu'elle n'y serait pas inquiétée, ajouta-t-il, en soulignant ses dernières paroles. Tu m'as entendu ?

—Oui, monseigneur, fit-il humblement.

—Alors souviens-toi bien que c'est de mon honneur qu'il s'agit et, cette fois, prends garde d'y toucher ! Sans cela...

Il l'acheva point sa phrase, mais releva la tête d'un air menaçant et s'éloigna.

Le favori avait compris. Si pénible que lui fût le sacrifice, il s'y résigna, sachant bien que persister dans sa folle entreprise serait actuellement la seule chose que Philippe ne lui pardonnerait pas.

Pendant ce temps Julien et Jean, dès leur arrivée à Paris, s'étaient séparés sans savoir où ni quand ils se reverraient. En effet, Vif-Argent ne pouvait pas deviner la tournure que prendraient les événements et ne se souciait pas d'aller grossir à la Bastille le nombre des malheureux qui y étaient ensevelis. Un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui. Avant tout, il importait de ne pas se laisser prendre. Jean se rendit immédiatement chez son père à qui il raconta les événements auxquels il avait été mêlé et ne lui cacha rien des résultats déplorable dont cette campagne menaçait sa liberté.

—Car, poursuivit-il en terminant son récit, vous sentez bien, mon père, que Barberousse n'oubliera pas de si tôt les deux ou trois mauvais tours que je lui ai joués et ne sera pas satisfait tant qu'il n'aura pas tiré vengeance des humiliations dont je l'ai abreuvé. Je ferai donc prudemment de disparaître pendant quelque temps.

—Et tout cela pour rendre service à un autre ! s'écria Michaud désolé. Si encore c'était pour ton propre compte...

—Qui sait ?... fit Jean, le cœur toujours plein du souvenir rayonnant d'Andrée... Peut-être ai-je plus travaillé pour mon compte que pour celui de Julien...

—Que signifient ces paroles ? interrogea Michaud. Tu avais donc un intérêt quelconque à te fourrer dans cette satanée affaire ?

—Aucun, je vous le jure... je le croyais du moins lorsque j'ai promis mon concours, mais depuis... Je vous conteraï cela plus tard, père... Pour le moment le plus pressé est de me soustraire aux poursuites de Barberousse et, pour cela, il faut que je quitte à

l'instant votre hôtel. N'avez-vous pas, quelque part, un petit coin dans lequel je puisse me cacher ?

—Où ? demanda Michaud, à la campagne ou à Paris ?

—A Paris, père. J'ai de grosses raisons pour ne pas le quitter, malgré le danger qui m'y menace.

—Attends donc... fit l'ancien tailleur. J'ai, dans la rue de Suresne, près du faubourg Saint-Honoré, une méchante bicoque toute meublée, qui servait jadis de petite maison au marquis de Brias ; mais le jardin est grand comme un mouchoir de poche, les pièces en sont étroites, les meubles un peu défraîchis...

—N'importe, interrompit Jean avec vivacité. Je m'en empare et j'emène mon valet de chambre. Surtout, ajouta-t-il, ne vous avisez pas de venir m'y voir. Il est évident que notre hôtel sera l'objet d'une surveillance toute spéciale et qu'il vous sera impossible de faire un pas sans être suivi.

—Comment ! je ne pourrai même plus te voir ? soupira tristement Michaud.

—Consolez-vous, père, dit Jean, très touché du chagrin que le pauvre homme ressentait. Ce n'est pas un exil et il ne durera pas longtemps.

—Je l'espère bien ! s'écria Michaud. Dès aujourd'hui j'irai trouver le cardinal Fleury et je lui dirai...

—Je vous en prie, ne faites pas cela, père, ou du moins ne le faites pas encore. N'épuisons pas le crédit du cardinal pour des choses de si peu d'importance. Nous en aurons besoin peut-être si nous réalisons le projet que j'ai formé d'acheter une compagnie ; réservons-le pour une occasion plus utile.

—Mais alors que faire ? Comment saurai-je si tu es encore de ce monde ?

—Le comte de Montbazin viendra vous tenir au courant de ce qui se passe, c'est convenu entre nous. Donc, à moins qu'un danger ne me menace, ne vous occupez pas de moi. C'est le meilleur service que vous puissiez me rendre pour le moment.

—Allons, fit Michaud d'un air résigné, je ferai comme il te plaira, mon enfant.

—C'est cela, dit Vif-Argent, qui l'embrassa sur les deux joues. A présent, je me sauve. A bientôt, père !

Il monta dans son appartement, y rassembla quelques hardes et, suivi de son valet de chambre, se rendit dans la petite maison de la rue de Suresne, dont son père lui avait apporté les clefs. Ce qui lui avait fait accepter cette retraite avec tant d'empressement, c'est qu'il s'y trouvait près du faubourg Saint-Honoré, à deux pas de l'hôtel de Mme de Coissy, et que tout ce qui le rapprochait d'Andrée lui semblait comme un bienfait du ciel.

La maison n'était pas grande, il est vrai, mais elle était meublée avec élégance et largement pourvue de tous les objets indispensables. Quant au jardin, s'il n'était pas en très bon état, il mesurait une étendue beaucoup plus considérable que ne l'avait dit Michaud. Long de cent cinquante pieds au moins sur quatre-vingts de large, il se terminait par un mur très élevé, dans l'épaisseur duquel une porte avait été ménagée. Jean l'ouvrit par curiosité et reconnut qu'elle donnait sur des terrains vagues, autour desquels il distingua les arbres, des jardins et le toit des maisonnettes qui l'avoisinaient.

—Tiens ! tiens ! pensa-t-il, par cette porte basse et sous un déguisement, peut-être y aurait-il moyen de sortir sans être vu et ne pas être aussi prisonnier que je le croyais...

Aussitôt il revint sur ses pas et donna à Firmin, son valet de chambre, l'ordre de n'ouvrir aucune des persiennes qui donnaient sur la rue.

—Il ne faut pas laisser supposer que la maison soit habitée, lui dit-il. Si les voisins t'interrogent, quand tu iras aux provisions, réponds que M. Michaud t'a chargé de la garder et de l'entretenir jusqu'à ce qu'il ait pu s'en débarrasser. Tu m'as compris ?

—Parfaitement, monsieur, dit le valet de chambre.

Firmin était depuis sept ans au service de Jean. S'il avait regretté parfois, par pur amour-propre de laquais, que son maître ne fût pas gentilhomme, il était forcé de reconnaître qu'aucun de ceux qu'il avait servis jusqu'alors ne s'était montré envers lui aussi indulgent, aussi juste et aussi généreux. Il en avait conçu pour son jeune maître un attachement sincère, qui serait devenu du dévouement pour peu qu'on l'y eût poussé. Vif-Argent passa à s'installer cette première journée, ce qui lui fut une véritable distraction aux préoccupations qui l'assiégeaient. Comment se terminerait l'acte de rébellion que la princesse avait commis contre le premier ministre ? Aurait-elle jusqu'au bout l'énergie nécessaire pour lui résister ? Et si le favori l'emportait que deviendraient la baronne, Valentine et Andrée ?

Non, jamais il ne pourrait demeurer dans l'incertitude à laquelle il s'était condamné, ni enfermé dans cette étroite demeure, sans nouvelles de celle qu'il aimait. En avant la porte basse et les déguisements ! Que risquait-il après tout ? Sa liberté. Eh ! Qu'était-ce que sa liberté, quand il aurait donné sa vie pour Andrée ?

Le soir, déjà, il ne pouvait plus tenir en place. Il donna donc l'ordre à son domestique de lui acheter le lendemain matin trois ou quatre costumes d'ouvrier et de lui rapporter autant de perruques de couleurs différentes. Firmin se mit en quête et revint chargé d'une véritable friperie, dont Vif-Argent dressa sur-le-champ l'inventaire. Parmi ces costumes se trouvait celui d'un garçon pâtissier, presque entièrement neuf, ou du moins si blanc, si blanc, que Jean recula épouvanté.

—Quelle diablesse d'idée t'a pris de choisir un costume aussi voyant ? demanda-t-il. Tout le monde se retournera sur la rue pour me regarder si j'ai le malheur de le porter.

—Pourquoi donc ? demanda à son tour Firmin. Est-ce que monsieur s'est jamais retourné dans la rue pour regarder un pâtissier ?

—Non, c'est vrai, confessa Jean.

—C'est justement pour cela que monsieur ne court pas plus le danger d'être reconnu sous ce déguisement-là que sous un autre, répliqua Firmin. Si pourtant monsieur le désire, rien n'est plus facile que de le changer.

—Du tout, mon ami. Ton observation est fort judicieuse. Je le garde.

Quand la journée fut terminée, Jean ne put résister au désir de prendre un peu d'exercice. Il s'affubla d'un costume de forgeron, revêtit l'épais tablier de cuir, se noircit légèrement la figure et les mains ; puis, vers huit heures, lorsque les premières ombres de la nuit noyèrent dans une vague obscurité les maisons du faubourg, il ouvrit la porte basse et s'aventura dans les rues. Naturellement ce fut vers l'hôtel de la baronne qu'il se dirigea. O surprise ! Cet hôtel, qu'il croyait fermé, était ouvert ! A travers les fenêtres du premier étage, Jean apercevait distinctement les lumières qui l'éclairaient.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Mme de Coissy était-elle donc de retour à Paris ? Que s'était-il passé ? La princesse avait-elle cédé aux ordres du premier ministre ? Non, ce n'était pas possible. Jean connaissait trop bien le caractère altier de Mlle d'Orléans pour admettre qu'elle se prêtât aux caprices d'un homme qu'elle avait si souvent écrasé de son mépris. D'ailleurs elle avait engagé sa parole vis-à-vis de Jean et n'était point femme à y manquer.

Quoi donc alors ? Il n'était guère plus admissible que Mme de Coissy eût commis la faute de refuser l'hospitalité qui lui était offerte, d'abandonner Chelles pour revenir à Paris. Comment s'assurer de la vérité ? Jean songea un instant à pénétrer dans l'hôtel, à se faire reconnaître. Déjà il se dirigeait vers la porte, quand, de l'autre côté de la rue, dont il sondait les profondeurs, il aperçut un visage bien connu. C'était Barberousse, blotti dans l'angle d'une porte cochère, bien reconnaissable à son épaisse encolure, à sa barbe flamboyante ; en dépit du large chapeau de feutre sous lequel il essayait de dissimuler ses traits.

Donc, l'hôtel de la baronne était surveillé. Mais dans quel but ? Le drôle en voulait-il toujours à Valentin ? Non. Si Mme de Coissy avait eu les mêmes dangers à redouter, elle n'aurait pas quitté le couvent. Qui donc guettait alors Barberousse ? Était ce le comte de Montbazin ? Non encore. Il n'aurait pas osé mettre la main sur un officier du roi et, à moins de nouveaux ordres, il ne pouvait rien contre Julien.

C'était donc probablement contre lui, Jean Michaud, que cette surveillance était organisée, puisque lui seul avait eu les honneurs d'une lettre de cachet. Or, il ne voulait pas risquer la Bastille avant de savoir si Andrée était en sûreté. Il revint sur ses pas et rentra.

—Demain soir, j'irai chez Julien, dit-il.

Sur-le-champ, avant de se coucher, il écrivit au comte, pour l'avertir de sa visite, un billet qu'il chargea Firmin de porter à son adresse dès la première heure.

Enfin, après avoir fait panser sa blessure, qu'il avait fort négligée et dont il souffrait encore un peu, il se mit au lit. Naturellement, il dormit mal. Les plus sombres pensées vinrent l'assaillir. Il ne pouvait pas fermer les yeux sans voir Andrée se débattre dans les bras de Barberousse et l'appeler à son secours. Cet horrible cauchemar ne cessa qu'au petit jour. Vaincu par la fatigue, Jean finit alors par s'endormir et ne se réveilla qu'à une heure très avancée. Firmin était revenu depuis longtemps. Il

avait remis la lettre de son maître, non pas au comte, qui était absent, mais à sa mère, qui l'attendait pour dîner.

— Une bien digne dame, ajouta Firmin, pas vieille encore, mais toute vêtue de noir, mince, pâle, et qui a le regard si triste qu'elle fait peine à voir. Monsieur doit bien la connaître, du reste.

— Non, dit Jean. Je sais par son fils qu'elle a eu de très gros chagrins, qu'elle est d'humeur mélancolique et ne reçoit personne ; mais je ne lui ai jamais été présenté. Bien plus, comme je me suis aperçu que Julien lui-même ne parlait de sa mère qu'avec une profonde affliction, je n'ai jamais insisté pour qu'il me contât son histoire.

En effet, quoique intimement lié avec le comte, et bien qu'il lui eût rendu souvent visite, Jean ne s'était pas une fois rencontré avec Mme de Montbazin et n'avait pas cru devoir provoquer les confidences de Julien. Le jeune officier était certainement très peiné de la réclusion à laquelle la comtesse s'était condamnée, car il s'en était ouvert à Vif-Argent, et avait à plusieurs reprises manifesté la crainte que cette vie monotone n'eût sur la santé de sa mère une néfaste influence... Tout ce que Jean savait d'elle, c'est qu'elle habitait depuis plus de vingt ans un hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, entouré d'un fort beau jardin, dans lequel Mme de Montbazin faisait très régulièrement, en hiver comme en été, une assez longue promenade.

A part cette concession faite aux exigences de l'hygiène, elle quittait jamais son hôtel, ne faisait pas de visites et n'en recevait aucune, à l'exception de Mme de Coissy. Seule, en sa qualité d'ancienne camarade de couvent, la baronne, dont l'amitié remontait à plus de trente ans, avait le privilège de faire fléchir cette impitoyable consigne. Encore la comtesse ne lui rendait-elle pas les visites qu'elle recevait. C'est à Julien qu'elle en laissait le soin.

Quant à Mme de Coissy, comme elle n'ignorait rien des affreux malheurs qui avaient fondu sur son amie d'enfance, loin de se formaliser de cette abstention, elle traitait Mme de Montbazin en malade et venait souvent passer avec elle une partie des longues journées que la pauvre femme lui consacrait avec tant de plaisir. Parfois la baronne amenait ses deux filles ; mais non pas aussi souvent qu'elle l'aurait voulu, tant elle avait peur de réveiller les pénibles souvenirs que la vue de ces deux enfants aurait fait naître dans le cœur de la comtesse.

De son côté, Julien avait à tout heure ses grandes et petites entrées chez Mme de Coissy, qui le considérait absolument comme un enfant de la maison. C'est dans cette intimité de chaque jour qu'il s'était épris de Valentine, avait demandé sa main, et que la baronne, qui depuis longtemps avait deviné cet amour, s'était estimée très heureuse de resserrer les liens d'amitié qui l'unissaient à la famille de Montbazin. Sous le poids de quels deuils ou de quelles afflictions la comtesse avait-elle si lourdement courbé la tête ? Jean n'avait jamais osé le demander. Sans doute, il y avait au fond de cette douleur navrante quelque gros secret de famille, que le jeune officier ne tenait pas à divulguer.

Pas plus aujourd'hui qu'hier, Vif-Argent ne songeait à pénétrer ce mystère. Tout ce qu'il tenait à savoir, c'est comment et dans quelles conditions, Andrée se trouvait à Paris. Aussi passa-t-il cette longue journée dans une anxiété facile à comprendre. Vers huit heures, encore et toujours par la porte du jardin, il sortit et se dirigea vers la rue Culture-Sainte-Catherine. Pour l'atteindre, il avait à traverser des quartiers si sombres et si populeux qu'il ne crut pas nécessaire de prendre un déguisement. Après avoir fait un détour pour atteindre la rue Saint-Honoré, il la suivit dans toute sa longueur, longea la rue des Lombards, gagna la rue Saint-Antoine et, vers huit heures et demie, frappa à la porte de l'hôtel Montbazin. Julien était rentré fort tard. Il était à table avec sa mère et achevait son souper.

— Ne le dérange pas, dit Jean au domestique. Je vais l'attendre dans sa chambre.

En effet, il se rendit dans la chambre de Julien, mais à peine avait-il pris place dans un fauteuil, que le jeune officier parut.

— Mon cher Jean, lui dit-il, je suis bien fâché de te déranger, mais ma mère, à qui j'ai raconté ce matin tout ce que tu as fait pour la baronne et pour moi, a manifesté le désir de te connaître. Comme c'est la première fois, depuis vingt-deux ans, qu'elle est prise d'une curiosité semblable, j'espère que tu ne te défieras pas de la satisfaire.

— Je suis à ses ordres, dit Vif-Argent qui se leva docilement.

Julien le conduisit alors dans la salle à manger, où devant une table luxueusement

servie et bien éclairée, la comtesse de Montbazin était assise. Jean s'inclina cérémonieusement devant la comtesse, qui donna au maître d'hôtel l'ordre d'ajouter un couvert. Vainement il protesta qu'il avait soupé et n'avait besoin de rien.

—Bon ! ne fut ce que pour nous tenir compagnie, dit elle, vous accepterez bien un biscuit et un verre de malaga.

Il s'exécuta de bonne grâce.

—Vous excuserez ma curiosité, monsieur, reprit Mme de Montbazin ; mais depuis si longtemps j'entends parler de vous par mon fils, que vous n'êtes pas un étranger pour moi et que j'avais le plus grand désir de faire votre connaissance. Aussi Julien m'ayant appris ce matin au prix de quels dangers vous aviez assuré son bonheur et prêté votre généreux concours à Mme de Coissy, j'ai tenu, sachant que vous étiez là, à vous en exprimer ma reconnaissance.

—Vous êtes mille fois trop bonne, madame. Dans la situation où je me trouve, l'amitié de Julien m'est un trop grand honneur pour que je ne cherche pas à la mériter par tous les moyens en mon pouvoir. Elle m'est encore plus précieuse aujourd'hui, puisqu'elle me vaut de votre part des remerciements aussi flatteurs.

Pendant qu'il écoutait la comtesse et qu'il lui parlait, Jean n'avait cessé de l'observer. C'était une femme de quarante-cinq ans au plus, grande et mince, aux cheveux noirs et au teint mat, à l'œil noir et très vif encore, malgré le voile de tristesse qui en ternissait l'éclat. Les traits étaient fins et distingués, l'expression du visage respirait la douceur ; la taille était élégante et bien prise ; mais on lisait sur ce visage et dans l'affaissement de ce corps, drapé dans de longs vêtements de deuil, un découragement de la vie, une sorte de prostration morale, dont le temps n'avait pu triompher.

Sans aucun doute, cette femme avait beaucoup souffert et souffrait encore d'une incurable douleur.

De son côté, quand elle avait vu entrer Jean Michaud, portant avec tant d'aisance le fort simple, mais très riche habit dont il était revêtu, elle n'avait pu se défendre d'un geste de surprise. Evidemment, ce n'est pas sous cet aspect séduisant que son imagination s'était représenté Jean Michaud. Quand il s'assit à table, en face d'elle, en pleine lumière, ce fut bien pis encore. Elle le regarda avec une telle fixité et laissa percer un si profond étonnement que Julien s'en aperçut et que Jean en fut un peu déconcerté.

On aurait dit que la vue de ce jeune homme faisait naître en elle des pensées à la fois douces et attendrissantes, tant l'insistance de son regard semblait étudier dans leurs moindres détails les traits de Vif-Argent. Et plus cet examen se prolongeait, plus l'étonnement qu'elle n'avait pu maîtriser se changeait en un trouble croissant, qu'il lui fut bientôt impossible de contenir.

—Mais qu'avez-vous donc, mère ? demanda Julien, sérieusement inquiet de l'agitation à laquelle elle était en proie.

—Rien... balbutia-t elle, mais le visage de M. Michaud me rappelle...

—Quoi ? fit Julien, très intrigué.

Au lieu de lui répondre, toujours dévorant Jean de son regard que paraissait animer une flamme nouvelle :

—Voulez-vous, monsieur, dit-elle d'une voix légèrement altérée, me permettre de vous adresser quelques questions ?

—Tant qu'il vous plaira, madame, répondit Jean avec rondeur, bien qu'il fût surpris lui-même de ces étrangetés.

—Quel âge avez-vous, monsieur ?

—Vingt quatre ans et demi, madame.

—Où êtes-vous né ?

—Mais à Lodève, je pense, puisque c'est là que demeuraient mon père et ma mère.

—Comment ! vous pensez... Vous n'en êtes pas sûr ?

—Ma foi ! non, madame. Je n'ai jamais interrogé mon père à ce sujet.

—Alors, vous n'avez jamais eu entre les mains votre acte de naissance ?

—Non, madame, je n'en ai jamais eu besoin.

—Avez-vous conservé, du moins, quelque souvenir du pays dans lequel vous êtes né ?

—Pas le moindre, madame. Aussi loin que ma mémoire puisse remonter, j'habitais dans la rue Quincampoix la boutique que mon père y a longtemps occupée.

—Il y a donc plusieurs années que votre père est à Paris ?

—Bienôt vingt-trois ans, madame.

—C'est donc en 1700 qu'il est venu s'y établir ? fit vivement la comtesse.

—Dans les premiers jours de septembre, oui, madame.

—Vous avez encore votre père, m'a dit Julien, mais vous avez perdu votre mère. Vous rappelez-vous depuis combien de temps ?

—Très exactement, madame, c'était en 1710.

—En effet, vous aviez déjà onze ans passés, à cette époque. et vous deviez être un enfant intelligent et précoce. Avez-vous assisté votre mère à ses derniers moments ?

—Oui, madame. La pauvre sainte femme s'est éteinte lentement, sans secousse, entre mon père et moi

—Et jamais elle ne vous a fait aucune confidence qui vous concernât particulièrement ?

—Jamais, au grand jamais, madame ! répondit Jean stupéfait.

—Et M. Michaud non plus ? demanda encore la comtesse.

—Mais à quel sujet, madame ? fit Jean, qui comprenait de moins en moins le sens de ce long interrogatoire. Quelles confidences mes parents avaient-ils à me faire ? Ma mère était remplie pour moi de sollicitude et de tendresse. Mon père m'adorait et m'aime encore si aveuglément que je lui ferais jeter demain par la fenêtre les millions qu'il a gagnés, si j'exigeais de lui ce sacrifice.

—Oui, vous avez raison, monsieur, dit madame de Montbazin, dont les yeux s'éteignirent, tandis que son visage reprenait insensiblement son expression ordinaire de morne tristesse. C'est moi qui divague... qui deviens folle par moments... Mais si vous saviez que de calamités ont abreuvé ma vie !...

Deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux, tandis qu'un sanglot déchirait sa poitrine.

—Allons, mère, du courage ! fit Jean, en lui prenant la main. Ne pouvez-vous jamais oublier ce passé qui vous tue ? Ne prendrez-vous pas en pitié le chagrin que vous me causez, quand je vous vois ressusciter les lugubres souvenirs qui vous assiègent ?

—Ah ! que veux-tu ? s'écria-t-elle avec une explosion de profonde douleur. Est-ce ma faute, à moi, si ces souvenirs me harcèlent ? Pourquoi Dieu, qui donne aux autres la force d'oublier ce qu'ils ont souffert, me refuse-t-il cette grâce, à moi, qui ai consumé dans les larmes et la prière la plus belle moitié de mon existence ?

A ces mots, elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine. En un instant, de l'éclair qui avait brillé dans ses yeux, de la vie qui l'avait animée dès le moment où Jean avait paru, il ne resta plus rien qu'un corps inerte, qu'un œil sans regard, aux cils duquel perlait encore une larme de désespoir.

Julien en profita pour se lever de table.

—Va m'attendre dans ma chambre, dit-il tout bas à Jean.

Puis il s'avança vers la comtesse, lui prit le bras, la força doucement à le suivre et la reconduisit dans son appartement, où il la laissa entre les mains de sa femme de chambre. Quelques minutes après, il vint retrouver Jean, que ce spectacle avait péniblement ému et qui se demandait s'il n'y avait réellement pas un peu de folie dans la scène bizarre à laquelle il venait d'assister. A quoi ou à qui songeait la pauvre dame ? Quels et quels grets éternels la hantaient ? De quelle inguérissable blessure saignait ce cœur ulcéré ? C'était étrange. Il n'avait jamais vu la comtesse et il lui semblait qu'il ressentait le contre-coup de la douleur dont elle pleurait, des angoisses qu'elle avait laissées deviner.

Fort heureusement, Julien vint l'arracher à ses sombres pensées. Il lui raconta comment le régent, ayant pris fait et cause pour sa fille contre le premier ministre, avait engagé Mme de Coissy à reprendre possession de son hôtel, en lui donnant sa parole de gentilhomme qu'elle y serait à l'abri de toute surprise.

—Et Barberousse ? demanda Jean, sera-t-il poursuivi ?

—Il l'aurait été certainement, si on ne lui avait pas donné le temps et fourni les moyens de se sauver. Il doit être loin de Paris, à l'heure qu'il est.

—Eh bien ! mon ami, tu te trompes. Pas plus tard qu'hier soir je l'ai vu planté devant l'hôtel de la baronne. Donc, il en veut encore à quelqu'un et comme il ne peut plus rien contre madame de Coissy ni contre toi, c'est sur moi qu'il espère se venger de la disgrâce dans laquelle nous l'avons fait tomber.

Il l'instruisit alors des précautions qu'il avait prises, et lui donna le numéro et la rue de la maison qu'il habitait.

— Si tu as quelque chose de nouveau à m'apprendre, dit-il, écris-moi sous le couvert de Firmin.

Quant à moi, je ne désespère pas de pouvoir venir te voir de temps en temps, à pareille heure, afin que tu puisses donner de mes nouvelles à mon pauvre père, qui se lamente et a dix fois plus peur que moi de la lettre de cachet dont Barberousse est toujours armé.

— Sois tranquille, promet le comte. Dans aucun cas ta captivité ne saurait être de longue durée. Le favori est gravement malade, assure-t-on, et le mal dont il est atteint



La mère et l'enfant se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

est de ceux qui ne pardonnent guère. Or c'est de lui seul que nous aurions quelque chose à craindre s'il recouvrait la santé. Je te tiendrai donc au courant des phases de sa maladie.

A ces mots, ils se séparèrent. Jean rentra chez lui sans encombre et se soumit assez patiemment d'abord à la réclusion qu'il s'imposait ; mais au bout de huit grands jours, incapable de tenir en place, il s'en alla, le soir venu, rôder sous un déguisement devant l'hôtel du faubourg Saint-Honoré.

Il ne comptait assurément pas voir Andrée, mais se rapprocher d'elle était pour lui

une jouissance dont il ne pouvait pas se passer plus longtemps. C'était dans les premiers jours de juillet et par une si admirable soirée que, de loin, Jean aperçut, toutes grandes ouvertes, les fenêtres de l'hôtel. Il s'avança, mais avec précaution, s'imaginant toujours voir surgir de quelque coin obscur l'épaisse silhouette de Barberousse. Très heureusement l'aventurier n'était pas là. Jean s'approcha de l'hôtel et vit distinctement à la fenêtre la bonne et ses filles, en compagnie de Julien.

Sous le déguisement dont il était affublé, il lui était impossible de se faire reconnaître du dehors à pareille heure. Il allait donc traverser le faubourg et pénétrer dans l'hôtel, lorsqu'un homme d'assez mauvaise mine, qui l'observait depuis quelques instants, le frôla en passant et le regarda avec tant d'attention que Jean s'arrêta court.

Mis en défiance à son tour, il observa cette homme, le vit se planter à quelques pas, dans l'angle d'une porte, et se croiser les bras.

—Hum ! pensa-t-il. Voilà qui sent d'une lieue son Barberousse ! Bien sûr, si ce n'est pas lui, c'est quelqu'un des siens.

Pour s'en assurer, il erra quelques instants de droite à gauche, toujours suivi à la même distance par ce mystérieux personnage.

Il ne pouvait plus en douter, cet agent l'avait reconnu, le guettait et ne le quitterait plus avant de savoir où il demeurait.

—Attends je vais te donner de l'occupation, pensa Jean.

Aussitôt, tournant brusquement l'angle de la rue voisine, il se mit à fuir à toutes jambes dans une direction opposée au chemin qu'il aurait dû prendre. Quand l'agent arriva au coin de la rue, Jean avait sur lui plus de trois cents pas d'avance. De rue en rue, de détours en détours, il le fit courir ainsi pendant un gros quart d'heure, jusqu'à ce que le malheureux, épuisé, se vit contraint de renoncer à le poursuivre.

Jean put alors rentrer tranquillement chez lui. N'importe. S'il avait échappé à ce limier, la surveillance dont il était l'objet lui prouva que Barberousse n'avait pas désarmé. Pour comble d'infortune, il reçut de Julien, le lendemain matin, une lettre alarmante dans laquelle celui-ci lui donnait des nouvelles de Michaud et du premier ministre.

“Ton absence, écrivait-il, cause à ton père un chagrin que j'ai grand-peine à calmer. J'ai cependant fini par lui faire comprendre hier que tu devais plus que jamais éviter de te laisser prendre.

“En effet, le premier ministre a fait transporter la cour de Versailles à Meudon, afin d'être plus à portée des secours dont il a besoin.

“Le bruit court qu'il va mieux et qu'il doit assister dans douze jours à la grande revue que notre jeune roi, dont la majorité approche, doit passer de sa maison. Est-il réellement en voie de convalescence ? Le vieux renard n'entend-il que donner le change aux bruits fâcheux que l'on fait courir sur sa santé ? C'est ce que je te ferai savoir avant peu.

“Pour le moment, reste coi et pas d'imprudence ! Tous ceux qui s'intéressent à toi vont bien et te plaignent de tout leur cœur. J'ai même cru remarquer qu'Andrée... mais non, je me suis peut-être trompé. Il vaut mieux n'en pas parler.”

Cette maudite lettre, qui recommandait à Jean la prudence, se terminait par une phrase qui n'était pas faite pour lui faire observer d'aussi sages recommandations.

Qu'avait donc remarqué Julien ? Est-ce qu'Andrée avait laissé échapper quelque parole inconséquente ? La baronne avait-elle deviné l'amour que Jean ressentait pour sa fille ? En avait-elle montré du ressentiment ? Allait-il perdre celle qu'il aimait ?

Le soir même, il résolut d'éclaircir ce doute affreux. Il se rendit à l'hôtel de Montbazin, mais il lui fut répondu que le comte venait de prendre son service aujourd'hui même et ne réparaîtrait pas de huit jours à l'hôtel. Jean s'en retourna, très perplexe, et comme la nuit était déjà très avancée, il ne voulut point passer si près de son père sans l'embrasser.

En effet, de la rue Culture-Sainte-Catherine à la rue Saint-Paul, il n'y avait qu'un pas. Il le franchit rapidement, pénétra dans l'appartement de Michaud et ne fut pas médiocrement surpris du changement qui s'était opéré sur les traits et dans l'attitude du robuste vieillard. Quand se fut apaisée l'effusion de tendresse que cette visite inattendue causait à son père, Jean, de sa voix la plus caressante, lui demanda s'il avait été malade.

—Malade... non, répondit évasivement Michaud, mais c'est plus fort que moi. Depuis de si longues années je suis habitué à ta présence que je ne puis plus vivre sans

toi. A chaque instant il me semble que l'on va m'annoncer un malheur. Et quel malheur plus grand pourrait m'atteindre, à mon âge, que de te perdre, mon cher enfant ?

Jean lui promit de n'agir qu'avec une extrême circonspection et parvint, non sans peine, à calmer les inquiétudes de son père. Pour faire diversion à son chagrin, il lui conta la visite qu'il avait faite à Mme de Montbazin et lui fit part, en riant, des questions bizarres qu'elle lui avait adressées. Bien loin de partager cette hilarité, Michaud paraissait souffrir davantage, car il était devenu tout pâle.

VIII.—COMMENT MICHAUD ÉTAIT DEVENU PÈRE.

Jean remarqua sans peine le malaise qui s'était emparé du brave homme, mais il en attribua l'effet à l'émotion que sa visite inattendue lui avait causée. Il le réconforta de son mieux et s'éloigna, après lui avoir promis de ne pas le laisser longtemps sans nouvelles. Pourtant, comme il n'avait rien de mieux à faire que de songer, pendant le long trajet qu'il lui faudrait parcourir, le trouble que n'avait pu dissimuler son père, le sourire forcé qui grimaçait sur ses lèvres, la pâleur qui avait envahi son visage, lui revenaient à la mémoire. Et il cherchait inutilement quelle corrélation lointaine pouvait exister entre ces symptômes d'inquiétude et ceux que la comtesse de Montbazin avait également manifestés en le voyant. C'était tellement inexplicable, que ne trouvant à ce problème aucune solution plausible, il reporta ses pensées sur Andrée, dont il ne pouvait se consoler d'être indéfiniment séparé. Il réintégra sa prison, mais non pas sans une sourde révolte et se demanda si sa discrétion n'était pas de la bêtise, quand il avait empêché son père d'agir auprès du cardinal Fleury, pour lui faire obtenir sa liberté. Maintenant, il était trop tard. Aussi, pendant une dizaine de jours encore, Jean confina dans le petit jardin de la rue de Suresne les doutes et les impatiences dont il était dévoré.

Enfin arriva une lettre de Julien !

« Le favori, disait-il, a assisté avant-hier à la revue dont je t'avais parlé et y a reçu les honneurs que l'on rend au premier ministre. Un quart d'heure avant l'arrivée de Sa Majesté, il montait à cheval et passait devant les troupes. Les drapeaux s'inclinèrent, les officiers le saluèrent de l'épée, les tambours battirent, les clairons sonnèrent... mais il paya cher cette satisfaction éphémère. Le mouvement du cheval fit crever un abcès dont il souffrait et il fallut le porter sur son lit.

« Lapeyronie, qu'on a fait appeler aussitôt, prétend qu'une opération terrible est nécessaire. Encore ne croit-il pas que le patient y survivra.

« Donc un peu de patience, cher ami. J'espère que tu n'auras bientôt plus rien à craindre du favori, ni de Barberousse, et que tu nous sera enfin rendu.

« Ton père ne va pas très bien. Les deux dernières fois que je l'ai vu, il m'a paru inquiet, agité, un peu févreux même. Le pauvre homme t'aime tant qu'il ne peut se faire à ton absence.

« Il est toujours question de toi très souvent chez la baronne. Tu es véritablement le remords de sa vie. Elle ne peut se pardonner d'avoir causé ta disgrâce, fait couler ton sang et compromis ta liberté. »

Après avoir lu cette lettre, Jean bondit de son fauteuil. Décidément il n'y pouvait plus tenir. Depuis plus de vingt jours qu'il se cachait, il ne savait que par Julien ce qui se passait autour de lui. Ce n'était plus vivre. A tout prix il franchirait ces murs étroits dans lesquels il étouffait. Que risquait-il après tout ? D'après la lettre du comte, le premier ministre était au plus mal. Donc Barberousse ne devait plus porter si haut la tête. Et qui sait ?... Las de monter sans succès sa sempiternelle faction devant l'hôtel de Coissy, peut-être avait-il renoncé à la surveillance qu'il y exerçait.

On se persuade aisément ce que l'on voudrait croire. Jean en arriva à se convaincre qu'il ne courait plus aucun danger et se promit, le jour même, d'aller rendre visite à la baronne, ou plutôt à Andrée, car c'est elle surtout qu'il brûlait de revoir. Cependant il ne pouvait guère, à visage découvert et en habit de ville, aller frapper à la porte de l'hôtel ; c'eût été sottement courir au-devant d'un péril qu'il était facile de conjurer. Il songea alors à ce costume de pâtissier que Firmin lui avait apporté. Il appela aussitôt son valet de chambre, le chargea d'acheter une manne en osier et, vers sept heures du soir, au moment du souper, après avoir placé dans cette manne quelques ustensiles de cuisine, se dirigea vers le faubourg Saint-Honoré. Arrivé devant la porte, il frappa. Le

portier ne fit naturellement aucune difficulté pour le laisser passer, lui indiqua l'endroit où se trouvait la cuisine et rentra dans sa loge.

Quant à Vif Argent, au lieu de suivre le chemin qu'on lui avait enseigné, il gravit le grand escalier, déposa sur le palier du premier étage la manne qu'il portait sur la tête, et ne trouvant là aucun domestique pour l'annoncer, il franchit la première porte qu'il rencontra. Il ne connaissait pas l'hôtel. La seule fois qu'il y fût venu, c'était à neuf heures du soir, pour y prendre et pour accompagner la baronne à Neuville. Encore n'avait-il pas pénétré dans les appartements, puisqu'il avait attendu dans la cour, tandis que Julien allait chercher Mme de Coissy. Après avoir poussé cette porte, Jean entra dans une sorte d'antichambre, sur laquelle donnaient trois autres portes. Laquelle était celle du salon ? Il l'ignorait. Au hasard, il ouvrit celle au milieu et s'avança timidement.

Un petit cri d'effroi se fit entendre. Une femme se leva soudain, abandonna l'ouvrage de tapisserie auquel elle travaillait, et se dirigea en courant vers la pièce voisine ; mais non pas assez vite pour que Jean n'eût pas reconnu Andrée.

— De grâce mademoiselle, supplia-t-il, n'ayez pas peur et écoutez moi !

Au son de cette voix bien connue, elle se retourna.

— Oui, mademoiselle, reprit-il, c'est moi qui ai mieux aimé paraître à vos yeux sous ces vêtements ridicules que de renoncer plus longtemps à la joie de vous revoir.

Partagée entre le plaisir divin qu'elle éprouvait à l'entendre et la crainte de se laisser surprendre, Andrée hésitait. Jean ne lui donna pas le temps de choisir. S'approchant d'elle, il lui saisit la main, qu'il embrassa, et se laissa tomber à ses genoux.

— Une minute ! Une seule, je vous en conjure, Andrée ! Dites-moi que vous n'avez pas cessé de penser à moi, que vous excusez mes folles espérances, que vous les partagez et que notre immuable amour triomphera de tous les obstacles.

Il n'avait pas achevé cette phrase qu'une porte latérale s'ouvrit, pour livrer passage à la baronne. Elle était entrée si brusquement que Jean n'avait pas eu le temps de se relever. Tout d'abord, elle demeura stupéfaite du spectacle auquel elle assistait ; mais, quand il se redressa pour balbutier quelques paroles d'excuse, elle le reconnut et le rouge de la colère lui monta au front. D'un geste autoritaire elle montra du doigt la porte à Andrée, qui se tenait immobile, la tête basse, paralysée de honte et d'effroi. Elle sortit, en se voilant le visage de ses deux mains et en versant d'abondantes larmes.

— Monsieur, dit la baronne, à Jean, sans lui donner le temps de placer un mot, si peu que j'aie entendu de vos édifiantes paroles, j'en sais assez pour être cruellement éclairée sur l'abus de confiance que vous avez commis. Ce que vous avez fait est lâche et vil. Vous avez beau vous indigner, je n'ai rien à retrancher de ce que j'ai dit. Si vous aimez ma fille, c'était à moi qu'il eût été convenable d'en faire l'aveu. Votre situation, à défaut de votre délicatesse, vous en créait le devoir impérieux. Au lieu d'agir loyalement envers moi, vous avez préféré surprendre le cœur et la bonne foi d'une enfant, que son inexpérience même aurait dû protéger contre vos audaces. Vous avez fait peut-être le malheur de sa vie. C'est un jeu auquel, par le temps qui court, vos pareils s'amuseaient quelquefois, mais auquel je ne saurais me prêter. Je vous prie donc de sortir à l'instant, si mieux vous n'aimez que je vous cède la place.

A ces mots, du même geste hautain, elle fit signe à Jean de s'éloigner. Le pauvre garçon voulut essayer de se justifier, mais Mme de Coissy, sans daigner l'entendre, lui tourna brusquement le dos et disparut. Il demeura seul, confondu, dévorant l'affront qu'il avait mérité. Oui, la baronne avait raison. Il avait commis une lâcheté. Le mépris dont il supportait le poids en était le juste châtement.

Il s'en alla, le cœur brisé, comprenant que c'en était fait de son bonheur et de son amour. Que lui importait désormais la liberté, la vie même ? N'était-ce pas la mort qu'il emportait dans sa fuite ? Il ouvrit la porte de la rue, chancelant comme un homme ivre. Le sang lui bourdonnait aux oreilles, ses jambes se dérobaient sous lui, il ne voyait et n'entendait plus rien.

Soudain trois hommes se jetèrent sur lui. Il eut une lueur de raison, une velléité de résistance, car il avait reconnu Barberousse ; mais il venait d'être si rudement éprouvé que la lutte était réellement trop inégale. En un clin d'œil, il fut garrotté et hissé dans une chaise, à la portière de laquelle se plaça Barberousse, jubilant de joie et de vengeance satisfaite.

— A la Bastille ! cria-t-il aux porteurs.

En un instant aussi, un rassemblement s'était formé autour de la chaise, si compact, si impénétrable, que Julien, qui venait rendre visite à la baronne, ne put distinguer aucun des personnages que la foule entourait.

—Que vient-il donc d'arriver ? demanda-t-il pourtant.

—C'est un jeune pâtissier, que l'on vient d'arrêter et que l'on conduit à la Bastille, répondit un curieux.

Un pâtissier à la Bastille ! ce n'était guère vraisemblable. Aussi ce fut justement cette invraisemblance qui donna au jeune comte un pressentiment de la vérité.

En toute hâte, il pénétra dans l'hôtel et tomba comme une bombe dans le salon de la baronne.

—Est-ce que Jean est venu ici ? demanda-t-il.

—Pour notre malheur, oui, répondit Mme de Coissy, dont la colère faisait encore trembler la voix.

— Sous un déguisement, n'est-ce pas ? fit avidement le comte.

—Oui, vous l'avez donc vu ? L'infâme vous a donc dit...

—Plus de doute ! ce pâtissier qu'on vient d'arrêter devant votre porte, c'est lui ! s'écria Julien, sans s'arrêter aux singulières paroles dont la baronne accompagnait ses réponses.

—Comment ! On l'a arrêté ? fit Mme de Coissy. Eh bien ! tant mieux ! Il n'a que ce qu'il mérite.

Pour le coup, le jeune officier n'y comprenait plus rien.

—Mais au fait, qu'avez-vous ? interrogea-t-il. D'où vient le courroux où je vous vois ? Que signifient les paroles que vous venez de prononcer ?

Toute frémissante encore de l'indignation qui l'agitait, elle lui confia le secret qu'elle avait surpris.

—Je conçois que cela vous étonne, madame, dit Julien, mais il y a six semaines au moins que j'en ai reçu la confidence.

—Et vous ne m'en avez rien dit ! lui reprocha la baronne.

—Par la raison bien simple que ce secret ne m'appartenait pas. D'ailleurs, Jean lui-même ignorait alors que c'était Andrée dont il était amoureux. Il l'avait rencontrée à Versailles et s'en était épris sans savoir qui elle était. C'est à Neuville seulement qu'il l'a reconnue et, depuis cette époque, je vous le jure, il n'a pas été question d'elle entre lui et moi.

—Mais alors où et comment se sont-ils parlé ? demanda Mme de Coissy.

—Je l'ignore, madame, mais je vous supplie de vous apaiser. Nous ne devons oublier, ni les uns, ni les autres, que si nous avons échappé aux embûches de Barberousse, c'est à Jean que nous en sommes redevables. Il y a dépensé son temps, son argent, son sang même : cela mérite bien de notre part un peu d'indulgence, pour un mal qui n'est peut-être pas aussi grand que vous l'imaginez.

—Ah ! Dieu vous entende ! gémit la baronne.

—C'est au contraire à notre tour d'agir en sa faveur avec le même dévouement qu'il nous a montré, poursuivit le comte. Pour ma part, je cours à l'instant porter à son père cette grave nouvelle, afin qu'il use de son influence auprès du cardinal Fleury, pour obtenir l'élargissement de notre pauvre ami.

Aussitôt, laissant Mme de Coissy aux prises avec les remords que ces généreuses paroles avaient soulevés en elle, il se rendit chez Michaud. Avec toutes les précautions inimaginables, il lui apprit le fâcheux événement dont il avait été presque le témoin. Le brave homme retrouva sur-le-champ toute son énergie. Malheureusement il ne pouvait pas, à cette heure, partir pour Versailles, où la cour était revenue. Ce ne fut que le lendemain matin qu'il se mit en route ; mais il ne put guère avant onze heures pénétrer chez le cardinal, que les devoirs de sa charge retenaient auprès du jeune roi. Enfin il fut introduit chez Son Eminence, à qui il raconta d'une voix émue l'inqualifiable vengeance dont son fils avait été victime. Fleury avait entendu parler du scandale de Chelles et savait que le régent avait dû s'interposer pour y mettre fin.

—Sois tranquille, mon bon Jacques, lui dit-il. Je connais cette déplorable histoire. J'en toucherai deux mots au régent à la première occasion. Il serait monstrueux, après avoir donné raison à Mme de Coissy, qu'il punisse cet infortuné Jean de l'avoir si bien défendue.

Sur ces bonnes paroles, Michaud revint à Paris. Pendant toute une longue nuit,

la baronne, de son côté, avait mûrement réfléchi. Le matin, après avoir interrogé Andrée, qui, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, lui avait confessé toute la vérité, Mme de Coissy fut prise d'une terrible perplexité.

Elle ne pouvait pas en douter : sa fille aimait Jean Michaud, le fils d'un tailleur ! Malgré les millions que possédait son père, c'était dur à constater. Que faire ? Fallait-il lutter à outrance contre ce fatal amour ? Devait-elle sacrifier son orgueil et donner à ce fils de vilain cette fille de gentilhomme ? Elle avait beau se raisonner, il lui paraissait impossible d'accepter cette humiliante nécessité.

Après son dîner, elle se décida à aller trouver la comtesse de Montbazin, à lui soumettre la situation difficile dans laquelle elle se trouvait et à lui demander conseil. Après l'avoir écoutée avec la plus grande attention, la comtesse releva la tête, très visiblement impressionnée par ce long récit.

—C'est singulier ! murmura-t-elle. Toujours ce Jean Michaud !...

—C'est juste ! Tu as dû souvent entendre parler de lui par ton fils, dit la baronne.

—Mieux que cela, ma chère. Je l'ai vu, je lui ai parlé.

—Où donc ? Dans quelles circonstances ?

—Ici même, il y a quinze jours au plus, répondit madame de Montbazin. Ayant appris par Julien avec quelle générosité il vous avait servis, tous les deux, j'ai tenu à l'en remercier moi-même.

—Mais je t'ai vu quatre ou cinq fois depuis et tu ne m'en as pas dit un mot ! se récria la baronne.

—Non, fit madame de Montbazin d'une voix étouffée.

—Pourquoi ?

—Parce que je voulais l'oublier.

—L'oublier ? répéta la baronne étonnée. As-tu donc, comme moi, des raisons...

—J'en ai de bien autrement graves ! interrompit la comtesse, en hochant soucieusement la tête.

—Lesquelles ? ne peux-tu pas me les dire ?

—Je le voudrais et je n'ose pas, fit madame de Montbazin, qu'un frisson parcourut de la tête aux pieds. Et pourtant est-il possible qu'une telle ressemblance soit un jeu du hasard, que j'aie ressenti pour un inconnu l'indicible émotion que la vue de ce jeune homme a provoquée dans tout mon être ?

—En vérité ! je ne te comprends pas, fit la baronne avec une nuance d'inquiétude. D'où te vient cette agitation ? A quelle ressemblance fais-tu allusion ?

—Comment ! tu ne le devines pas ? dit la comtesse. Tu ne te rappelles donc pas M. de Montbazin ?

—Si vraiment, quoique je ne l'aie pas beaucoup connu. Vous êtes allés habiter la province aussitôt après ton mariage et le comte est mort si jeune...

—N'importe. Tu te souviens assez de lui pour me dire si je suis une hallucinée et si ce Jean Michaud n'en est pas le portrait frappant.

—C'est vrai ! s'écria madame de Coissy. Sans avoir jamais rapproché dans ma pensée les traits, la taille, la tournure de Jean avec ceux du comte, il m'est arrivé dix fois, en le regardant, de m'imaginer que je l'avais déjà vu... Oui, c'est bien cela... A présent que mes souvenirs se précisent, je suis de ton avis. Il y a entre eux une ressemblance étonnante.

—Ainsi, je ne l'ai pas rêvé, reprit joyeusement la comtesse.

—Non, mais ce n'est là, comme tu le disais tout à l'heure, qu'un jeu du hasard.

—Attends. Nous ne sommes pas au tout. J'ai interrogé ce Jean Michaud, comme tu le penses bien. Or, sais-tu ce qu'il m'a appris ?

—Quoi donc ?

—Ecoute bien. D'abord il a vingt-quatre ans et demi. son père était tailleur à Lodève avant de venir à Paris, et il y est arrivé au commencement de septembre de 1700...

—Vraiment ? ensuite ?...

—Or, poursuivit madame de Montbazin, l'âge de Jean, tu le vois, est exactement celui qu'aurait Emmanuel. Lodève est à douze lieues de Montpellier, sur la route même de la propriété que j'habitais à cette époque. Enfin Michaud est venu se fixer à Paris en septembre 1700, c'est-à-dire deux mois et demi après le jour où mon second fils m'a été volé.

—En effet, voilà qui est extraordinaire ! avoua madame de Coissy.

—Et si je te disais maintenant que Jean ne sait pas au juste où il est venu au monde, que de son propre aveu il n'a jamais eu entre les mains son acte de naissance, ne comprendrais-tu pas alors quelles folles espérances avaient germé dans mon esprit, pour quoi je m'efforçais de les chasser, pourquoi je ne t'ai rien dit jusqu'ici de ces rapprochements de lieux, de dates, des coïncidences étranges au sein desquelles je me débats depuis quinze grands jours ?

—Et tu as eu tort, ma chère amie, répliqua la baronne, car il y a un moyen bien simple d'éclaircir ces obscurités.

—Lequel ! fit avidement Mme de Montbazin.

—C'est de faire venir ici M. Michaud, de lui raconter dans quelles circonstances ton second fils a disparu, de t'assurer qu'elles ne provoqueront de sa part aucune confiance et enfin, si réellement il n'a rien à te dire, d'exiger de lui qu'il produise l'acte de naissance de son fils.

—Oui, c'est une excellente idée, fit la comtesse ; mais je n'aurai jamais le courage ni le sang-froid nécessaires pour lui faire ce douloureux récit, ou lui arracher ses aveux.

—Qu'à cela ne tienne, proposa Mme de Coissy. Si tu m'y autorises, je m'en charge.

—Quoi ! tu consentirais...

—A l'instant, si tu le veux.

A ces mots, la baronne s'assit devant un bureau de marqueterie, y prit une plume, du papier, et écrivit :

“Pour affaire urgente, Mme la comtesse de Montbazin prie M. Michaud de passer chez elle au reçu de ce billet.”

Alors, après y avoir inscrit l'adresse, elle sonna. Un domestique accourut.

—Portez sur-le-champ cette lettre à M. Michaud et, s'il est chez lui, ne revenez pas sans réponse. Surtout ne perdez pas une minute !

En moins d'une heure le domestique était de retour.

—M. Michaud arrivait de Versailles, dit-il ; mais, après avoir pris connaissance de ce billet, il a devant moi commandé sa chaise. Dans un instant il sera ici.

En effet, quelques minutes après, on frappa à la porte de l'hôtel. C'était Michaud qui, quoiqu'un peu fatigué de son voyage à Versailles, s'empressait d'accéder aux désirs de la comtesse. A son grand étonnement, ce fut madame de Coissy qui le reçut. Elle commença par décliner son nom, puis lui annonça que Mme de Montbazin, étant un peu souffrante, l'avait priée de le recevoir à sa place.

—Cela n'a d'ailleurs pour le moment aucune importance, ajouta-t-elle. Il s'agit d'une histoire assez longue, que je puis vous raconter aussi bien qu'elle. Donnez-vous la peine de vous asseoir et veuillez m'écouter avec la plus grande attention.

Michaud, un peu surpris, se laissa choir sur le fauteuil que lui désignait la baronne et prêta l'oreille.

—Monsieur, dit-elle aussitôt, j'ai été élevée avec la comtesse, dont je suis la plus intime, je peux même dire la seule amie. Vous comprendrez donc aisément que je sois très au courant des événements qui ont traversé sa vie et que je vous demanderai la permission de vous faire connaître

“ Mon amie, Hélène de Beaupré, une pauvre orpheline avec qui j'étais au couvent à Paris, le quitta dès l'âge de dix-sept ans pour se marier avec le comte de Montbazin, lieutenant aux mousquetaires du roi, qui s'était épris d'elle, qu'elle aimait, et qui avait demandé sa main.

“ Après avoir passé chez son tuteur quelques mois de la lune de miel, elle partit pour Montpellier, où son mari possédait, à peu de distance de la ville, des biens assez considérables.

“ Bien qu'elle n'eût plus ni père ni mère, et que nulle affection de famille ne la retint à Paris, elle ne se décida pas sans peine à entreprendre ce long voyage. Elle s'en effrayait un peu, sans trop savoir pourquoi. Elle ne me l'avait pas caché, mais, tout en déplorant son départ, je riais tellement de ses terreurs enfantines qu'elle finit par suivre son mari, qu'elle adorait.

“ J'avais tort de rire, monsieur, Je le reconnus plus tard. Les craintes de ma pauvre Hélène étaient évidemment un pressentiment des malheurs qui l'ont éprouvée.”

Michaud souriait béatement sur son fauteuil, et se demandait où voulait en venir la baronne avec ce long préambule.

— “ Les commencements de cet hymen, continua-t-elle, s’annoncèrent sous les plus heureux auspices. En 1696, Hélène eût un fils, qu’elle appela Julien. C’est celui que vous avez l’honneur de connaître, l’ami de Jean, celui qui porte actuellement le titre de son père.

“ En janvier 1698, la comtesse pensait rejoindre son mari, lorsque lui parvint l’épouvantable nouvelle qu’il venait d’être tué par un boulet de canon dans la province de Luxembourg, où il guerroyait depuis six semaines sous les ordres du maréchal de Villars.

“ Hélène en fut, à tous les points de vue, on ne peut plus douloureusement affectée.

“ D’abord cette effrayante nouvelle hâta la naissance d’un second fils. De sorte que elle restait seule au monde avec deux enfants en bas âge. Et elle n’avait pas vingt ans !

“ En outre, elle était belle, riche, et depuis longtemps déjà, courtisée par une foule de gentilshommes du voisinage, dont la mort foudroyante du comte attisa naturellement les espérances.

“ Parmi eux, le baron de Plessac se montrait le plus empressé et aussi le plus pressant. C’était un homme de quarante ans, noir de cheveux, de barbe, de peau même, au tempérament ardent, aux passions violentes, à la volonté de fer.

“ Loin d’avoir pour lui le moindre goût, Hélène en avait une peur instinctive et n’avait continué de le recevoir, que pour complaire à son mari, dont il était le parent à un degré très éloigné.

“ Quand mourut le comte, M. de Plessac se crut assuré de la victoire et fit au château de Montbazin des visites si fréquentes, qu’elles devenaient compromettantes.

“ Il ne se gênait pas, en effet, pour affirmer ses prétentions à la main d’Hélène, et laissait volontiers croire à ses amis qu’elles étaient favorablement accueillies par la jeune veuve.

“ La comtesse l’ignora longtemps. Lorsqu’elle en fut instruite, elle jugea qu’il était temps de couper court à ces bruits fâcheux, et signifia formellement au baron qu’il lui serait désormais impossible de le recevoir.

“ Il entra dans une grande colère, mais ne se tenant pas pour battu, il se présenta à deux ou trois reprises au château, dont l’entrée lui fut impitoyablement refusée.

“ M. de Plessac, dépité, proféra de telles menaces que la jeune femme en fut sérieusement épouvantée.

“ Que faire ? Elle ne pouvait pas quitter le pays.

“ Son second fils, qu’elle avait nommé Emmanuel, était si jeune qu’elle ne pouvait l’exposer aux dangers d’un voyage.

“ Cependant rien ne justifia ses craintes et à dix-huit mois Emmanuel était un vigoureux garçon.

“ Du baron de Plessac Hélène n’avait plus entendu parler. Elle s’en croyait définitivement délivrée, lorsqu’elle reçut de lui une lettre dans laquelle il lui déclarait qu’il ne pouvait vivre sans elle, qu’il l’aimait jusqu’à la folie, jusqu’au crime, qu’il sollicitait humblement sa main ; mais que, si dans les trois jours il ne recevait pas une réponse favorable, il tirerait de ce refus une vengeance éclatante.

“ La comtesse connaissait assez le caractère violent de ce misérable pour être assurée qu’il tiendrait cruellement sa parole. Elle n’avait qu’un moyen de lui échapper, maintenant qu’elle était rétablie, c’était de quitter Montpellier et de revenir à Paris.”

Michaud écoutait toujours, mais commençait à manifester quelque impatience. Au fond, cette histoire d’une femme qu’il ne connaissait pas lui était parfaitement indifférente.

La baronne s’en aperçut.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-elle, d’abuser ainsi de votre complaisance, mais si brièvement que j’aie glissé sur ces événements, je ne pouvais en omettre aucun détail, avant d’arriver à un dénouement, qui vous intéressera peut-être beaucoup plus que vous ne le croyez...

— Je n’en doute pas, madame, fit poliment Michaud, qui n’en pensait pas un mot.

“ Mais Hélène ne pouvait pas quitter du jour au lendemain un pays où elle avait de si gros intérêts à défendre, reprit Mme de Coissy. Pour elle et pour ses deux fils, il s’agissait d’une véritable fortune.

“ En attendant qu’elle mît ordre à ses affaires, elle voulut du moins que ses enfants fussent à l’abri de toute tentative criminelle.

« Déjà Julien était à Montpellier chez son grand-père, M. de Montbazin, lequel était gouverneur de la province. Elle résolut d'y envoyer aussi Emmanuel, estimant avec juste raison qu'ils y couraient moins de dangers que partout ailleurs.

« Elle confia son projet à André, l'ancien valet de chambre de son mari, qui accepta cette mission avec l'empressement dont il avait toujours fait preuve.

« Il fut donc convenu que dans la nuit du 23 au 24 juin, André partirait au petit jour et conduirait Emmanuel chez son grand-père.

—En quelle année ? demanda Michaud, qui devint tout à coup légèrement pâle.

—En l'an 1700, monsieur, répondit Mme de Coissy. Vous voyez que cela commence à vous intéresser. Je continue donc :

« André ne garda-t-il pas bien le silence que lui avait recommandé la comtesse ? Fut-il épié par un domestique et son projet fut-il éventé ? Ici commence le mystère dont la fin de cette histoire reste entourée.

« Toujours est-il qu'André partit vers quatre heures du matin avec le petit Emmanuel, alors âgé de dix-huit mois, et qu'à midi il n'était pas de retour — alors qu'il ne lui fallait pas plus de deux heures pour aller à Montpellier et en revenir.

« La comtesse, fort inquiète, était sur le point d'envoyer chez M. de Montbazin, pour s'informer des causes de ce retard, lorsque des paysans rapportèrent au château le corps d'André, percé de trois coups de poignard.

« Ils l'avaient trouvé vers sept heures du matin sur le bord de la route, baignant dans une mare de sang, déjà raide et glacé. Donc il y avait au moins deux heures qu'il était mort. Un des trois coups de poignard lui avait traversé le cœur.

« — Et mon fils, où est-il, demanda la comtesse d'une voix étranglée.

« Personne ne l'avait vu ! En vain lança-t-elle sur le champ des émissaires dans toutes les directions, pas un ne retrouva la trace du cher petit. Ni chez son grand-père, ni dans aucune des maisons qui bordaient la route, on ne put fournir aucun renseignement sur le drame sanglant dont André avait été victime et dans lequel avait sombré le bonheur de la pauvre mère.»

Michaud s'agitait sur son siège et s'efforçait de conserver le sourire béat qu'il avait affecté dès le début de ce récit.

— Certainement, reprit la baronne, cet assassinat et cette disparition étaient un acte de vengeance. On n'avait même pas pris la précaution de lui donner les apparences d'un vol, car on avait retrouvé dans les poches d'André sa montre et son argent.

« La comtesse ne douta pas un instant que M. de Plessac en fût l'auteur. Elle déposa contre lui une plainte, montra au lieutenant criminel la lettre menaçante que le baron lui avait écrite.

« M. de Plessac fut mandé, interrogé, mais protesta énergiquement contre l'accusation qui pesait sur lui. Il prouva par de nombreux témoignages qu'il avait tranquillement passé chez lui la nuit du 23 au 24 juin. Faute de preuves suffisantes, il fallut donc renoncer à le poursuivre.

« Pendant plus d'une année encore, Hélène se livra à d'infatigables recherches, sans que le moindre indice lui permît de découvrir ce que son fils était devenu.

« Pourtant Emmanuel n'avait pas été assassiné, ou du moins n'était pas mort sur le coup, puisque l'on n'avait point ramassé son corps à côté de celui d'André. Donc, ou bien il avait été enlevé par le baron, ou bien il avait été recueilli par quelque passant charitable.

« La comtesse, désespérée, prit enfin le parti de revenir à Paris. Un dernier espoir lui restait. Peut-être M. de Plessac, pris de remords, lui rendrait-il un jour l'enfant qu'il lui avait volé.

« Cette consolation suprême lui échappa. Deux ans après, elle recevait du baron une lettre, empreinte du repentir le plus sincère, qu'il écrivait à l'article de la mort, dans laquelle il se reconnaissait l'auteur du double meurtre d'André et d'Emmanuel, abandonnés tous deux par les assassins sur la route de Montpellier ; mais il jurait sur son salut éternel qu'il ne savait pas ce qu'était devenu l'enfant, dont le cadavre n'avait pas été retrouvé.»

—Donc, conclut Mme de Coissy, Emmanuel existe. Il vit... il est quelque part... tout près de nous, peut-être... N'est-ce pas votre avis, monsieur Michaud ?

Ainsi directement interpellé, Michaud soubresauta sur son fauteuil.

—Oui, madame... balbutia-t-il, en proie à un malaise qu'il ne pouvait plus dissimuler. C'est fort possible...

—Et ce qu'il y a de plus curieux, poursuivit la baronne, c'est que la comtesse et moi nous connaissons un jeune homme dont la ressemblance saisissante avec le feu comte de Montbazin nous a frappées, qui a exactement l'âge d'Emmanuel, qui est originaire du même pays, qui ne sait pas au juste où il est né, qui n'a jamais vu son acte de naissance, et dont le père, ou plutôt le prétendu père, qui jadis habitait Lodève, est venu se cacher à Paris, en septembre 1700, deux mois et demi après les événements que je viens de vous raconter,—c'est-à-dire juste le temps nécessaire pour préparer son départ et accomplir le voyage.

Michaud devint livide et leva sur Mme de Coissy un regard effaré.

—Eh bien ! continua la baronne, nous voulons supplier d'abord cet homme de nous dire si nous ne nous sommes pas trompés et, dans le cas où il refuserait de nous répondre, nous sommes décidées à exiger de lui qu'il fournisse les preuves indiscutables de sa paternité. Trouvez-vous que nous aurions tort, monsieur Michaud ?

—Pas du tout, madame... murmura-t-elle d'une voix à peine intelligible.

Cependant il fit sur lui-même un violent effort.

—Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? demanda-t-il.

—Pour le moment, oui, monsieur.

—Alors veuillez m'accorder la permission de me retirer. Le double trajet que j'ai fait ce matin entre Paris et Versailles... mon grand âge... les tourments que j'endure depuis l'arrestation de Jean... tout cela m'a un peu fatigué...

—Oui, cela se voit, dit Mme de Coissy avec une intention marquée, aussi je ne vous retiens plus, monsieur. Donnez-vous le temps de vous remettre. Demain ou après, nous recauserons de tout cela.

Michaud se leva, si faible que la baronne crut devoir le faire accompagner jusqu'à sa chaise par un laquais. Il y monta et, littéralement, s'effondra sur les coussins. Doubter ne lui était plus possible. Le jeune homme que la comtesse avait cru reconnaître, c'était Jean. L'homme qu'elle accusait de ne pas être son véritable père, c'était lui ! Et il pouvait d'autant moins en douter qu'il savait mieux que personne à quoi s'en tenir.

Jacques Michaud avait épousé en 1685 Marguerite Delpyre, dont la famille demeurait à Montpellier. De temps en temps, le tailleur et sa femme allaient donc passer quelques jours chez leurs parents et faisaient le trajet dans une carriole qu'un obligé voisin leur prêtait. Michaud était très heureux en ménage. S'il ne faisait pas une fortune rapide, ses affaires lui permettaient de vivre et même de mettre un peu d'argent de côté. Il n'avait donc aucun souci et aurait vécu parfaitement heureux s'il avait eu des enfants. Avoir un enfant, c'était son désir le plus ardent, son rêve de tous les instants. Malheureusement, depuis quinze ans qu'il était marié, ce souhait ne s'était pas accompli.

Michaud se désespérait, quand, un jour qu'il revenait de Montpellier et qu'il retournait à Lodève, une occasion inespérée se présenta de réaliser le rêve qu'il avait si longtemps caressé. C'était le jour de la Saint-Jean. Pour mettre à profit la fraîcheur de la matinée, Jacques était parti vers cinq heures et venait ne quitter la ville, lorsque, sur le bord de la route, il aperçut un homme et un enfant, gisant inanimés le long du fossé.

Il confia les rênes à Marguerite, mit pied à terre et s'approcha curieusement. L'homme paraissait avoir cinquante ans. Il était grand et sa barbe commençait à grisonner. Il était vêtu d'un costume de drap gris, semblable à celui que portaient les laquais, quand on ne voulait pas leur faire endosser la livrée et que l'on appelait alors des *grisons*.

Il avait les yeux noirs, les lèvres épaisses, le nez fort, la figure pleine et des cheveux noirs argentés, surtout les tempes. Le corps était encore chaud, mais Jacques essaya vainement de le ranimer. Après s'être assuré que le cœur avait cessé de battre, il se dirigea vers l'enfant. Le pauvre petit être avait été frappé aussi d'un coup de poignard à la poitrine, car ses vêtements de soie étaient tachés de sang, mais sans doute la lame avait glissé sur les côtes, car, au moment où Michaud le prit dans ses bras, il ouvrit les yeux et murmura "maman."

Vite, il emporta l'enfant et le tendit à Marguerite, qui le déshabilla, banda la plaie avec son mouchoir et parvint à arrêter l'hémorragie. En arrivant à Lodève, ils firent appeler un médecin. Celui-ci examina la blessure, déclara qu'elle ne présentait aucun danger et qu'avant trois semaines l'enfant serait sur pied. Michaud s'approcha alors du

docteur et, d'un ton mystérieux, le pria de vouloir bien ne révéler à personne l'existence de cet enfant, que la moindre indiscretion condamnerait à une mort certaine.

Le docteur s'y engagea sans difficulté et continua de donner secrètement des soins au petit blessé, jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement guéri.

Pendant ce temps, Michaud qui poursuivait l'idée fixe de s'approprier cet enfant, s'était occupé de vendre son fonds et de réaliser le peu d'argent qui lui restait dû. Dès que ses affaires furent terminées, il communiqua à sa femme le projet qu'il avait conçu et lui annonça que dans trois jours, sous prétexte d'aller s'établir à Montpellier, ils partiraient pour Paris.

— Car, à Paris, ajouta-t-il, personne ne nous connaît et ne s'inquiètera de savoir si cet enfant est bien à nous.

En effet, le 25 juillet, à trois heures du matin, Jacques et Marguerite quittèrent sournoisement Lodève avec l'enfant. Ils l'avaient appelé Jean, parce que c'était le jour de la Saint Jean qu'ils l'avaient trouvé. Pour ménager sa santé, ils s'arrêtèrent à Bédarieux, à Carcassonne, à Toulouse, à Montauban, à Limoges, à Orléans et arrivèrent enfin à Paris le 6 septembre 1700. Là, selon les prévisions de Michaud, nul ne s'informa si Jean était bien réellement leur fils. Seul, le cardinal Fleury s'en étonna, car il n'avait pas entendu dire que Jacques fût devenu père, mais la chose était si vraisemblable qu'il ne conçut aucun soupçon. Quant à Michaud, il avait presque fini par se persuader à lui-même, tant il l'aimait, que ce bel enfant était à lui. S'il avait de l'ambition, c'était pour son fils, il le disait à tout le monde. Et il le prouva bien quand il eut fait fortune, car ce fut véritablement Jean qui devint maître chez lui et disposa de tout à son gré.

Marguerite, nature fièle et soumise, avait accepté de tout cœur le rôle que son mari lui avait fait jouer. Fidèle au serment qu'il avait exigé, elle n'avait jamais laissé échapper une parole qui pût faire soupçonner à Jean la vérité. Elle était morte, en emportant ce secret dans la tombe. Jacques se crut alors plus assuré que jamais de l'impunité. Dans son idée, cette pieuse supercherie ne faisait aucun tort à celui qu'il considérait comme son fils. Aujourd'hui qu'il avait des millions à lui laisser, Michaud ne s'imaginait pas que Jean eût quelque chose à désirer. Cependant il ne s'était pas aperçu sans dépit des difficultés que l'humilité de sa naissance créait à Vif-Argent. En lui donnant ce surnom, ne l'avait-on pas débaptisé ? C'était donc un crime de s'appeler Michaud ?

En ce temps-là oui, puisque Jean avait eu toutes les peines du monde à entrer et à se maintenir dans les pages de Sa Majesté. Oui, puisque Fleury n'avait pas osé lui faire donner un brevet d'officier et l'avait obscurément placé dans les finances. Oui encore, puisque Jean lui-même se désolait de son humilité et avait résolu de se faire soldat, plutôt que de moisir dans les bureaux d'un ministère.

— Ainsi, pensait Michaud après avoir quitté la baronne, tout ce que j'ai fait pour ce fils adoré, c'est contre lui que je l'ai fait ! Si je n'avoue pas, il ne sera jamais qu'un Michaud, embarrassé de sa fortune. Si j'avoue, toutes les carrières lui sont ouvertes..."

Et deux grosses larmes roulèrent sur sa joue.

Quoi ! son amour pour Jean n'était que de l'égoïsme ! Son dévouement de vingt-trois ans, qui ne comptait pas une heure de défaillance, c'était un vol incessant qu'il avait commis au préjudice de celui qu'il aurait peut-être moins aimé s'il avait été son père !

Comment donc fallait-il aimer ? Était-ce jusqu'au sacrifice ? Devait-il abjurer cette paternité, qu'il avait si chèrement payée de son infatigable sollicitude ? Oui, lui répondait sa conscience ; mais contre sa conscience s'insurgeaient son cœur et ses droits acquis. Ce fut dans cette lutte déchirante que l'infortuné passa la nuit. Le lendemain matin, un cavalier, qui venait de Versailles, lui apporta une lettre de la part du cardinal Fleury.

— J'ai eu le bonheur de rencontrer le régent hier soir chez Sa Majesté, écrivait Fleury, et j'ai pu lui expliquer à la suite de quelles circonstances ton fils avait été arrêté, Philippe est entré dans une grande fureur et m'a signé à l'instant même un ordre d'élargissement, que tu trouveras sous ce pli.

— Voilà donc Jean en liberté, mais conseille-lui d'agir à l'avenir, avec plus de prudence. Le fils de Michaud n'est malheureusement pas de ceux qui peuvent braver impunément la colère d'un premier ministre."

Cette dernière phrase fut un coup de massue pour le brave homme. Ainsi Fleury

lui faisait sentir combien faisait de tort à Jean l'obscurité du nom qu'il portait ! Tout le monde se ligua donc pour le condamner ? N'importe. Vite il courut à la Bastille et après de longues formalités, eut la joie de serrer son fils dans ses bras. Puis, ce premier mouvement passé et comme il rentrait à l'hôtel, Michaud, loin de manifester le plaisir qu'il ressentait, retomba dans un morne silence et devint soucieux. Jean s'en aperçut et s'en étonna. Dès qu'ils furent arrivés, il prit affectueusement la main de son père.

—Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il de sa plus douce voix. Alors que vous devriez vous réjouir avec moi de ma délivrance, je vous vois sombre, pensif, presque chagrin. Depuis le long mois que je vous ai quitté, est-il donc survenu, dans notre maison, quelque catastrophe imprévue ?

—Oui, répondit résolument Michaud.

—Quoi donc ? Avez-vous perdu tout ou partie de votre fortune ?

—Ah ! si ce n'était que cela... soupira Jacques.

—Mais alors qu'est-ce ? Vous savez combien je vous aime, père. Ne voulez-vous pas me faire partager vos peines, comme vous m'avez fait partager votre affection et vos richesses ?

—Vrai ? Tu m'aimes bien ? dit Michaud, dont le visage rayonna.

—Est-ce que vous en avez jamais douté ?

—Non, cher enfant. Dieu merci ! Tu m'as donné tous les bonheurs auxquels je pouvais prétendre ; mais que dirais-tu si je t'apprenais que je n'y avais aucun droit ?

—Je ne vous comprends pas, père... balbutia Jean interdit.

—C'est pourtant la vérité, mon pauvre enfant. Oui, par le dévouement et l'affection, je suis bien véritablement ton père, mais ce n'est pas de mon sang que tu es né et Marguerite n'était pas ta mère. La tienne, Jean, celle qui t'a mise au monde, appartient à une noble famille et te pleure depuis vingt-trois ans.

—Et vous la connaissez ? demanda Jean d'une voix brisée par l'émotion.

—Depuis hier seulement, je te le jure ! mais je vais te conduire à elle, répondit Michaud, qui suffoquait, car je sens que si j'hésitais un instant, je n'en aurais plus le courage.

A ces mots, il se leva.

—Viens, dit-il, et prie Dieu qu'il me donne la force d'aller jusqu'au bout.

Il l'entraîna, le fit monter dans sa chaise et jeta aux porteurs l'adresse de Mme de Montbazin. Jean tressaillit. Sa mère, était-ce donc la comtesse ? L'amitié presque invraisemblable que Julien lui avait témoignée depuis huit ans, et qu'il ressentait aussi, était-ce la voix du sang qui la leur avait inspirée ? Oui cela devait être, car Michaud l'avait dit : C'est vers sa mère qu'il le conduisait.

Vainement, d'un regard anxieux Jean interrogeait son père. Taciturne, les traits contractés, l'œil farouche, le pauvre homme contenait avec peine la douleur poignante qui l'étreignait.

Enfin on arriva chez Mme de Montbazin.

—Dites à madame la comtesse que M. Michaud et son fils désirent lui parler, ordonna l'ancien tailleur au domestique.

Mme de Montbazin se leva d'un bond. Dès ce moment, elle n'en douta plus : Michaud venait lui rendre Emmanuel. En arrivant dans le salon, il fallut à l'heureuse mère une force d'âme extraordinaire pour ne pas lui sauter au cou.

—Madame, lui dit Michaud, je viens, dussé-je en mourir, remplir ici mon devoir d'honnête homme ; mais il ne faut pas trop m'en savoir gré, car si j'avais moins aimé Jean, certainement je n'accomplirais pas l'horrible sacrifice auquel je me suis résigné.

A ces mots, il lui raconta comment il avait recueilli Jean et avait conçu l'idée de l'adopter. Depuis le signalement d'Andrée, jusqu'au costume que portait l'enfant, il n'oublia rien. Suspendue à ses lèvres, la comtesse prêtait une oreille avide et dévorait des yeux le fils dont elle portait encore le deuil, qu'hier encore elle croyait avoir perdu pour jamais. La mère et l'enfant se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; tandis que Michaud les contemplait à travers les larmes qui s'échappaient de ses yeux atones. Lorsque Jean s'arracha à cette délicieuse étreinte et vit couler ces larmes, il lui sembla qu'elles lui tombaient sur le cœur.

—Ah ! cher père, dit-il à Michaud. Béni soyez-vous pour tout le bien que vous m'avez fait !

Le brave homme laissa échapper un sourire, dont aucune expression ne saurait peindre l'affreuse amertume.

—Oui, murmura-t-il, Dieu peut me rappeler à lui maintenant. Ma tâche est accomplie.

—Non pas, répliqua Jean avec vivacité, il faut, au lieu de mourir, vivre avec nous du bonheur que vous nous avez donné. Pendant que Julien amènera ici sa femme, c'est chez vous que je prétends conduire la mienne, afin que vous fassiez sauter sur vos genoux mes enfants, qui seront aussi les vôtres.

—Quelle femme ? demanda Michaud, à qui ces bonnes paroles venaient de rendre la vie.

—Andrée, la fille de Mme de Coissy, que j'aime et de qui je suis aimé. Ne vous avais-je pas dit l'autre jour qu'en servant Julien, j'avais travaillé peut-être autant pour mon compte que pour le sien ?

Ainsi ce fut fait. Deux mois après, le comte de Montbazin et le vicomte, son frère, épousaient Valentine et Andrée. Michaud dotait de douze millions et d'un régiment de cavalerie son fils adoptif. Il lui cédait en outre l'hôtel qu'il habitait et qu'il continuerait d'habiter avec lui.

Le cardinal Fleury se préparait à devenir premier ministre, succession de celui qui avait failli.

PAUL SAUNIÈRE.



CHRONIQUE de la MODE

La mode nous fait tout à fait l'effet, dans ce moment, d'être une paresseuse qui, n'ayant ni ne croyant avoir rien à faire, s'étend complaisamment sur son divan, regardant en l'air pour voir s'il ne lui tombera point quelque alouette toute rôtie, sous forme d'une idée nouvelle.

Nous devons en profiter, nous aussi, pour parler un peu des coiffures, cette si belle parure qui, faite cette année avec nos cheveux mêmes, doit au moins trouver en nous une approbation que nous ne lui marchanderons pas.

D'abord, et avant tout, je dois dire que toutes les femmes, quelles qu'elles soient, doivent, avant de chercher la mode s'occuper de se coiffer à ce que l'on appelle l'air de leur visage, c'est-à-dire ce qui leur va mieux que toute autre chose.

Depuis longtemps nous nous étions si habituées aux ondulations sur la tête, que je suis sûre d'apporter un étonnement en disant que les ondulations sont complètement passées de mode.

On se borne, en laissant les cheveux très lâches, à les laisser ainsi bouffer et se gonfler sur le sommet de la tête, et derrière, en dessus du chignon. Ce chignon, se fait avec une torsade, repliée sur elle-même et très tordue. On le retient soit avec un très petit peigne, autour duquel on l'entoure, ou que l'on pique sur le devant, avec des épingles, que l'on a soin de choisir belles et élégantes. Sur le front, on est revenu aux frisettes, que l'on obtient avec des petits bigoudis ou des épingles à friser. Lorsqu'elles sont sorties, on crêpe ces petits cheveux, qui doivent être courts, et on les élève au dessus du front. S'ils étaient rebelles, on les y fixerait en y piquant aussi quelques épingles, soit invisibles, soit brillantes.

Le petit chignon du sommet est tellement remanié que, lorsque la frisure est faite, il reste bien peu d'espace entre elle et lui ; et, chose qui n'a rien de bien joli, c'est que le chapeau une fois posé sur la tête, tout chignon

disparaît, et il ne reste plus derrière que le renflement des cheveux sur la nuque.

Ces données sont à peu près générales pour la coiffure actuelle ; je dois cependant y ajouter que quelques femmes lui préfèrent les cheveux partagés au-dessus du front et retombant jusque sur l'oreille, qu'ils cachent en grande partie.

J'aime encore mieux le chignon caché que l'oreille absente. Elles disent tant de choses quelquefois ces charmantes petites oreilles !

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que, pour le soir, on ajoute à ces coiffures des aigrettes en plumes, des fleurs, des nœuds, des papillons de dentelle, des bijoux, des diamants ou des perles, si l'on en possède ; enfin, tout ce qui peut faire la coiffure aussi élégante que jolie.

Il me semble que, avec ces simples explications, il n'est pas une femme un peu adroite et de bonne volonté qui ne puisse réussir à tirer parti elle-même d'une belle ou incomplète chevelure.

Je ne veux pas oublier de dire que, pour couper un peu ce long gonflement des cheveux entre le chignon et la nuque, il n'est rien de plus joli que de piquer, sous le chignon lui-même, un large nœud, papillon ou cocarde, au milieu duquel, si c'est parure du soir, on peut mettre une boucle ou une épingle brillante.

Je terminerai ces explications en vous disant et redisant sans cesse : " Surtout ne cherchez pas à changer la nuance de votre chevelure, ce qui est non seulement anti naturel, mais vous oblige aussi presque toujours, à un aveu de coquetterie toujours désagréable. "

Aujourd'hui la mode est aux cheveux blonds, demain elle sera aux cheveux châains ou noirs. Vous voilà donc obligée de changer de couleur, et de paraître brune après vous être orgueilleusement vantée de votre blonde chevelure. Il y a là manque de simplicité et de raisonnement. Que la plupart de mes correspondantes veuillent bien se rappeler toutes les questions qu'elles me posent chaque jour à cet égard — EMMA.



“COLLET MANTE” en drap vert saule, descendant jusque sur la jupe, sur laquelle il forme la manche ornée en broderie. Second collet en velours même nuance, avec revers droits en drap blanc rejoints par des brandebourgs ; col Médicis semblable. Chapeau canotier en feutre vert, orné devant par une boucle et en dessus par trois plumes d’aétruche en aigrette

LIVRES A 10 CENTS

<p>LIVRES OFFERTS</p> <ol style="list-style-type: none"> 1 Amours de Thérèse. 2 Amoureux de la Préfète. 8 Martyr de l'Amour. 4 La Roche qui pleure. 5 Le Remords d'un Faussaire. 6 Ré-es Dorés 7 Drame de l'hôtel Woronoff. 8 Les haingailles de Lorette. 10 Le courtèur de dot. 12 Roman d'une jeune fille pauvre. 13 Le roman d'un crime. 14 Trahison vaincue par l'amour. 15 La vengeance du fiancé. 17 Les deux Jeanne. 18 Misérable faussaire. 19 Le martyre d'une mère. 20 La charmeuse. 21 Le vengeur. 22 Mèche d'or. 23 Le secret des orphelins 24 Mystère d'un puits. 25 Un drame à Trouville. 26 La belle hôtesse 27 Fille du révolutionnaire. 28 Roi de Paris. 29 Incendiaire. 30 Le boulet d'or. 31 Haine de village. 32 La gouvernante. 33 Tigresse des Palmiers. 	<p style="text-align: center;">COUPON DE PRIME</p> <p>Aux lecteurs du No. 39.</p> <p>Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de</p> <p style="text-align: center;">LEPROHON & LEPROHON, LIBRAIRES-EDITEURS, 25, Rue ST-GABRIEL, MONTREAL</p> <p>et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.</p> <p>Nom.....</p> <p>Adresse.....</p> <p>Ouvrages désirés Nos.....</p>
---	--

LIVRES A 15 CENTS

<p>LIVRES OFFERTS</p> <ol style="list-style-type: none"> 1 Le roi des voleurs. 2 Mon oncle et mon curé. 8 Dr Rameau. 4 Jeanne de Mercœur. 5 Toujours à toi. 6 10 ans de torture. 7 L'épouse enchaînée. 8 L'affaire Demers. 9 Plaidoyer Desmarais. 10 Le péché de Madeleine. 11 Une rencontre. 12 Le million du père Raclot. 	<p style="text-align: center;">COUPON DE PRIME</p> <p>Aux lecteurs du No. 38.</p> <p>Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de</p> <p style="text-align: center;">LEPROHON & LEPROHON, LIBRAIRES-EDITEURS, 25, Rue ST-GABRIEL, MONTREAL</p> <p>et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.</p> <p>Nom.....</p> <p>Adresse.....</p> <p>Ouvrages désirés Nos.....</p>
--	---

AVIS DES EDITEURS

Afin de faire connaître notre publication populaire nous inscrirons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25 cts.

Coupon d'abonnement

MM. LEPROHON & LEPROHON,

25, rue Saint-Gabriel, Montréal, Can.

Messieurs,

Ci-inclus je vous envoie 25 cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.

Commençant avec le numéro du mois.....189

Nom.....

Adresse.....

Place.....

VIENT DE PARAITRE

LE TRESOR DU CAPITAINE

— PAR —

FORTUNE DU BOISGOBEY

Grand Drame de la Vie Réelle.

COMPLET EN UN FORT VOLUME

PRIX : 25 CENTS

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON

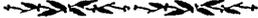
Libraires, 25 Rue St-Gabriel, Montreal, Canada.

Viennent de Paraitre

Une série de livres de grande utilité
sur des sujets d'importance universelle.



L'amour, les Femmes, le Mariage.....	prix 10c.
L'art de faire l'Amour.....	“ 10c.
L'Ami des Salons.....	“ 10c.
L'art de se faire aimer de son mari.....	“ 5c.
La véritable Clef des Songes.....	“ 5c.
Le véritable guide des jeunes amoureux.....	“ 10c.
Le Guide du Mariage.....	“ 5c.
Peut on être heureux sans se marier.....	“ 5c.



Ces livres présentent d'une manière enjouée cette grande question de l'amour, vieille comme le monde. cependant toujours neuve, et tous ceux qui les liront apprendront sans efforts l'art de plaire aux jeunes comme aux vieux.

LEPROHON & LEPROHON

Libraires-Editeurs, 25 Rue St-Gabriel, MONTREAL, Can.



UN BIENFAIT pour le BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les **POUDRES ORIENTALES**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boîte, avec Notice, \$1.00

Six Boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance :

L. A. BERNARD

1882 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6513

.....TELEPHONE BELL 6513

CATARRHE **NAZOL** Rhume de cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nazal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhé nasal et autres maladies de la gorge et des p̄mons.

Le **Catarrhe** est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la **Consommation**. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de **Punaisie** (odeur infecte du nez).

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours.

— PRÉPARÉ PAR —

J. E. W. LECOURES, Pharmacien,

Coin des Rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de **25c.** en timbres.

